



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

Tome Premier.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXX.

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

Tome Premier.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXX.

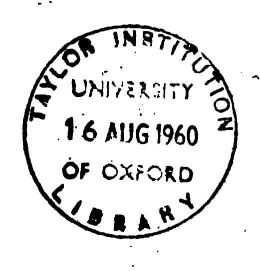
HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

Tome Premier.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXX.



TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

Par M. DE BUFFON.



HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

PLAN DE L'OUVRAGE.

NOUS n'entreprenons pas de donner ici une Histoire des Oiseaux aussi complète, aussi détaillée que l'est celle des Animaux quadrupèdes ; cette première tâche, quoique longue & difficile à remplir, n'étoit pas impossible, parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guère que de deux cents espèces, dont plus du tiers se trouve dans nos contrées ou dans les

climats voiſins, il étoit poſſible d'abord de donner l'hiſtoire de ceux-ci d'après nos propres obſervations ; que dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a pluſieurs de bien connus des Voyageurs d'après leſquels nous pouvions écrire ; qu'enfin nous devions eſpérer, avec des ſoins & du temps, de nous les procurer preſque tous pour les examiner ; & l'on voit que nos eſpérances ont été remplies, puiſqu'à l'exception d'un très-petit nombre d'animaux qui nous ſont arrivés depuis, & que nous donnerons par ſupplément, nous avons fait l'hiſtoire & la deſcription de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage eſt le fruit de près de vingt ans d'étude & de recherches ; & quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous inſtruire ſur les oiſeaux, & pour nous en procurer toutes les eſpèces rares ; que nous ayons même réuſſi à rendre cette partie du Cabinet du Roi plus nombreuſe & plus complète qu'aucune

autre collection du même genre qui ſoit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque encore un aſſez grand nombre: à la vérité, la plupart des eſpèces qui nous manquent, manquent également partout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous ſommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons raſſemblé plus de ſept ou huit cents eſpèces, c'eſt que ſouvent il nous arrive de nouveaux oiſeaux qui ne ſont décrits nulle part, & que d'un autre côté il y en a pluſieurs qui ont été indiqués par nos Ornithologiſtes modernes, qui nous manquent encore, & que nous n'avons pu nous procurer. Il exiſte peut-être quinze cents, peut-être deux mille eſpèces d'oiſeaux, pouvons-nous eſpérer de les raſſembler toutes! & cela n'eſt encore que l'une des moindres difficultés que l'on pourra lever avec le temps; il y a pluſieurs autres obſtacles dont nous avons ſurmonté quelques-uns, & dont les

autres nous paroïssent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés ; cette exposition est d'autant plus nécessaire, que sans elle on ne concevroit pas les raisons du plan & de la forme de mon ouvrage.

Les espèces dans les oiseaux, sont non-seulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles sont aussi sujettes à beaucoup plus de variétés ; c'est une suite nécessaire de la loi des combinaisons où le nombre des résultats augmente en bien plus grande raison que celui des élémens ; c'est aussi une règle que la Nature semble s'être prescrite à mesure qu'elle se multiplie, car les grands animaux qui ne produisent que rarement & en petit nombre, n'ont que peu d'espèces voisines, & point de variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, & sont sujets, dans chaque espèce, à varier beaucoup ;

& les oiſeaux paroiſſent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les oiſeaux ſont plus nombreux, plus petits & qu'ils produiſent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cauſe générale, il y en a de particulières pour les variétés dans pluſieurs eſpèces d'oiſeaux. Le mâle & la femelle n'ont, dans les quadrupèdes, que des différences aſſez légères, elles ſont bien plus grandes & bien plus apparentes dans les oiſeaux; ſouvent la femelle eſt ſi différente du mâle par la grandeur & les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une eſpèce diverſe: pluſieurs de nos Naturaliſtes, même des plus habiles, s'y ſont mépris, & ont donné le mâle & la femelle d'une même eſpèce, comme deux eſpèces diſtinctes & ſéparées; auſſi le premier trait de la deſcription d'un oiſeau doit être l'indication de la reſſemblance ou de la différence du mâle & de la femelle.

Ainſi, pour connoître exactement tous les oiſeaux, un ſeul individu de chaque eſpèce ne ſuffit pas, il en faut deux, un mâle & une femelle; il en faudroit même trois ou quatre, car les jeunes oiſeaux ſont encore très-différens des adultes & des vieux. Qu'on ſe repréſente donc que s'il exiſte deux mille eſpèces d'oiſeaux, il faudroit en raſſembler huit mille individus pour les bien connoître, & l'on jugera facilement de l'impoſſibilité de faire une telle collection qui augmenteroit encore de plus du double, ſi l'on vouloit la rendre complète, en y ajoutant les variétés de chaque eſpèce, dont quelques-unes, comme celle du coq ou du pigeon, ſe ſont ſi fort multipliées, qu'il eſt même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des eſpèces; le nombre encore plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur entre les mâles & les

femelles, entre les jeunes, les adultes & les vieux; les diverſités qui réſultent de l'influence du climat & de la nourriture, celles que produit la domeſticité, la captivité, le tranſport, les migrations naturelles & forcées; toutes les cauſes, en un mot, de changement, d'altération, de dégénération, en ſe réuniſſant ici & ſe multipliant, multiplient les obſtacles & les difficultés de l'Ornithologie, à ne la conſidérer même que du côté de la nomenclature, c'eſt-à-dire, de la ſimple connoiſſance des objets; & combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore, dès qu'il s'agit d'en donner la deſcription & l'hiſtoire! Ces deux parties, bien plus eſſentielles que la nomenclature, & que l'on ne doit jamais ſéparer en Hiſtoire Naturelle, ſe trouvent ici très-difficiles à réunir, & chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop ſenties, par le deſir que nous avions de les ſurmonter. L'une des

principales eſt de donner, par le diſcours, une idée des couleurs, car malheureuſement les différences les plus apparentes entre les oiſeaux, portent ſur les couleurs encore plus que ſur les formes; dans les animaux quadrupèdes, un bon deſſin rendu par une gravure noire, ſuffit pour la connoiſſance diſtincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes n'étant qu'en petit nombre & aſſez uniformes, on peut aiſément les dénommer & les indiquer par le diſcours; mais cela ſeroit impoſſible, ou du moins ſuppoſeroit une immenſité de paroles, & de paroles très-ennuyeuſes pour la deſcription des couleurs dans les oiſeaux; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets & les mélanges; & néanmoins les couleurs ſont ici des caractères eſſentiels, & ſouvent les ſeuls par leſquels on puiſſe reconnoître un oiſeau & le diſtinguer de tous les

autres. J'ai donc pris le parti de faire non-seulement graver, mais peindre les oiseaux à mesure que j'ai pu me les procurer vivans ; & ces portraits d'oiseaux, représentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un seul coup d'œil que ne pourroit le faire une longue description aussi fastidieuse que difficile, & toujours très-imparfaite & très-obscure.

Plusieurs personnes ont entrepris, presqu'en même temps, de faire graver & colorier des oiseaux : en Angleterre, on vient de donner, sous le titre de *Zoologie Britannique*, les animaux quadrupèdes & les oiseaux de la Grande-Bretagne, gravés & coloriés. M. Edwards avoit de même donné précédemment un grand nombre d'oiseaux étrangers ; ces deux ouvrages sont ce que nous avons de mieux dans ce genre de mauvaise peinture, que l'on appelle *enluminure*. Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans, qui sont déjà au nombre de près

de cinq cents planches, ſoient de ce même genre de mauvaiſe peinture, je ſuis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre, & qu'on les trouvera ſupérieurs à ceux que M. Friſch a fait publier en Allemagne *; nous pouvons même aſſurer que la collection de nos planches

* Je ne parle point ici des planches enluminées qu'on vient de faire à Florence ſur une Ornithologie de M. Gerini : ces planches, qui ſont en très-grand nombre, ne m'ont pas paru faites d'après nature; elles préſentent, pour la plupart, des attitudes forcées, & ne ſemblent avoir été deſſinées & peintes que d'après les deſcriptions des Auteurs. Les couleurs, dès-lors, en ſont très-mal diſtribuées; il y en a même un grand nombre qui ont été copiées ſur les gravures de différens ouvrages, & qu'on reconnoît avoir été calquées ſur celles de M.rs Edwards, Briſſon, &c. . . . On peut dire, en général, que cet ouvrage bien loin d'éclaircir l'Hiſtoire naturelle des oiſeaux, la rendroit bien plus confuſe par le grand nombre d'erreurs de nom, & par la multiplication gratuite des eſpèces, puiſque ſouvent on y trouve quatre ou cinq variétés de la même eſpèce, qui toutes ſont données pour des oiſeaux différens.

coloriées l'emportera sur toutes les autres par le nombre des espèces, par la fidélité des dessins, qui tous ont été faits d'après nature, par la vérité du coloris, par la précision des attitudes ; on verra que nous n'avons rien négligé pour que chaque portrait donnât l'idée nette & distincte de son original. L'on reconnoîtra par-tout la facilité du talent de M. Martinet qui a dessiné & gravé tous ces oiseaux, & les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune qui, seul, a conduit cette grande entreprise; je dis grande, par le détail immense qu'elle entraîne, & par les soins continuels qu'elle suppose: plus de quatre-vingts artistes & ouvriers ont été employés continuellement, depuis cinq ans, à cet ouvrage, quoique nous l'ayons restreint à un petit nombre d'exemplaires; & c'est bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'histoire naturelle des animaux quadrupèdes ayant été tirée à un très-grand nombre en

France, sans compter les éditions étrangères, c'est avec une sorte de peine que nous nous sommes réduits à un petit nombre d'exemplaires pour les planches coloriées de l'histoire des oiseaux; mais tous les gens d'art sentiront bien l'impossibilité de faire peindre au même nombre des planches, ou de les tirer en simple gravure; & lorsque nous avons vu qu'il n'étoit pas possible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été nécessaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus astreindre au format des animaux quadrupèdes, nous l'avons agrandi de quelques pouces dans la vue de donner à un plus grand nombre d'oiseaux leur grandeur réelle; tous ceux dont les dimensions n'excèdent pas celles du format des planches y sont représentés de grandeur naturelle; les oiseaux plus grands ont été réduits sur une échelle ou module tracé au-dessus de la figure:

ce module est par-tout la douzième partie de la longueur de l'oiseau, mesuré depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; si le module a trois pouces de longueur, l'oiseau aura trois pieds; s'il n'est que de deux pouces, l'oiseau sera de deux pieds de longueur; & lorsqu'on voudra connoître la grandeur des parties de l'oiseau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, & la porter ensuite sur la partie de l'oiseau que l'on veut mesurer. Nous avons cru cette petite attention nécessaire pour donner, du premier coup d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, & pour qu'on puisse les comparer exactement avec ceux qui sont représentés de grandeur naturelle.

Nous aurons donc, au moyen de ces gravures enluminées, non-seulement la représentation exacte d'un très-grand nombre d'oiseaux, mais encore les indications de leur grandeur,

& de leur groſſeur réelle & relative; nous aurons, au moyen des couleurs, une deſcription aux yeux plus parfaite & plus agréable qu'il ne ſeroit poſſible de la faire par le diſcours, & nous renverrons ſouvent dans tout le cours de cet ouvrage, à ces figures coloriées dès qu'il s'agira de deſcription, de variétés & de différences de grandeur, de couleur, &c. Dans le vrai, les planches enluminées ſont faites pour cet Ouvrage, & l'ouvrage pour ces planches; mais comme il n'eſt pas poſſible d'en multiplier aſſez les exemplaires; que leur nombre ne ſuffit pas à beaucoup près à ceux qui ſe ſont procuré les volumes précédens de l'Hiſtoire Naturelle, nous avons penſé que ce plus grand nombre qui fait proprement le Public, nous ſauroit gré de faire auſſi graver d'autres planches noires, qui pourront ſe multiplier autant qu'il ſera néceſſaire; & nous avons choiſi pour cela un ou deux oiſeaux de chaque genre, afin

de donner au moins une idée de leur forme & de leurs principales différences : j'ai fait faire, autant qu'il a été poſſible, les deſſins de ces gravures d'après les oiſeaux vivans; ce ne ſont pas les mêmes que ceux des planches enluminées, & je ſuis perſuadé que le Public verra avec plaiſir, qu'on a mis autant de ſoin à ces dernières qu'aux premières.

Par ces moyens & ces attentions, nous avons ſurmonté les premières difficultés de la deſcription des oiſeaux; nous ne comptons pas donner abſolument tous ceux qui nous ſont connus, parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop conſidérable; nous avons même ſupprimé à deſſein la plupart des variétés, ſans cela ce Recueil deviendroit immenſe. Nous avons penſé qu'il falloit nous borner à ſix ou ſept cents planches, qui contiendront près de huit ou neuf cents eſpèces d'oiſeaux différens; ce n'eſt pas avoir tout fait, mais c'eſt déjà beaucoup;

d'autres, dans d'autres temps pourront nous compléter, ou faire encore plus & peut-être mieux.

Après les difficultés que nous venons d'expoſer ſur la nomenclature & ſur la deſcription des oiſeaux, il s'en préſente d'autres encore plus grandes ſur leur hiſtoire: nous avons donné celle de chaque eſpèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le ſujet exige; il ne nous eſt pas poſſible de faire ici de même: car, quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit ſur les oiſeaux que ſur les animaux quadrupèdes, leur hiſtoire n'en eſt pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos Ornithologues, ne contiennent que des deſcriptions, & ſouvent ſe réduiſent à une ſimple nomenclature; & dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits hiſtoriques à leur deſcription, on ne trouve guère que des choſes communes, aiſées à obſerver ſur les oiſeaux de chaſſe & de baſſe-cour. Nous ne connoiſſons

que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiseaux de notre pays, & point du tout celles des oiseaux étrangers : à force d'études & de comparaisons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux & des points fixes, sur lesquels nous nous sommes fondés, pour faire leur histoire particulière : la division des animaux naturels & propres à chaque continent, a souvent été notre boussole dans cette mer d'obscurité, qui sembloit environner cette belle & première partie de l'Histoire Naturelle ; ensuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de nécessité, & les lieux où ils paroissent constamment attachés, nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, & des renseignemens pour être plus instruits : tout cela nous manque dans les oiseaux, ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, & se transportent

en ſi peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques eſpèces d'oiſeaux peſans ou ſédentaires, il eſt à croire que les autres peuvent paſſer d'un continent à l'autre; de ſorte qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de reconnoître les oiſeaux propres & naturels à chaque continent, & que la plupart doivent ſe trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'exiſte aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède eſt forcé de ſubir les loix du climat ſous lequel il eſt né, l'oiſeau s'y ſouſtrait & en devient indépendant, par la faculté de pouvoir parcourir en peu de temps des eſpaces très-grands, il n'obéit qu'à la ſaiſon; & cette ſaiſon qui lui convient ſe retrouvant ſucceſſivement la même dans les différens climats, il les parcourt auſſi ſucceſſivement; en ſorte que pour ſavoir leur hiſtoire entière, il faudroit les ſuivre par-tout, & commencer

par s'assurer des principales circonstances de leurs voyages ; connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent, leur séjour dans chaque climat, & les observer dans tous ces endroits éloignés : ce n'est donc qu'avec le temps, & je puis dire dans la suite des siècles, que l'on pourra donner l'histoire des oiseaux aussi complètement, que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons un seul oiseau, par exemple, *l'hirondelle*, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, disparoît en automne, & fait son nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées ; nous pourrons, en les observant, rendre un compte fidèle & assez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, & de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou six mois de leur séjour dans notre pays ; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur absence, on ne

ſait ni où elles vont ni d'où elles viennent ; il y a des témoignages pour & contre au ſujet de leurs migrations ; les uns aſſurent qu'elles voyagent & ſe tranſportent dans les pays chauds pour y paſſer le temps de notre hiver ; les autres prétendent qu'elles ſe jettent dans les marais, & qu'elles y demeurent engourdies juſqu'au retour du printemps ; & ces faits, quoique directement oppoſés, paroiſſent néanmoins également appuyés par des obſervations réitérées : comment tirer la vérité du ſein de ces contradictions ! comment la trouver au milieu de ces incertitudes ! j'ai fait ce que j'ai pu pour la démêler ; & l'on jugera par les ſoins qu'il faudroit ſe donner & les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce ſeul fait, combien il ſeroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit beſoin pour faire l'hiſtoire complète d'un ſeul oiſeau de paſſage, & à plus forte raiſon l'hiſtoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que dans les quadrupèdes il y a des eſpèces dont le ſang ſe refroidit & prend à peu près le degré de la température de l'air, & que c'eſt ce refroidiſſement de leur ſang qui cauſe l'état de torpeur & d'engourdiſſement où ils tombent & demeurent pendant l'hiver ; je n'ai pas eu de peine à me perſuader qu'il devoit auſſi ſe trouver parmi les oiſeaux, quelques eſpèces ſujettes à ce même état d'engourdiſſement cauſé par le *froid*, il me paroiſſoit ſeulement que cela devoit être plus rare parmi les oiſeaux, parce qu'en général, le degré de la chaleur de leur corps eſt un peu plus grand que celui du corps de l'homme & des animaux quadrupèdes ; j'ai donc fait des recherches pour connoître quelles peuvent être ces eſpèces ſujettes à l'engourdiſſement ; & pour ſavoir ſi l'hirondelle étoit du nombre, j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de temps ;

elles ne s'y sont point engourdies, la plupart y sont mortes, & aucune n'a repris de mouvement aux rayons du soleil : les autres qui n'avoient souffert le froid de la glacière que pendant peu de temps, ont conservé leur mouvement & en sont sorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette espèce d'hirondelle n'est point sujette à l'état de torpeur ou d'engourdissement, que suppose néanmoins & très-nécessairement le fait de leur séjour au fond de l'eau pendant l'hiver : d'ailleurs m'étant informé auprès de quelques Voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord sur le passage des hirondelles au-delà de la Méditerranée ; & M. Adanson m'a positivement assuré que pendant le séjour assez long qu'il a fait au Sénégal, il avoit vu constamment les hirondelles à longue queue, c'est-à-dire nos hirondelles de cheminée dont il est ici question, arriver au Sénégal dans la saison même où elles partent de France,

& quitter les terres du Sénégal au printemps : on ne peut donc guère douter que cette espèce d'hirondelle ne passe en effet d'Europe en Afrique en automne, & d'Afrique en Europe au printemps ; par conséquent, elle ne s'engourdit pas ni ne se cache dans des trous, ni ne se jette dans l'eau à l'approche de l'hiver ; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me suis assuré, qui vient à l'appui des précédens, & prouve encore que cette hirondelle n'est point sujette à l'engourdissement par le froid, & qu'elle en peut supporter la rigueur jusqu'à un certain degré au-delà duquel elle périt ; car si l'on observe ces oiseaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle saison voler en famille, le père, la mère & les petits ; ensuite plusieurs familles se réunir & former successivement des troupes d'autant plus nombreuses que le temps du départ est plus prochain, partir enfin presque toutes ensemble

en trois ou quatre jours à la fin de ſeptembre ou au commencement d'octobre : mais il en reſte quelques-unes, qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois ſemaines après les autres ; & quelques-unes encore qui ne partent point & meurent aux premiers grands froids ; ces hirondelles qui retardent leur voyage, ſont celles dont les petits ne ſont pas encore aſſez forts pour les ſuivre. Celles dont on a détruit pluſieurs fois les nids après la ponte, & qui ont perdu du temps à les reconſtruire & à pondre une ſeconde ou une troiſième fois, demeurent par amour pour leurs petits, & aiment mieux ſouffrir l'intempérie de la ſaiſon que de les abandonner ; ainſi elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plus tôt leurs petits, ou même elles reſtent au pays pour y mourir avec eux.

Il paroît donc bien démontré par ces faits, que les hirondelles de cheminée paſſent ſucceſſivement & alternativement

alternativement de notre climat dans un climat plus chaud; dans celui-ci, pour y demeurer pendant l'été, & dans l'autre pour y paſſer l'hiver; & que par conſéquent elles ne s'engourdiſſent pas. Mais, d'autre côté, que peut-on oppoſer aux témoignages aſſez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper & ſe jeter dans les eaux à l'approche de l'hiver, qui non-ſeulement les ont vu s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau, & même de deſſous la glace avec des filets! que répondre à ceux qui les ont vu dans cet état de torpeur, reprendre peu à peu le mouvement & la vie en les mettant dans un lieu chaud, & en les approchant du feu avec précaution! je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits; c'eſt de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'eſt pas la même que celle qui voyage, que ce ſont deux eſpèces différentes que l'on n'a pas diſtinguées faute de les avoir ſoigneuſement comparées. Si les rats & les

loirs étoient des animaux auſſi fugitifs & auſſi difficiles à obſerver que les hirondelles, & que faute de les avoir regardés d'aſſez près, l'on prît les loirs pour des rats, il ſe trouveroit la même contradiction entre ceux qui aſſureroient que les rats s'engourdiſſent & ceux qui ſoutiendroient qu'ils ne s'engourdiſſent pas; cette erreur eſt aſſez naturelle, & doit être d'autant plus fréquente que les choſes ſont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à obſerver. Je préſume donc qu'il y a en effet une eſpèce d'oiſeau, voiſine de celle de l'hirondelle, & peut-être auſſi reſſemblante à l'hirondelle que le loir l'eſt au rat, qui s'engourdit en effet; & c'eſt vraiſemblablement le petit martinet ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit donc faire ſur ces eſpèces, pour reconnoître ſi leur ſang ſe refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites ſur l'hirondelle de cheminée; ces recherches ne demandent, à la vérité,

que des ſoins & du temps, mais malheureuſement le temps eſt de toutes les choſes celle qui nous appartient le moins & nous manque le plus : quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à obſerver les oiſeaux, & qui ſe dévoueroit même à ne faire que l'hiſtoire d'un ſeul genre, ſeroit forcé d'employer pluſieurs années à cette eſpèce de travail, dont le réſultat ne ſeroit encore qu'une très-petite partie de l'hiſtoire générale des oiſeaux; car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner, ſuppoſons qu'il ſoit bien certain que l'hirondelle voyageuſe paſſe d'Europe en Afrique; & poſons en même temps que nous ayons bien obſervé tout ce qu'elle fait pendant ſon ſéjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits, il nous manquera encore tous ceux qui ſe paſſent dans le climat éloigné; nous ignorons ſi ces oiſeaux y nichent & pondent comme en Europe; nous ne ſavons pas s'ils

arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en ſont partis; nous ne connoiſſons pas quels ſont les inſectes ſur leſquels ils vivent dans cette terre étrangère; les autres circonſtances de leur voyage, de leur repos en route, de leur ſéjour, ſont également ignorées, en ſorte que l'hiſtoire naturelle des oiſeaux, donnée avec autant de détail que nous avons donné l'hiſtoire des animaux quadrupèdes, ne peut être l'ouvrage d'un ſeul homme, ni même celui de pluſieurs hommes dans le même temps, parce que non-ſeulement le nombre des choſes qu'on ignore eſt bien plus grand que celui des choſes que l'on ſait, mais encore parce que ces mêmes choſes qu'on ignore ſont preſque impoſſibles ou du moins très-difficiles à ſavoir; & que, d'ailleurs, comme la plupart ſont petites, inutiles, ou de peu de conſéquence, les bons eſprits ne peuvent manquer de les dédaigner, & cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'eſt par toutes ces conſidérations que j'ai cru devoir me former un plan différent pour l'hiſtoire des oiſeaux de celui que je me ſuis propoſé, & que j'ai tâché de remplir pour l'hiſtoire des quadrupèdes : au lieu de traiter les oiſeaux un à un, c'eſt-à-dire, par eſpèces diſtinctes & ſéparées, je les réunirai pluſieurs enſemble ſous un même genre, ſans cependant les confondre & renoncer à les diſtinguer lorſqu'elles pourront l'être ; par ce moyen, j'ai beaucoup abrégé, & j'ai réduit à une aſſez petite étendue cette hiſtoire des oiſeaux qui ſeroit devenue trop volumineuſe, ſi d'un côté j'euſſe traité de chaque eſpèce en particulier en me livrant aux diſcuſſions de la nomenclature, & que d'autre côté je n'euſſe pas ſupprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long diſcours qui eût été néceſſaire pour chaque deſcription. Il n'y aura donc guère que les oiſeaux domeſtiques & quelques eſpèces majeures,

ou particulièrement remarquables, que je traiterai par articles séparés. Tous les autres oiseaux, sur-tout les plus petits, seront réunis avec les espèces voisines, & présentés ensemble, comme étant à peu près du même naturel & de la même famille; le nombre des affinités comme celui des variétés est toujours d'autant plus grand que les espèces sont plus petites. Un moineau, une fauvette ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon; j'entends par le nombre de parens, le nombre des espèces voisines & assez ressemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige, ou d'une tige si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, & présumer que toutes sont originairement issues de cette même souche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entr'elles; & ces espèces

voiſines ne ſe ſont probablement ſéparées les unes des autres que par les influences du climat, de la nourriture, & par la ſucceſſion du temps qui amène toutes les combinaiſons poſſibles & met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération & de dégénération.

Ce n'eſt pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement & excluſivement que les eſpèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons, il faudroit être plus inſtruits que nous ne le ſommes, & que nous ne pouvons l'être, ſur les effets du mélange des eſpèces & ſur leur produit dans les oiſeaux; car, indépendamment des variétés naturelles & accidentelles qui, comme nous l'avons dit, ſont plus nombreuſes, plus multipliées dans les oiſeaux que dans les quadrupèdes, il y a encore une autre cauſe qui concourt avec ces variétés pour augmenter, en apparence, la

quantité des espèces. Les oiseaux sont, en général, plus chauds & plus prolifiques que les animaux quadrupèdes, ils s'unissent plus fréquemment, & lorsqu'ils manquent de femelles de leur espèce, ils se mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les espèces voisines, & produisent ordinairement des métis féconds & non pas des mulets stériles : on le voit par les exemples du chardonneret, du tarin & du serin ; les métis qu'ils produisent peuvent, en s'unissant, produire d'autres individus semblables à eux, & former par conséquent de nouvelles espèces intermédiaires & plus ou moins ressemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or, tout ce que nous faisons par art peut se faire, & s'est fait mille & mille fois par la Nature; il est donc souvent arrivé des mélanges fortuits & volontaires entre les animaux, & sur-tout parmi les oiseaux qui, souvent, faute de leur femelle se servent du premier

mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiſeau qui ſe préſente : le beſoin de s'unir eſt chez eux d'une néceſſité ſi preſſante, que la plupart ſont malades & meurent lorſqu'on les empêche d'y ſatisfaire. On voit ſouvent dans les baſſe-cours un coq ſevré de poules, ſe ſervir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard ; on voit le faiſan ſe ſervir de la poule, on voit dans les volières le ſerin & le chardonneret, le tarin & le *ſerin*, le linot rouge & la linotte commune ſe chercher pour s'unir : & qui ſait tout ce qui ſe paſſe en amour au fond des bois ? qui peut nombrer les jouiſſances illégitimes entre gens d'eſpèces différentes ? qui pourra jamais ſéparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes, aſſigner le temps de leur première origine, déterminer en un mot tous les effets des puiſſances de la Nature pour la multiplication, toutes ſes reſſources dans le beſoin, tous les ſupplémens

qui en réſultent, & qu'elle ſait employer pour augmenter le nombre des eſpèces en rempliſſant les intervalles qui ſemblent les ſéparer !

Notre ouvrage contiendra à peu près tout ce qu'on ſait des oiſeaux, & néanmoins ce ne ſera, comme l'on voit, qu'un ſommaire ou plutôt une eſquiſſe de leur hiſtoire; ſeulement cette eſquiſſe ſera la première qu'on ait faite en ce genre, car les ouvrages anciens & nouveaux, auxquels on a donné le titre d'*hiſtoire des Oiſeaux*, ne contiennent preſque rien d'hiſtorique; toute imparfaite que ſera notre hiſtoire, elle pourra ſervir à la poſtérité pour en faire une plus complète & meilleure, je dis à la poſtérité; car je vois clairement qu'il ſe paſſera bien des années avant que nous ſoyons auſſi inſtruits ſur les oiſeaux que nous le ſommes aujourd'hui ſur les quadrupèdes. Le ſeul moyen d'avancer l'Ornithologie hiſtorique ſeroit de faire l'hiſtoire particulière des oiſeaux de

chaque pays; d'abord de ceux d'une seule province, ensuite de ceux d'une province voisine, puis de ceux d'une autre plus éloignée; réunir, après cela, ces histoires particulières pour composer celle de tous les oiseaux d'un même climat; faire la même chose dans tous les pays & dans tous les différens climats; comparer ensuite ces histoires particulières, les combiner pour en tirer les faits & former un corps entier de toutes ces parties séparées. Or, qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit du temps? quand y aura-t-il des Observateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal & nos cailles en Barbarie? qui seront ceux qui nous informeront des mœurs des oiseaux de la Chine ou du Monomotapa? & comme je l'ai déjà fait sentir, cela est-il assez important, assez utile pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent? Ce que nous donnons ici servira donc

long-temps comme une base ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amènera. Si l'on continue d'étudier & de cultiver l'Histoire naturelle, les faits se multiplieront, les connoissances augmenteront; notre esquisse historique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits, se remplira peu-à-peu & prendra plus de corps; c'est tout ce que nous pouvons attendre du produit de notre travail, & c'est peut-être trop espérer encore & en même temps trop nous étendre sur son peu de valeur.

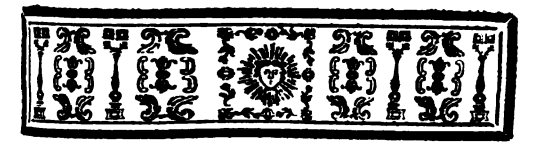


HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS

SUR LA NATURE DES OISEAUX.



HISTOIRE NATURELLE.

Discours sur la nature des Oiseaux.

LE mot Nature a dans notre langue & dans la plupart des autres idiomes anciens & modernes, deux acceptions très-différentes ; l'une suppose un sens actif & général ; lorsqu'on nomme la Nature purement & simplement, on en fait une espèce d'être idéal, auquel on a coutume de rapporter, comme cause, tous les effets constans, tous les phénomènes de l'Univers ; l'autre acception ne présente qu'un sens passif & particulier, en sorte que lorsqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des

animaux, de celle des oiseaux, ce mot signifie, ou plutôt indique & comprend dans sa signification la quantité totale, la somme des qualités dont la Nature, prise dans la première acception, a doué l'homme, les animaux, les oiseaux, &c. Ainsi la nature active, en produisant les êtres, leur imprime un caractère particulier qui fait leur *nature* propre & passive, de laquelle dérive ce qu'on appelle leur *naturel*, leur *instinct* & toutes leurs autres *habitudes* & *facultés naturelles*. Nous avons déjà traité de la nature de l'homme & de celle des animaux quadrupèdes: la nature des oiseaux demande des considérations particulières; & quoiqu'à certains égards elle nous soit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en saisir les principaux attributs, & de la présenter sous son véritable aspect, c'est-à-dire, avec les traits caractéristiques & généraux qui la constituent.

Le sentiment ou plutôt la faculté de sentir, l'instinct qui n'est que le résultat de cette faculté, & le naturel qui n'est que l'exercice habituel de l'instinct guidé

& même produit par le ſentiment, ne ſont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres; ces qualités intérieures dépendent de l'organiſation en général, & en particulier de celle des ſens, & elles ſont relatives, non-ſeulement à leur plus ou moins grand degré de perfection, mais encore à l'ordre de ſupériorité que met entre les ſens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme où tout doit être jugement & raiſon, le ſens du toucher eſt plus parfait que dans l'animal où il y a moins de jugement que de ſentiment, & au contraire l'odorat eſt plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher eſt le ſens de la connoiſſance, & que l'odorat ne peut être que celui du ſentiment. Mais comme peu de gens diſtinguent nettement les nuances qui ſéparent les idées & les ſenſations, la connoiſſance & le ſentiment, la raiſon & l'inſtinct, nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous *raiſonnement, diſcernement, jugement,* & nous nous bornerons à comparer les

différens produits du ſimple ſentiment, & à rechercher les cauſes de la diverſité de l'inſtinct qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immenſe des eſpèces d'animaux qui tous en ſont pourvus, paroît néanmoins être plus conſtant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins ſujet à l'erreur que ne l'eſt la raiſon dans la ſeule eſpèce qui croit la poſſéder.

En comparant les ſens qui ſont les premières puiſſances motrices de l'inſtinct dans tous les animaux, nous trouverons d'abord que le ſens de la vue eſt plus étendu, plus vif, plus net & plus diſtinct dans les oiſeaux en général que dans les quadrupèdes; je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiſeaux qui, comme les hiboux, voient moins qu'aucun des quadrupèdes; mais c'eſt un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que ſi ces oiſeaux voient mal pendant le jour, ils voient très-bien pendant la nuit, & que ce n'eſt que par un excès de ſenſibilité dans l'organe, qu'ils ceſſent de voir à

une grande lumière : cela même vient à l'appui de notre aſſertion, car la perfection d'un ſens dépend principalement du degré de ſa ſenſibilité ; & ce qui prouve qu'en effet l'œil eſt plus parfait dans l'oiſeau, c'eſt que la Nature l'a travaillé davantage. Il y a, comme l'on ſait, deux membranes de plus, l'une extérieure & l'autre intérieure, dans les yeux de tous les oiſeaux, qui ne ſe trouvent pas dans l'homme; la première *(a)*, c'eſt-à-dire, la plus extérieure de ces membranes eſt placée dans le grand angle de l'œil, c'eſt une ſeconde paupière plus tranſparente que la première, dont les mouvemens obéiſſent également à la volonté, dont l'uſage eſt de nétoyer & polir la cornée, & qui leur ſert auſſi à tempérer l'excès de la lumière, & ménager par conſéquent la grande ſenſibilité de leurs yeux ; la ſeconde *(b)* eſt

(a) Nota. Cette paupière interne ſe trouve dans pluſieurs animaux quadrupèdes ; mais, dans la plupart, elle n'eſt pas mobile comme dans les oiſeaux.

(b) Dans les yeux d'un coq Indien, le nerf optique, qui étoit ſitué fort à côté, après avoir percé la ſclérotique & la choroïde, s'élargiſſoit &

ſituée au fond de l'œil, & paroît être un épanouiſſement du nerf optique, qui recevant plus immédiatement les impreſſions de la lumière, doit dès-lors être plus aiſément ébranlé, plus ſenſible qu'il ne l'eſt dans les autres animaux, & c'eſt cette grande ſenſibilité qui rend la vue des oiſeaux bien plus parfaite & beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut, & de vingt fois plus

formoit un rond, de la circonférence duquel il partoit pluſieurs filets noirs qui s'uniſſoient pour former une membrane, que nous avons trouvée *dans tous les Oiſeaux.*—Dans les yeux de l'autruche, le nerf optique ayant percé la ſclérotique & la choroïde, ſe dilatoit & formoit une eſpèce d'entonnoir d'une ſubſtance ſemblable à la ſienne; cet entonnoir n'eſt pas ordinairement rond aux oiſeaux, où nous avons preſque toujours trouvé l'extrémité du nerf optique aplatie & comprimée au dedans de l'œil: de cet entonnoir ſortoit une membrane pliſſée, faiſant comme une bourſe qui aboutiſſoit en pointe. Cette bourſe, qui étoit large de ſix lignes par le bas, à la ſortie du nerf optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit noire, mais d'un autre noir que n'eſt celui de la choroïde, qui paroît comme enduite d'une couleur détrempée qui s'attache aux doigts; car c'étoit une membrane pénétrée de ſa couleur, & dont la ſurface étoit ſolide. *Mém. pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, pages 175 & 303.*

loin une alouette ſur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan qui s'élève à une hauteur ſi grande que nous le perdons de vue, voit de-là les petits lézards, les mulots, les oiſeaux, & choiſit ceux ſur leſquels il veut fondre, & cette plus grande étendue dans le ſens de la vue, eſt accompagnée d'une netteté, d'une préciſion tout auſſi grandes, parce que l'organe étant en même temps très-ſouple & très-ſenſible, l'œil ſe renfle ou s'aplatit, ſe couvre ou ſe découvre, ſe rétrécit ou s'élargit, & prend aiſément, promptement & alternativement toutes les formes néceſſaires pour agir & voir parfaitement à toutes les lumières & à toutes les diſtances.

D'ailleurs le ſens de la vue étant le ſeul qui produiſe les idées du mouvement, le ſeul par lequel on puiſſe comparer immédiatement les eſpaces parcourus, & les oiſeaux étant de tous les animaux les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient en même temps le ſens qui le guide plus parfait & plus

sûr ; ils peuvent parcourir dans un très-petit temps un grand espace, il faut donc qu'ils en voient l'étendue & même les limites. Si la Nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires, l'oiseau n'auroit jamais osé se servir de sa légèreté, ni prendre un essor rapide, il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs & des résistances imprévues. La seule vîtesse avec laquelle on voit voler un oiseau, peut indiquer la portée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative ; un oiseau dont le vol est très-vif, direct & soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement & plus obliquement ; & si jamais la Nature a produit des oiseaux à vue courte & à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des risques sans nombre, d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court & le plus lent, sont

ceux auſſi dont la vue eſt la moins étendue : comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme *Pareſſeux* (l'unau & l'aï) qui ne ſe meuvent que lentement, avoir les yeux couverts & la vue baſſe.

L'idée du mouvement & toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vîteſſes relatives, de la grandeur des eſpaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs & des inégalités des ſurfaces; ſont donc plus nettes, & tiennent plus de place dans la tête de l'oiſeau que dans celle du quadrupède; & il ſemble que la Nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a miſe entre la grandeur de l'œil & celle de la tête; car dans les oiſeaux, les yeux ſont proportionnellement beaucoup plus grands *(c)* que dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes; ils ſont

(c) Le globe de l'œil, dans une aigle femelle, avoit, dans la plus grande largeur, un pouce & demi de diamètre; celui du mâle avoit trois lignes de moins. *Mém. pour ſervir à l'Hiſt. des animaux, partie II, page 257.* Le globe de l'œil de l'ibis

plus grands, plus organisés, puisqu'il y a deux membranes de plus, ils sont donc plus sensibles; & dès-lors ce sens de la vue plus étendu, plus distinct & plus vif dans l'oiseau que dans le quadrupède, doit influer en même proportion sur l'organe intérieur du sentiment, en sorte que l'instinct des oiseaux sera par cette première cause modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une seconde cause qui vient à l'appui de la première, & qui doit rendre l'instinct de l'oiseau différent de celui du quadrupède, c'est l'élément qu'il habite & qu'il peut parcourir sans toucher à la terre. L'oiseau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la résistance de l'air, de sa température à différentes hauteurs, de sa pesanteur relative, &c. Il prévoit plus que nous, il indiqueroit mieux que nos baromètres

avoit six lignes de diamètre... L'œil de la cigogne étoit quatre fois plus gros. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, page 484.* — Le globe de l'œil, dans le casoar, étoit fort gros à proportion de la cornée, ayant un pouce & demi de diamètre, & la cornée n'ayant que trois lignes. *Idem, partie II, page 313.*

& nos thermomètres les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile; mille & mille fois il a éprouvé ses forces contre celles du vent, & plus souvent encore il s'en est aidé pour voler plus vîte & plus loin. Laigle en s'élevant au-dessus des nuages *(d)*, peut passer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel serein & d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre sont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures

(d) Nota. On peut démontrer que l'aigle, & les autres oiseaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur supérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, & sans supposer qu'ils gagnent les montagnes qui pourroient leur servir d'échelons; car, on les voit s'élever si haut qu'ils disparoissent à notre vue. Or, l'on sait qu'un objet éclairé par la lumière du jour ne disparoît à nos yeux qu'à la distance de trois mille quatre cents trente-six fois son diamètre, & que par conséquent si l'on suppose l'oiseau placé perpendiculairement au-dessus de l'homme qui le regarde, & que le diamètre du vol ou l'envergure de cet oiseau soit de cinq pieds, il ne peut disparoître qu'à la distance de dix-sept mille cent quatre-vingts pieds ou deux mille huit cents soixante-trois toises, ce qui fait une hauteur bien plus grande que celle des nuages, sur-tout de ceux qui produisent les orages.

changer de climat, & planant au-dessus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiseau, qui sont si longs, si difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des surfaces qu'ils représentent: l'oiseau qui a la puissance de se placer dans les vrais points de vue, & de les parcourir promptement & successivement en tout sens, en voit plus, d'un coup d'œil, que nous ne pouvons en estimer, en juger par nos raisonnemens, même appuyés de toutes les combinaisons de notre art; & le quadrupède borné, pour ainsi dire, à sa motte de terre sur laquelle il est né, ne connoît que sa vallée, sa montagne ou sa plaine; il n'a nulle idée de l'ensemble des surfaces, nulle notion des grandes distances, nul desir de les parcourir; & c'est par cette raison que les grands voyages & les migrations sont aussi rares parmi les quadrupèdes, qu'elles sont fréquentes dans les oiseaux; c'est ce desir, fondé sur la connoissance des lieux éloignés,

ſur la puiſſance qu'ils ſe ſentent de s'y rendre en peu de temps, ſur la notion anticipée des changemens de l'atmoſphère, & de l'arrivée des ſaiſons, qui les détermine à partir enſemble & d'un commun accord : dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite ; d'abord ils ſemblent ſe raſſembler de concert pour entraîner leurs petits, & leur communiquer ce même deſir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoiſſance, aucune expérience précédente. Les pères & mères raſſemblent leur famille pour la guider pendant la traverſée, & toutes les familles ſe réuniſſent, non-ſeulement parce que tous les chefs ſont animés du même deſir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils ſe trouvent en force pour réſiſter à leurs ennemis.

Et ce deſir de changer de climat, qui communément ſe renouvelle deux fois par an, c'eſt-à-dire, en automne & au printemps, eſt une eſpèce de beſoin

si pressant, qu'il se manifeste dans les oiseaux captifs par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons à l'article de la caille un détail d'observations à ce sujet, par lesquelles on verra que ce desir est l'une des affections les plus fortes de l'instinct de l'oiseau; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour se mettre en liberté, & que souvent il se donne la mort par les efforts qu'il fait pour sortir de sa captivité; au lieu que dans tous les autres temps il paroît la supporter tranquillement, & même chérir sa prison, s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours: lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non-seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes, il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs

femelles & leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens, &c. Mais avant d'entrer dans le détail que ce sujet exige *(e)*, continuons nos recherches sur les causes qui constituent l'instinct, & modifient la nature des oiseaux.

L'homme, supérieur à tous les êtres organisés, a le sens du toucher, & peut-être celui du goût plus parfait qu'aucun des animaux, mais il est inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres sens; & en ne comparant que les animaux entr'eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les oiseaux; car quoiqu'on dise de l'odorat du corbeau, du vautour, &c. il est fort inférieur à celui du chien, du renard, &c. on peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe; il y a un grand nombre d'oiseaux qui n'ont point de narines, c'est-à-dire, point de conduits ouverts au-dessus du bec, en

(e) Nota. Nous donnerons dans un autre Discours les faits qui ont rapport à la migration des oiseaux.

ſorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche; & dans ceux qui ont des conduits ouverts au-deſſus du bec *(f)*, & qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs ſont néanmoins bien plus petits proportionnellement, & moins nombreux, moins étendus que dans les quadrupèdes; auſſi l'odorat ne produit dans l'oiſeau que quelques effets aſſez rares, aſſez peu remarquables, au lieu que dans le chien & dans pluſieurs autres quadrupèdes, ce ſens paroît être la ſource & la cauſe principale de leurs déterminations & de leurs mouvemens. Ainſi le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède & l'œil dans l'oiſeau, ſont les premiers

(f) Il y a ordinairement à la partie ſupérieure du bec, deux petites ouvertures, qui ſont les narines de l'oiſeau; quelquefois ces ouvertures extérieures de l'oiſeau manquent tout-à-fait, en ſorte que dans ce cas les odeurs ne pénètrent juſqu'au ſens de l'odorat que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche comme dans quelques palettes, les cormorans, l'onocrotal. — Dans le grand vautour, les nerfs olfactifs ſont très-petits à proportion. *Hiſt. de l'Acad. des Sc. tome I, page 430.*

ſens, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont les plus parfaits, ceux qui donnent à ces différens êtres les ſenſations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le ſecond ſens de l'oiſeau, c'eſt-à-dire, le ſecond pour la perfection; l'ouïe eſt non-ſeulement plus parfaite que l'odorat, le goût & le toucher dans l'oiſeau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes; on le voit par la facilité avec laquelle la plupart des oiſeaux retiennent & répètent des ſons & des ſuites de ſons, & même la parole; on le voit par le plaiſir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller ſans ceſſe, ſur-tout lorſqu'ils ſont le plus heureux, c'eſt-à-dire, dans le temps de leurs amours; ils ont les organes de l'oreille & de la voix plus ſouples & plus puiſſans, ils s'en ſervent auſſi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci ſont fort ſilencieux, & leur voix qu'ils ne font entendre que rarement, eſt preſque toujours déſagréable & rude; dans celle des oiſeaux, on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie; il y a quelques eſpèces

dont, à la vérité, la voix paroît insupportable, sur-tout en la comparant à celle des autres, mais ces espèces sont en assez petit nombre, & ce sont les plus gros oiseaux que la Nature semble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un seul ou plusieurs cris qui paroissent d'autant plus rauques, plus perçans & plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal; un paon, qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf, se fait entendre de plus loin; un rossignol peut remplir de ses sons tout autant d'espaces qu'une grande voix humaine; cette prodigieuse étendue, cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur silence ne dépend que de leurs affections intérieures; ce sont deux choses qu'il faut considérer à part.

L'oiseau a d'abord les muscles pectoraux beaucoup plus charnus & plus forts que l'homme ou que tout autre animal, & c'est par cette raison qu'il fait agir ses ailes avec beaucoup plus de

vîteſſe & de force que l'homme ne peut remuer ſes bras; & en même temps que les puiſſances qui ſont mouvoir les ailes ſont plus grandes, le volume des ailes eſt auſſi plus étendu, & la maſſe plus légère, relativement à la grandeur & au poids du corps de l'oiſeau; de petits os vides & minces, peu de chair, des tendons fermes & des plumes avec une étendue ſouvent double, triple & quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aile de l'oiſeau qui n'a beſoin que de la réaction de l'air pour ſoulever le corps, & de légers mouvemens pour le ſoutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol, ſes différens degrés de rapidité, ſa direction même de bas en haut & de haut en bas dépendent de la combinaiſon de tous les réſultats de cette conformation. Les oiſeaux dont l'aile & la queue ſont plus longues & le corps plus petit, ſont ceux qui volent le plus vîte & le plus longtemps; ceux au contraire qui, comme l'outarde, le caſoar ou l'autruche, ont les ailes & la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent

qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muscles, la conformation des ailes, l'arrangement des plumes & la légèreté des os, sont les causes physiques de l'effet du vol qui paroît fatiguer si peu la poitrine de l'oiseau, que c'est souvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir sa voix par des cris continus; c'est que dans l'oiseau, le thorax avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient, est plus fort ou plus étendu à l'intérieur & à l'extérieur qu'il ne l'est dans les autres animaux; de même que les muscles pectoraux placés à l'extérieur sont plus gros, la trachée-artère est plus grande & plus forte, elle se termine ordinairement au-dessous en une large cavité qui multiplie le volume du son. Les poumons plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont plusieurs appendices qui forment des poches, des espèces de réservoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiseau plus léger, en même temps qu'ils fournissent aisément & abondamment la substance

aërienne qui ſert d'aliment à la voix. On a vu dans l'hiſtoire de l'ouarine, qu'une aſſez légère différence, une extenſion de plus dans les parties ſolides de l'organe, donne à ce quadrupède qui n'eſt que d'une grandeur médiocre, une voix ſi facile & ſi forte qu'il la fait retentir, preſque continuellement, à plus d'une lieue de diſtance, quoique les poumons ſoient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes; à plus grande raiſon, ce même effet ſe trouve dans l'oiſeau où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les ſons, & où toutes les parties de la poitrine paroiſſent être formées pour concourir à la force & à la durée de la voix *(g)*.

Il me ſemble qu'on peut démontrer,

(g) Dans la plupart des oiſeaux de rivière, qui ont la voix très-forte, la trachée réſonne; c'eſt que la glotte eſt placée au bas de la trachée, & non pas au haut comme dans l'homme. *Coll. Acad. Part. Fr, tome I, page 496.* — Il en eſt de même dans le coq. *Hiſt. de l'Acad. tome II, page 7.* — Dans les oiſeaux, & ſpécialement dans les canards & autres oiſeaux de rivière, les organes de

par des faits combinés, que la voix des oiseaux est non-seulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même absolument, & sans y faire entrer ce rapport de grandeur : communément les cris de nos quadrupèdes domestiques ou sauvages ne se font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, & ce cri se fait dans la partie de l'atmosphère la plus dense, c'est-à-dire, la

la voix consistent en un *larynx interne*, à l'endroit de la bifurcation de la trachée-artère ; en deux anches membraneuses, qui communiquent par le bas à l'origine des deux premières branches de la trachée ; en plusieurs membranes sémilunaires, disposées les unes au-dessus des autres, dans les principales branches du poumon charnu, & qui ne remplissent que la moitié de leur cavité, laissant à l'air un libre passage par l'autre demi-cavité ; en d'autres membranes disposées en différens sens, soit dans la partie moyenne, soit dans la partie inférieure de la trachée ; enfin, en une membrane plus ou moins solide, située presque transversalement entre les deux branches de la lunette, laquelle termine une cavité qui se rencontre constamment à la partie supérieure & interne de la poitrine. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1753, page 290.*

plus

plus propre à propager le son; au lieu que la voix des oiseaux qui nous parvient du haut des airs, se fait dans un milieu plus rare, & où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On sait par des expériences faites avec la machine pneumatique, que le son diminue à mesure que l'air devient plus rare; & j'ai reconnu, par une observation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai souvent passé des jours entiers dans les forêts où l'on est obligé de s'appeler de loin, & d'écouter avec attention, pour entendre le son du cors & la voix des chiens ou des hommes; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur du jour, c'est-à-dire, depuis dix heures jusqu'à quatre, on ne peut entendre que d'assez près les mêmes voix, les mêmes sons, que l'on entend de loin le matin, le soir & sur-tout la nuit dont le silence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiseaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces forêts; j'ai de plus

observé qu'à toutes les heures du jour & de la nuit, on entendoit plus loin en hiver par la gelée que par le plus beau temps de toute autre saison. Tout le monde peut s'assurer de la vérité de cette observation, qui ne demande, pour être bien faite, que la simple attention de choisir les jours sereins & calmes, pour que le vent ne puisse déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du son ; il m'a souvent paru que je ne pouvois entendre à midi que de six cents pas de distance la même voix que j'entendois de douze ou quinze cents à six heures du matin ou du soir, sans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cause qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, & moindre le soir ou le matin ; & puisque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié sur la distance à laquelle peut s'étendre le son à la surface de la terre, c'est-à-dire, dans la partie la plus basse & la plus dense de l'atmosphère, qu'on juge de combien doit être la perte du son dans les parties supérieures où l'air devient plus

rare à mesure qu'on s'élève, & dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction causée par la chaleur du jour! Les oiseaux dont nous entendons la voix d'en haut, & souvent sans les apercevoir, sont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cents trente-six fois leur diamètre, puisque ce n'est qu'à cette distance que l'œil humain cesse de voir les objets. Supposons donc que l'oiseau avec ses ailes étendues fasse un objet de quatre pieds de diamètre, il ne disparoîtra qu'à la hauteur de treize mille sept cents quarante-quatre pieds ou de plus de deux mille toises; & si nous supposons une troupe de trois ou quatre cents gros oiseaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les apercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne soit encore plus grande, puisque la troupe, pour peu qu'elle soit serrée, forme un objet dont le diamètre est bien plus grand. Ainsi l'oiseau en se faisant entendre d'une lieue du haut des airs, & produisant des sons

dans un milieu qui en diminue l'intensité & en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conséquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut se faire entendre à une demi-lieue sur la surface de la terre; & cette estimation est peut-être plus foible que trop forte, car indépendamment de ce que nous venons d'exposer, il y a encore une considération qui vient à l'appui de nos conclusions, c'est que le son rendu dans le milieu des airs, doit en se propageant remplir une sphère dont l'oiseau est le centre, tandis que le son produit à la surface de la terre, ne remplit qu'une demi-sphère, & que la partie du son qui se réfléchit contre la terre, aide & sert à la propagation de celui qui s'étend en haut & à côté; c'est par cette raison qu'on dit que la voix monte, & que de deux personnes qui se parlent du haut d'une tour en bas, celui qui est au-dessus est forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix

& de l'agrément du chant des oiſeaux, nous obſerverons que c'eſt une qualité en partie naturelle & en partie acquiſe; la grande facilité qu'ils ont à retenir & répeter les ſons, fait que non-ſeulement, ils en empruntent les uns des autres, mais que ſouvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine & de nos inſtrumens. N'eſt-il pas ſingulier que dans tous les pays peuplés & policés, la plupart des oiſeaux aient la voix charmante & le chant mélodieux, tandis que dans l'immenſe étendue des déſerts de l'Afrique & de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes ſauvages, il n'exiſte auſſi que des oiſeaux criards, & qu'à peine on puiſſe citer quelques eſpèces dont la voix ſoit douce & le chant agréable? doit-on attribuer cette différence à la ſeule influence du climat? l'excès du froid & du chaud produit, à la vérité, des qualités exceſſives dans la nature des animaux, & ſe marque ſouvent à l'extérieur par des caractères durs & par des couleurs fortes. Les quadrupèdes dont la robe eſt variée & empreinte de couleurs

opposées, semée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, sont tous des animaux des climats les plus chauds; presque tous les oiseaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vives couleurs, au lieu que dans les pays tempérés, les teintes sont plus foibles, plus nuancées, plus douces : sur trois cents espèces d'oiseaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, sont presque les seuls que l'on puisse citer pour la variété des couleurs, tandis que la Nature semble avoir épuisé ses pinceaux sur le plumage des oiseaux de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe est si belle, ces oiseaux dont le plumage éclate des plus vives couleurs, ont en même temps la voix dure & sans inflexions, les sons rauques & discordans, le cri désagréable & même effrayant; on ne peut douter que l'influence du climat ne soit la cause principale de ces effets, mais ne doit-on

pas y joindre, comme cause secondaire, l'influence de l'homme! Dans tous les animaux retenus en domesticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles & primitives ne s'exaltent jamais, & paroissent ne varier que pour se dégrader, se nuancer & se radoucir: on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes, il en est de même dans les oiseaux domestiques; les coqs & les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme sur la Nature s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine; il influe directement & presque immédiatement sur le naturel, sur la grandeur & la couleur des animaux qu'il propage & qu'il s'est soumis; il influe médiatement & de plus loin sur tous les autres qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour sa plus grande utilité, dans chaque pays la surface de la terre; les animaux qui y sont attachés, & qui sont forcés d'y chercher leur subsistance, qui vivent, en un mot, sous ce même climat & sur cette même terre dont l'homme a changé

la nature, ont dû changer auſſi & ſe modifier ; ils ont pris par néceſſité pluſieurs habitudes qui paroiſſent faire partie de leur nature ; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré, dégradé leurs mœurs, ils en ont pris par imitation ; enfin ils en ont reçu par l'éducation, à meſure qu'ils en étoient plus ou moins ſuſceptibles ; le chien s'eſt prodigieuſement perfectionné par le commerce de l'homme, ſa férocité naturelle s'eſt tempérée, & a cédé à la douceur de la reconnoiſſance & de l'attachement, dès qu'en lui donnant ſa ſubſiſtance, l'homme a ſatisfait à ſes beſoins : dans cet animal, les appétits les plus véhémens dérivent de l'odorat & du goût, deux ſens qu'on pourroit réunir en un ſeul, qui produit les ſenſations dominantes du chien & des autres animaux carnaſſiers, deſquels il ne diffère que par un point de ſenſibilité que nous avons augmenté ; une nature moins forte, moins fière, moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion ; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout

aussi véhémens, s'est néanmoins modifié, ramolli par les impressions douces du commerce des hommes dont l'influence n'est pas aussi grande sur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revêche, impénétrable aux affections douces; que les autres sont durs, insensibles ou trop défians ou trop timides; que tous jaloux de leur liberté fuient l'homme, & ne le voient que comme leur tyran ou leur destructeur.

L'homme a moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée, & qu'ils sont moins susceptibles des sentimens d'attachement & d'obéissance; les oiseaux que nous appelons *domestiques*, ne sont que prisonniers, ils ne nous rendent aucun service pendant leur vie, ils ne nous sont utiles que par leur propagation, c'est-à-dire, par leur mort; ce sont des victimes que nous multiplions sans peine, & que nous immolons sans regret & avec fruit. Comme leur instinct diffère de celui des quadrupèdes, & n'a nul rapport avec le

nôtre, nous ne pouvons leur rien inf-pirer directement, ni même leur communiquer indirectement aucun fentiment relatif, nous ne pouvons influer que fur la machine, & eux auffi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oifeau dont l'oreille eft affez délicate, affez précife pour faifir & retenir une fuite de fons & même de paroles, & dont la voix eft affez flexible pour les répéter diftinctement, reçoit ces paroles fans les entendre, & les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, & n'en eft qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui fe paffe à l'intérieur de l'animal, & ne repréfente aucune de fes affections. L'homme a donc modifié dans les oifeaux quelques puiffances phyfiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille & de la voix, mais il a moins influé fur les qualités intérieures. On en inftruit quelques-uns à chaffer & même à rapporter leur gibier; on en apprivoife

quelques autres aſſez pour les rendre familiers ; à force d'habitude, on les amène au point de s'attacher à leur priſon, de reconnoître auſſi la perſonne qui les ſoigne ; mais tous ces ſentimens ſont bien légers, bien peu profonds en comparaiſon de ceux que nous tranſmettons aux animaux quadrupèdes, & que nous leur communiquons avec plus de ſuccès en moins de temps & en plus grande quantité. Quelle comparaiſon y a-t-il entre l'attachement d'un chien & la familiarité d'un ſerin, entre l'intelligence d'un éléphant & celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des oiſeaux, ſoit parce que l'autruche eſt en effet l'éléphant des oiſeaux par la taille, & que le privilége de l'air ſenſé eſt, dans les animaux, attaché à la grandeur, ſoit qu'étant moins oiſeau qu'aucun autre, & ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes !

Maintenant, ſi l'on conſidère la voix des oiſeaux, indépendamment de l'influence de l'homme ; que l'on ſépare dans le perroquet, le ſerin, le ſanſonnet,

le merle, les sons qu'ils ont acquis, de ceux qui leur sont naturels; que sur-tout on observe les oiseaux libres & solitaires, on reconnoîtra que non-seulement leur voix se modifie suivant leurs affections, mais même qu'elle s'étend, se fortifie, s'altère, se change, s'éteint ou se renouvelle selon les circonstances & le temps: comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, & dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en servent au point de paroître en abuser, & ce ne sont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abusent le plus de cet organe; elles sont, dans les oiseaux, bien plus silencieuses que les mâles; elles jettent, comme eux, des cris de douleur ou de crainte; elles ont des expressions ou des murmures d'inquiétude ou de sollicitude, sur-tout pour leurs petits, mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entr'elles, tandis que dans le mâle, c'est l'une des qualités qui fait le plus de sensation. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion, c'est l'expression agréable d'un desir tendre, qui n'est qu'à demi satisfait,

le ſerin dans ſa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits ſons de pur conſentement; dans quelques eſpèces, la femelle applaudit au chant du mâle par un ſemblable chant, mais toujours moins fort & moins plein; le roſſignol en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore, il garde le ſilence juſqu'à ce qu'il ſoit apparié; ſon chant eſt d'abord aſſez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore ſûr de ſa conquête; & ſa voix ne devient pleine, éclatante & ſoutenue jour & nuit, que quand il voit déjà ſa femelle chargée du fruit de ſes amours, s'occuper d'avance des ſoins maternels; il s'empreſſe à les partager, il l'aide à conſtruire le nid, jamais il ne chante avec plus de force & de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, & ennuyée d'une longue & continuelle incubation; non-ſeulement il pourvoit à ſa ſubſiſtance pendant tout ce temps, mais il cherche

à le rendre plus court, en multipliant ses caresses, en redoublant ses accens amoureux ; & ce qui prouve que le chant dépend en effet & en entier des amours, c'est qu'il cesse avec elles : dès que la femelle couve, elle ne chante plus, & vers la fin de juin, le mâle se tait aussi, ou ne se fait entendre que par quelques sons rauques, semblables au coassement d'un reptile, & si différens des premiers, qu'on a de la peine à se persuader que ces sons viennent du rossignol, ni même d'un autre oiseau.

Ce chant qui cesse & se renouvelle tous les ans, & qui ne dure que deux ou trois mois ; cette voix dont les beaux sons n'éclatent que dans la saison de l'amour, qui s'altère ensuite & s'éteint comme la flamme de ce feu satisfait, indique un rapport physique entre les organes de la génération & ceux de la voix ; rapport qui paroît avoir une correspondance plus précise, & des effets encore plus étendus dans l'oiseau. On sait que dans l'homme, la voix ne devient pleine qu'après la puberté ; que dans les quadrupèdes, elle se renforce &

devient effrayante dans le temps du rut: la réplétion des vaiſſeaux ſpermatiques, la ſurabondance de la nourriture organique, excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge & de la voix paroiſſent ſe reſſentir plus ou moins de cette chaleur irritante, la croiſſance de la barbe, la force de la voix, l'extenſion de la partie génitale dans le mâle, l'accroiſſement des mamelles, le développement des corps glanduleux dans la femelle, qui tous arrivent en même temps, indiquent aſſez la correſpondance des parties de la génération, avec celles de la gorge & de la voix. Dans les oiſeaux, les changemens ſont encore plus grands; non-ſeulement ces parties ſont irritées, altérées ou changées par ces mêmes cauſes, mais elles paroiſſent même ſe détruire en entier pour ſe renouveler: les teſticules, qui, dans l'homme & dans la plupart des quadrupèdes, ſont à peu près les mêmes en tout temps, ſe flétriſſent dans les oiſeaux, & ſe trouvent pour ainſi dire réduits à rien après la ſaiſon des amours, au retour de laquelle ils renaiſſent,

prennent une vie végétative, & grossissent au-delà de ce que semble permettre la proportion du corps : le chant qui cesse & renaît dans les mêmes temps, nous indique des altérations relatives dans le gosier de l'oiseau ; & il seroit bon d'observer s'il ne se fait pas alors dans les organes de sa voix quelque production nouvelle, quelqu'extension considérable, qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reste, l'homme paroît encore avoir influé sur ce sentiment d'amour le plus profond de la Nature, il semble au moins qu'il en ait étendu la durée & multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes & dans les oiseaux qu'il retient en domesticité ; les oiseaux de basse-cour & les quadrupèdes domestiques, ne sont pas bornés comme ceux qui sont libres à une seule saison, à un seul temps de rut ; le coq, le pigeon, le canard, peuvent comme le cheval, le bélier & le chien, s'unir & produire presqu'en toute saison, au lieu que les quadrupèdes & les oiseaux sauvages, qui n'ont reçu que

la seule influence de la Nature, sont bornés à une ou deux saisons, & ne cherchent à s'unir que dans ces seuls temps de l'année.

Nous venons d'exposer quelques-unes des principales qualités dont la Nature a doué les oiseaux, nous avons tâché de reconnoître les influences de l'homme sur leurs facultés, nous avons vu qu'ils l'emportent sur lui & sur tous les animaux quadrupèdes, par l'étendue & la vivacité du sens de la vue, par la précision, la sensibilité de celui de l'oreille, par la facilité & la force de la voix, & nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puissances de la génération, & par l'aptitude au mouvement qui paroît leur être plus naturel que le repos; il y en a, comme les oiseaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, &c. qui semblent être toujours en mouvement, & ne se reposer que par instans; plusieurs se joignent, se choquent, semblent s'unir dans l'air; tous saisissent leur proie en volant sans se détourner, sans s'arrêter; au lieu que le quadrupède est

forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos pour se joindre, & que l'instant où il atteint sa proie est la fin de sa course : l'oiseau peut donc faire dans l'état de mouvement plusieurs choses qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos ; il peut aussi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il se meut avec plus de vîtesse, plus de continuité, plus de durée : toutes ces causes réunies influent sur les habitudes naturelles de l'oiseau, & rendent encore son instinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée & de la continuité du mouvement des oiseaux, & aussi de la proportion du temps & des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vîtesse, avec celle des quadrupèdes, dans leurs plus grandes courses naturelles ou forcées ; le cerf, le renne & l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour ; le renne, attelé à un traîneau, en fait trente & peut soutenir ce même mouvement plusieurs jours de suite : le chameau peut faire

trois cents lieues en huit jours; le cheval élevé pour la courſe & choiſi parmi les plus légers & les plus vigoureux, pourra faire une lieue en ſix ou ſept minutes, mais bientôt ſa vîteſſe ſe ralentit, & il ſeroit incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il auroit entamée avec cette rapidité: nous avons cité l'exemple de la courſe d'un Anglois qui fit en onze heures trente-deux minutes, ſoixante-douze lieues en changeant vingt-une fois de cheval; ainſi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or, la vîteſſe des oiſeaux eſt bien plus grande, car, en moins de trois minutes, on perd de vue un gros oiſeau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève & qui préſente une étendue dont le diamètre eſt de plus de quatre pieds; d'où l'on doit inférer que l'oiſeau parcourt plus de ſept cents cinquante toiſes par minute, & qu'il peut ſe tranſporter à vingt lieues dans une heure: il pourra donc aiſément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce

qui suppose plusieurs intervalles dans le jour, & la nuit entière de repos. Nos hirondelles & nos autres oiseaux voyageurs, peuvent donc se rendre de notre climat sous la Ligne en moins de sept ou huit jours. M. Adanson *(h)* a vu & tenu, à la côte du Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit, qu'en Perse *(i)*, le pigeon messager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en six. On connoît l'histoire du faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, & reconnu à l'anneau qu'il portoit; celle du faucon des Canaries *(k)*, envoyé au duc de Lerme, qui revint d'Andalousie à l'île de Ténériffe en seize heures, ce qui fait un trajet de deux cents cinquante lieues.

(h) Voyage au Sénégal, par M. Adanson.

(i) Voyage de Pietro della Valle, *t. I, p. 416.*

(k) Observ. de Sir Edmund Scoty. Voy. *Purchass.* pag. 785.

Hans Sloane *(l)* assure qu'à la Barbade, les mouettes vont se promener en troupes à plus de deux cents milles de distance, & qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues, indique assez la possibilité d'un voyage de deux cents ; & je crois qu'on peut conclure de la combinaison de tous ces faits, qu'un oiseau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oiseau, d'abord les plumes dont la substance est très-légère, la surface très-grande, & dont les tuyaux sont creux ; ensuite l'arrangement *(m)* de ces mêmes plumes, la forme des ailes

(l) A voyage to the islands. . . . With the natural History by Sir Hans Sloane. London, tome I, page 27.

(m) Voyez sur la structure & l'arrangement des plumes, les remarques & observations de M.rs de l'Académie des Sciences dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II, à l'article de l'*Autruche.

convexe en dessus & concave en dessous, leur fermeté, leur grande étendue & la force des muscles qui les font mouvoir ; enfin la légèreté même du corps, dont les parties les plus massives, telles que les os, sont beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes ; car les cavités dans les os des oiseaux sont proportionnellement beaucoup plus grandes que dans les quadrupèdes, & les os plats qui n'ont point de cavités sont plus minces & ont moins de poids. « Le » squelette (n) de l'onocrotale, disent » les Anatomistes de l'Académie, est ex- » trêmement léger, il ne pesoit que vingt-trois onces quoiqu'il soit très-grand ». Cette légèreté des os diminue considérablement le poids du corps de l'oiseau, & l'on reconnoîtra, en pesant à la balance hydrostatique, le squelette d'un quadrupède & celui d'un oiseau, que le premier est spécifiquement bien plus pesant que l'autre.

Un second effet très-remarquable,

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie III, article du* Pélican.

& que l'on doit rapporter à la nature des os, est la durée de la vie des oiseaux, qui en général est plus longue & ne suit pas les mêmes règles, les mêmes proportions que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que dans l'homme & dans ces animaux, la durée de la vie est toujours proportionnelle au temps employé à l'accroissement du corps, & en même temps nous avons observé qu'en général, ils ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement. Dans les oiseaux, l'accroissement est plus prompt, & la reproduction plus précoce; un jeune oiseau peut se servir de ses pieds en sortant de la coque, & de ses ailes peu de temps après; il peut marcher en naissant & voler un mois ou cinq semaines après sa naissance; un coq est en état d'engendrer à l'âge de quatre mois, & ne prend son entier accroissement qu'en un an; les oiseaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois; ils croissent donc plus vîte & produisent bien plus tôt que les animaux quadrupèdes, &

néanmoins ils vivent bien plus long-temps proportionnellement ; car, la durée totale de la vie étant dans l'homme & dans les quadrupèdes, six ou sept fois plus grande que celle de leur entier accroissement; il s'ensuivroit que le coq ou le perroquet qui ne sont qu'un an à croître ne devroient vivre que six ou sept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens; des linottes prisonnières & néanmoins âgées de quatorze & quinze ans, des coqs de vingt ans & des perroquets âgés de plus de trente; je suis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer *(o)*, & je suis persuadé qu'on

(o) Un homme digne de foi m'a assuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans, avoit pondu sans le concours d'aucun mâle, au moins de son espèce. — On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans; une oie, quatre-vingts; un onocrotale autant. L'aigle & le corbeau passent pour vivre très-long-temps. *Encyclopédie*, à l'article *Oiseau*. — Aldrovande rapporte qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, & qu'il n'avoit cessé d'engendrer, que les six dernières années de sa vie. — Willulghby dit que les linottes vivent quatorze ans, & les chardonnerets vingt-trois, &c.

ne

ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans des êtres auſſi délicats, & que les moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os dont la ſubſtance moins ſolide, plus légère que celle des os des quadrupèdes, reſte plus long-temps poreuſe; en ſorte que l'os ne ſe durcit, ne ſe remplit, ne s'obſtrue pas auſſi vîte à beaucoup près que dans les quadrupèdes; cet endurciſſement de la ſubſtance des os eſt, comme nous l'avons dit, la cauſe générale de la mort naturelle: le terme en eſt d'autant plus éloigné que les os ſont moins ſolides, c'eſt par cette raiſon qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieilleſſe extrême; c'eſt par cette même raiſon que les oiſeaux vivent plus long-temps que les quadrupèdes, & les poiſſons plus long-temps que les oiſeaux, parce que les os des poiſſons ſont d'une ſubſtance encore plus légère, & qui conſerve ſa ductilité plus long-temps que celle des os des oiſeaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiſeaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trou-

verons plusieurs rapports particuliers, qui nous rapelleront l'uniformité du plan général de la Nature: il y a dans les oiseaux, comme dans les quadrupèdes, des espèces carnassières, & d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes suffisent pour se nourrir. La même cause physique qui produit dans l'homme & dans les animaux la nécessité de vivre de chair & d'alimens très-substanciels, se retrouve dans les oiseaux; ceux qui sont carnassiers n'ont qu'un estomac & des intestins moins étendus que ceux qui se nourrissent de grains ou de fruits *(p)*; le jabot dans ceux-ci, & qui manque ordinairement aux premiers, correspond à la panse des animaux ruminans; ils peuvent vivre d'alimens légers & maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en remplissant leur jabot, & compenser

(p) En général, aux oiseaux qui se nourrissent de chair, les intestins sont courts, & ils n'ont que très-peu de *cæcum*. Dans les oiseaux granivores, les intestins sont beaucoup plus étendus, & ils forment de longs replis; il y a aussi souvent plusieurs *cæcum. Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, aux articles des* Oiseaux.

ainſi la qualité par la quantité ; ils ont deux *cæcum* & un géſier qui eſt un eſtomac très-muſculeux, très-ferme, qui leur ſert à trituter les parties dures des grains qu'ils avalent, au lieu que les oiſeaux de proie ont les inteſtins bien moins étendus, & n'ont ordinairement ni géſier, ni jabot, ni double *cæcum*.

Le naturel & les mœurs dépendent beaucoup des appétits, en comparant donc à cet égard les oiſeaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle noble & généreux eſt le lion ; que le vautour, cruel, inſatiable, eſt le tigre ; le milan, la buſe, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges & les chairs corrompues, ſont les hyænes, les loups & les chacals ; les faucons, les éperviers, les autours & les autres oiſeaux chaſſeurs, ſont les chiens, les renards, les onces & les lynxs ; les chouettes qui ne voient & ne chaſſent que la nuit, ſeront les chats ; les *hérons*, les cormorans qui vivent de poiſſons, ſeront les caſtors & les loutres ; les pics ſeront les fourmillers, puiſqu'ils ſe nourriſſent de même en tirant également la langue pour la charger de

fourmis. Les paons, les coqs, les dindons, tous les oiseaux à jabot représentent les bœufs, les brebis, les chèvres & les autres animaux ruminans; de manière qu'en établissant une échelle des appétits, & présentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les oiseaux les mêmes rapports & les mêmes différences que nous avons observées dans les quadrupèdes, & même les nuances en seront peut-être plus variées; par exemple, les oiseaux paroissent avoir un fonds particulier de subsistance, la Nature leur a livré, pour nourriture, tous les insectes que les quadrupèdes dédaignent: la chair, le poisson, les amphibies, les reptiles, les insectes, les fruits, les grains, les semences, les racines, les herbes, tout ce qui vit ou végète devient leur pâture; & nous verrons qu'ils sont assez indifférens sur le choix, & que souvent ils suppléent à l'une des nourritures par une autre. Le sens du goût dans la plupart des oiseaux est presque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes; ceux-ci, dont le palais & la

langue, sont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus sensibles & moins durs que les oiseaux dont la langue est presque cartilagineuse; car, de tous les oiseaux, il n'y a guère que ceux qui se nourrissent de chair dont la langue soit molle & assez semblable, pour la substance, à celle des quadrupèdes. Ces oiseaux auront donc le sens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroissent aussi avoir plus d'odorat, & que la finesse de l'odorat supplée à la grossièreté du goût; mais, comme l'odorat est plus foible & le tact du goût plus *obtus* dans tous les oiseaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des saveurs; aussi voit-on que la plupart ne font qu'avaler, sans jamais savourer; la mastication qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens, leur manque; ils sont, par toutes ces raisons, si peu délicats sur les alimens, que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir (*q*).

(*q*) *Nota.* Le persil, le café, les amandes amères, &c, sont un poison pour les poules, les

C'est donc sans connoissance & sans réflexion, que quelques Naturalistes *(r)*

perroquets & plusieurs autres oiseaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

(r) Nota. M. Frisch * dont l'ouvrage est d'ailleurs très-recommandable à beaucoup d'égards, divise tous les oiseaux en douze classes, dont la première comprend *les petits oiseaux à bec court & épais, ouvrant les graines en deux parties égales ;* la seconde contient *les petits oiseaux à bec menu, mangeant des mouches & des vers ;* la troisième, *les merles & les grives ;* la quatrième, *les pics, coucous, huppes & perroquets ;* la cinquième, *les geais & les pies ;* la sixième, *les corbeaux & corneilles ;* la septième, *les oiseaux de proie diurnes ;* la huitième, *les oiseaux de proie nocturnes ;* la neuvième, *les poules domestiques & sauvages ;* la dixième, *les pigeons domestiques & sauvages ;* la onzième, *les oies, canards & autres animaux nageans ;* la douzième, *les oiseaux qui aiment les eaux & les terreins aquatiques.* On voit bien que l'habitude d'ouvrir les graines en deux parties égales ne doit pas faire un caractère, puisque dans cette même classe il y a des oiseaux, comme les mésanges, qui ne les ouvrent pas en deux, mais qui les percent & les déchirent ; que d'ailleurs tous les oiseaux de cette première classe, qui sont supposés ne se nourrir que de graines, mangent aussi des insectes & des vers comme ceux de la

* Histoire des Oiseaux, avec des planches coloriées, par M. Frich, en Allemand, deux volumes *in-folio*, imprimés à Berlin en 1736.

ont divisé les genres des oiseaux par leur manière de vivre ; cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif & plus sensible, leurs appétits sont plus décidés, quoique l'on puisse dire avec raison des quadrupèdes comme des oiseaux, que la plupart de ceux qui se nourrissent de plantes ou d'autres alimens maigres, pourroient aussi manger de la chair. Nous voyons les poules, les dindons & les autres oiseaux qu'on appelle *granivores*, rechercher les vers, les insectes, les parcelles de viande, encore plus soigneusement qu'ils ne cherchent les graines ; on nourrit avec

seconde ; il valoit donc mieux réunir ces deux classes en une, comme l'a fait M. Linnæus * ; ou bien, M. Frisch, qui prend pour caractère de la première classe cette manière de manger les graines, auroit dû faire en conséquence une classe particulière des mésanges & des autres oiseaux qui les percent ou les déchirent, & en même temps il n'auroit dû faire qu'une seule classe des poules & des pigeons qui les avalent également sans les percer ni les ouvrir en deux ; & néanmoins il fait des poules & des pigeons deux classes séparées.

* Linn. Syst. nat. édit. X, tome I, page 85.

de la chair hachée le rossignol qui ne vit que d'insectes; les chouettes qui sont naturellement carnassières, mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauve-souris, se rabattent sur les papillons-phalènes qui volent aussi dans l'obscurité : le bec crochu n'est pas, comme le disent les gens amoureux des causes finales, un indice, un signe certain d'un appétit décidé pour la chair, ni un instrument fait exprès pour la déchirer, puisque les perroquets & plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu, semblent préférer les fruits & les graines à la chair : ceux qui sont les plus voraces, les plus carnassiers, mangent du poisson, des crapauds, des reptiles lorsque la chair leur manque. Presque tous les oiseaux qui paroissent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères & mères avec des insectes. Ainsi rien n'est plus gratuit & moins fondé que cette division des oiseaux, tirée de leur manière de vivre, ou de la différence de leur nourriture, jamais on ne déterminera la nature d'un être par un seul caractère ou

par une seule habitude naturelle, il faut au moins en réunir plusieurs, car plus les caractères seront nombreux, & moins la méthode aura d'imperfection; mais, comme nous l'avons tant dit & répété, rien ne peut la rendre complète que l'histoire & la description de chaque espèce en particulier.

Comme la mastication manque aux oiseaux, que le bec ne représente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes; que même il ne peut suppléer que très-imparfaitement à l'office des dents *(s)*, qu'ils sont forcés d'avaler les graines entières ou à demi-concassées, & qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec, ils n'auroient pu les digérer, ni par conséquent se nourrir, si leur estomac eût été conformé comme celui des animaux qui ont des dents; les oiseaux granivores ont des gésiers, c'est-à-dire, des estomacs d'une substance

(s) Dans les perroquets & dans beaucoup d'autres oiseaux, la partie supérieure du bec est mobile comme l'inférieure; au lieu que dans les animaux quadrupèdes il n'y a que la mâchoire inférieure qui soit mobile.

assez ferme & assez solide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent; c'est comme s'ils portoient & plaçoient à chaque fois des dents dans leur estomac où l'action du broyement & de la trituration par le frottement (t) est bien plus grande que dans les quadrupèdes & même dans les

(t) De tous les animaux il n'y en a point dont la digestion soit plus favorable au systême de la trituration, que celle des oiseaux; leur gésier a toute la force & la direction de fibres nécessaires, & les oiseaux voraces qui ne se donnent pas le loisir de séparer l'écorce dure des graines qu'ils prénnent pour nourriture, avalent en même temps de petites pierres par le moyen desquelles leur gésier, en se contractant fortement, casse ces écorces; c'est-là une vraie trituration, mais ce n'est que celle qui dans les autres animaux appartient aux dents; seulement elle est transposée dans ceux-ci & remise à leur estomac, ce qui n'empêche pas ses liqueurs de dissoudre les graines dépouillées de leur écorce par le broyement ou frottement des petites pierres. Avant leur estomac, il y a encore une espèce de poche qui doit y verser une grande quantité de suc blanchâtre, puisque même après la mort de l'animal on peut l'en exprimer en la pressant légèrement. M. Helvetius ajoute qu'on trouve quelquefois dans l'œsophage du cormoran des poissons à demi-digérés. *Histoire de l'Académie des Sciences, année 1719, page 37.*

animaux carnaſſiers qui n'ont point de géſier, mais un eſtomac ſouple & aſſez ſemblable à celui des autres animaux : on a obſervé que ce ſeul frottement dans le géſier, avoit rayé profondément, & uſé preſque aux trois quarts pluſieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche *(u)*.

De la même manière que la Nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux, ou qui habitent les pays froids, une double fourrure & des poils plus ſerrés, plus épais ; de même tous

(u) On trouva dans l'eſtomac d'une autruche juſqu'à ſoixante-dix doubles, la plupart conſumés preſque des trois quarts, & rayés par le frottement mutuel & par celui des cailloux, & non pas par aucune diſſolution, parce que quelques-uns de ces doubles qui étoient creux d'un côté & boſſus de l'autre étoient tellement uſés & luiſans du côté de la boſſe, qu'il n'y paroiſſoit plus rien de la figure de la monnoie qui étoit demi-uſée & entière de l'autre côté que la cavité avoit défendu du frottement ; il eſt certain que cette cavité n'eût pas garanti le côté où elle étoit de l'action d'un eſprit diſſolvant. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, tome I, pages 139 & 140.* — Une piſtole d'or d'Eſpagne avalée par un canard, avoit perdu ſeize grains de ſon poids lorſqu'il l'a rendue. *Collect. Acad. partie étrangère, tome V, page 105.*

les oiseaux aquatiques & ceux des terres du nord, sont pourvus d'une grande quantité de plumes & d'un duvet très-fin, en sorte qu'on peut juger, par cet indice, de leur pays natal, & de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats, les oiseaux d'eau sont à peu-près également garnis de plumes, & ils ont près de la queue des grosses glandes, des espèces de réservoirs d'une matière huileuse dont ils se servent pour lustrer & vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaisseur, les rend impénétrables à l'eau qui ne peut que glisser sur leur surface; les oiseaux de terre manquent de ces glandes, ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiseaux presque nus, tels que l'autruche, le casoar, le dronte, ne se trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids sont bien fourrés & bien couverts; les oiseaux de haut vol ont besoin de toutes leurs plumes pour résister au froid de la moyenne région de l'air. Lorsqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut, & de se perdre à nos yeux, il ne faut

que lui dégarnir le ventre, il devient dès-lors trop ſenſible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiſeaux en général, ſont ſujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent & ſe renouvellent tous les ans, & même les effets de ce changement ſont bien plus ſenſibles que dans les quadrupèdes; la plupart des oiſeaux ſont ſouffrans & malades dans la mue, quelques-uns en meurent, aucun ne produit dans ce temps; la poule la mieux nourrie ceſſe alors de pondre, la nourriture organique qui auparavant étoit employée à la reproduction, ſe trouve conſommée, abſorbée & au-delà par la nutrition de ces plumes nouvelles, & cette même nourriture organique ne redevient ſurabondante que quand elles ont pris leur entière croiſſance. Communément, c'eſt vers la fin de l'été & en automne que les oiſeaux muent *(x)*;

(x) Les oiſeaux domeſtiques, comme les poules, muent ordinairement en automne; & c'eſt avant la fin de l'été que les faiſans & les perdrix entrent dans la mue; ceux qu'on garde en parquet dans

les plumes renaiſſent en même temps, la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette ſaiſon, eſt en grande partie conſommée par la croiſſance de ces plumes nouvelles, & ce n'eſt que quand elles ont pris leur entier accroiſſement, c'eſt-à-dire, à l'arrivée du printemps, que la ſurabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la ſaiſon, les porte à l'amour; alors toutes les plantes renaiſſent, les inſectes engourdis ſe réveillent ou ſortent de leur nymphe, la terre ſemble fourmiller de vie; cette chère nouvelle qui ne paroît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un ſurcroît de vie, qui ſe répand par l'amour, & ſe réaliſe par la reproduction.

On croiroit qu'il eſt auſſi eſſentiel à l'oiſeau de voler, qu'au poiſſon de nager,

les faiſanderies, muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne, c'eſt vers la fin de juillet que les perdrix & les faiſans ſubiſſent ce changement; ſeulement les femelles qui ont des petits entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards ſauvages muent auſſi avant la fin de juillet. *Ces remarques m'ont été données par M. le Roi, Lieutenant des Chaſſes à Verſailles.*

& au quadrupède de marcher; cependant il y a, dans tous ces genres, des exceptions à ce fait général; & de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les rouſſettes, les rougettes & les chauve-ſouris, qui volent & ne marchent pas; d'autres qui, comme les phoques, les morſes & les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les caſtors & les loutres, marchent plus difficilement qu'ils ne nagent; d'autres enfin qui, comme les pareſſeux, peuvent à peine ſe traîner. De même dans les oiſeaux on trouve l'autruche, le caſoar, le drome, le thouyou, &c. qui ne peuvent voler, & ſont réduits à marcher; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, &c. qui volent & nagent, mais ne peuvent marcher; d'autres qui, comme les oiſeaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, & ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant. Seulement, il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiſeaux qu'aux quadrupèdes; car, à l'exception d'un petit nombre d'eſpèces, tous les animaux terreſtres fuient l'eau, & ne

nagent que quand ils y sont forcés par la crainte ou par le besoin de nourriture ; au lieu que dans les oiseaux, il y a une grande tribu d'espèces qui ne se plaisent que sur l'eau, & semblent n'aller à terre que par nécessité & pour des besoins particuliers, comme celui de déposer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, &c. & ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux animaux terrestres, c'est qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les doigts des pieds ; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiseaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager. D'ailleurs, la légèreté de leurs plumes & de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieusement à cette plus grande facilité ; l'homme est peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de son corps est absolument opposée à cette espèce de mouvement ; dans les quadrupèdes, ceux qui ont plusieurs estomacs ou de gros & longs intestins nagent, comme

plus légers, plus aiſément que les autres, parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps ſpécifiquement moins peſant; les oiſeaux dont les pieds ſont des eſpèces de rames, dont la forme du corps eſt oblongue, arrondie comme celle d'un navire, & dont le volume eſt ſi léger, qu'il n'enfonce qu'autant qu'il faut pour ſe ſoutenir, ſont, par toutes ces cauſes, preſqu'auſſi propres à nager qu'à voler; & même cette faculté de nager ſe développe la première, car on voit les petits canards s'exercer ſur les eaux, long-temps avant que de prendre leur eſſor dans les airs.

Dans les quadrupèdes, ſur-tout dans ceux qui ne peuvent rien ſaiſir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs, le ſens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule; comme c'eſt la ſeule partie qui ſoit diviſée, & par laquelle ils puiſſent ſaiſir les corps & en connoître la forme, en appliquant à leur ſurface la langue, le palais & les dents, cette partie eſt le principal ſiége de leur toucher, ainſi que de leur goût.

Dans les oiseaux, le toucher de cette partie est donc au moins aussi imparfait que dans les quadrupèdes, parce que leur langue & leur palais sont moins sensibles; mais il paroît qu'ils l'emportent sur ceux-ci par le toucher des doigts, & que le principal siége de ce sens y réside; car, en général, ils se servent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, soit pour saisir *(y)*, soit pour palper les corps; néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les oiseaux toujours revêtu d'une peau dure & calleuse, le tact ne peut en être délicat, & les sensations qu'il produit doivent être assez peu distinctes.

Voici donc l'ordre des sens, tels que la Nature paroît l'avoir établi pour les

(y) Nota. Nous avons vu dans l'Histoire des animaux quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers qui se servent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule, au lieu que la plupart des oiseaux se servent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec, quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puisque n'ayant que deux pieds ils sont obligés de se soutenir avec effort sur un seul pendant que l'autre agit; au lieu que le quadrupède est alors appuyé sur les trois autres pieds ou assis sur les parties postérieures de son corps.

différens êtres que nous considérons. Dans l'homme, le toucher est le premier, c'est-à-dire, le plus parfait; le goût est le second, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, & l'odorat le dernier des sens. Dans le quadrupède, l'odorat est le premier, le goût le second, ou plutôt ces deux sens n'en font qu'un, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, & le toucher le dernier. Dans l'oiseau, la vue est le premier, l'ouïe est le second, le toucher le troisième, le goût & l'odorat les derniers. Les sensations dominantes, dans chacun de ces êtres, suivront le même ordre; l'homme sera plus ému par les impressions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat, & l'oiseau par celles de la vue; la plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces sensations dominantes; celles des autres sens étant moins fortes & moins nombreuses, seront subordonnées aux premières, & n'influeront qu'en second sur la nature de l'être. L'homme sera aussi réfléchi que le sens du toucher paroît grave & profond: le quadrupède

aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, & l'oiseau des sensations plus légères & aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixième sens qui, quoiqu'intermittent, semble, lorsqu'il agit, commander à tous les autres, & produire alors les sensations dominantes, les mouvemens les plus violens, & les affections les plus intimes; c'est le sens de l'amour: rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes, rien n'est plus pressant que leurs besoins, rien de plus fougueux que leurs desirs; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif, & s'unissent avec une espèce de fureur. Dans les oiseaux il y a plus de tendresse, plus d'attachement, plus de morale en amour, quoique le fonds physique en soit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes; à peine peut-on citer, dans ceux-ci, quelques exemples de chasteté conjugale, & encore moins du soin des pères pour leur progéniture; au lieu que dans les oiseaux, ce sont les exemples contraires qui sont rares,

puiſqu'à l'exception de ceux de nos baſſe-cours & de quelques autres eſpèces, tous paroiſſent s'unir par un pacte conſtant, & qui dure au moins auſſi long-temps que l'éducation de leurs petits.

C'eſt qu'indépendamment du beſoin de s'unir, tout mariage ſuppoſe une néceſſité d'arrangement pour ſoi-même & pour ce qui doit en réſulter; les oiſeaux qui ſont forcés, pour dépoſer leurs œufs, de conſtruire un nid que la femelle commence par néceſſité, & auquel le mâle amoureux travaille par complaiſance, s'occupant enſemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre; les ſoins multipliés, les ſecours mutuels, les inquiétudes communes, fortifient ce ſentiment qui augmente encore & qui devient plus durable par une ſeconde néceſſité, c'eſt, de ne pas laiſſer refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déjà pris tant de ſoins; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher & lui apporte ſa ſubſiſtance; quelquefois même il la

remplace, ou ſe réunit avec elle, pour augmenter la chaleur du nid, & partager les ennuis de ſa ſituation; l'attachement qui vient de ſuccéder à l'amour, ſubſiſte dans toute ſa force, pendant le temps de l'incubation, & il paroît s'accroître encore & s'épanouir davantage à la naiſſance des petits; c'eſt une autre jouiſſance, mais en même temps ce ſont de nouveaux liens; leur éducation eſt un nouvel ouvrage auquel le père & la mère doivent travailler de concert. Les oiſeaux nous repréſentent donc tout ce qui ſe paſſe dans un ménage honnête; de l'amour ſuivi d'un attachement ſans partage, & qui ne ſe répand enſuite que ſur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la néceſſité de s'occuper enſemble de ſoins indiſpenſables & de travaux communs; & ne voit-on pas auſſi que cette néceſſité de travail ne ſe trouvant chez nous que dans la ſeconde claſſe, les hommes de la première pouvant s'en diſpenſer, l'indifférence & l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées!

Dans les animaux quadrupèdes, il

n'y a que de l'amour physique & point d'attachement, c'est-à-dire nul sentiment durable entre le mâle & la femelle, parce que leur union ne suppose aucun arrangement précédent, & n'exige ni travaux communs ni soins subséquens; dès-lors point de mariage. Le mâle dès qu'il a joui, se sépare de la femelle, soit pour passer à d'autres, soit pour se refaire; il n'est ni mari ni père de famille, car il méconnoît & sa femme & ses enfans; elle-même s'étant livrée à plusieurs, n'attend de soins ni de secours d'aucun, elle reste seule chargée du poids de sa progéniture & des peines de l'éducation; elle n'a d'attachement que pour ses petits, & ce sentiment dure souvent plus long-temps que dans l'oiseau, comme il paroît dépendre du besoin que les petits ont de leur mère, qu'elle les nourrit de sa propre substance, & que ses secours sont plus long-temps nécessaires dans la plupart des quadrupèdes qui croissent plus lentement que les oiseaux, l'attachement dure aussi plus long-temps; il y a même plusieurs espèces d'animaux quadrupèdes,

où ce sentiment n'est pas détruit par de nouvelles amours, & où l'on voit la mère conduire également, & soigner ses petits de deux ou trois portées. Il y a aussi quelques espèces de quadrupèdes dans lesquelles la société du mâle & de la femelle, dure & subsiste pendant le temps de l'éducation des petits; on le voit dans les loups & les renards; le chevreuil, sur-tout, peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale: il y a, au contraire, quelques espèces d'oiseaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-temps que les besoins de l'amour *(z)*; mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général, la Nature n'ait donné plus de constance en amour aux oiseaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage & ce moral d'amour, n'est produit dans les oiseaux que par la

(z) Dès que la perdrix rouge femelle couve, le mâle l'abandonne & la laisse chargée seule de l'éducation des petits; les mâles qui ont servi leurs femelles se rassemblent en compagnies & ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture. *Cette remarque m'a été donnée par M. le Roy, Lieutenant des Chasses de Sa Majesté, à Versailles.*

nécessité d'un travail commun, c'est que ceux qui ne font point de nid ne se marient point, & se mêlent indifféremment: on le voit par l'exemple familier de nos oiseaux de basse-cour, le mâle paroît seulement avoir quelques attentions de plus pour ses femelles, que n'en ont les quadrupèdes; parce qu'ici la saison des amours n'est pas limitée, qu'il peut se servir plus long-temps de la même femelle, que le temps des pontes est plus long, qu'elles sont plus fréquentes, qu'enfin, comme on enlève les œufs, les temps d'incubation sont moins pressés, & que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puissances pour la génération se trouvent amorties & presque épuisées: ajoutez à toutes ces causes, le peu de besoin que ces oiseaux domestiques ont de construire un nid pour se mettre en sûreté & se soustraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit, qui dispensent ces oiseaux des travaux,

des soins & des inquiétudes que les autres ressentent & partagent en commun; & vous retrouverez chez eux, les premiers effets du luxe & les maux de l'opulence, *libertinage* & *paresse.*

Au reste, dans ces oiseaux dont nous avons gâté les mœurs en les servant, comme dans ceux qui les ont conservées parce qu'ils sont forcés de travailler ensemble & de se servir eux-mêmes, le fonds de l'amour physique (c'est-à-dire, l'étoffe, la substance qui produit cette sensation, & en réalise les effets) est bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un coq suffit aisément à douze ou quinze poules, & féconde par un seul acte, tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours; il pourroit donc absolument parlant devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une seule saison, depuis le printemps jusqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds! il semble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment

à ces oiſeaux, ſe convertiſſant en liqueur ſéminale, ne ſerve qu'à leurs plaiſirs, & tourne toute entière au profit de la propagation ; ce ſont des eſpèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication ; nous en augmentons prodigieuſement le nombre en les tenant enſemble, en les nourriſſant largement & en les diſpenſant de tout travail, de tous ſoins, de toute inquiétude pour les beſoins de la vie ; car, le coq & la poule ſauvages ne produiſent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix & nos cailles : & quoique de tous les oiſeaux, les gallinacés ſoient les plus féconds, leur produit ſe réduit à dix-huit ou vingt œufs, & leurs amours à une ſeule ſaiſon, lorſqu'ils ſont dans l'état de nature : à la vérité, il pourroit y avoir deux ſaiſons & deux pontes dans des climats plus heureux ; comme l'on voit dans celui-ci, pluſieurs eſpèces d'oiſeaux, pondre deux & même trois fois dans un été, mais auſſi le nombre des œufs eſt moins grand dans toutes ces eſpèces, & le temps de l'incubation eſt

plus court dans quelques-unes. Ainsi, quoique les oiseaux soient en *puissance* bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne le sont pas beaucoup plus par *l'effet;* les pigeons, les tourterelles, &c. ne pondent que deux œufs; les grands oiseaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiseaux cinq ou six; & il n'y a que les poules & les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faisan, les perdrix & les cailles qui produisent en grand nombre.

La disette, les soins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puissances & les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, & on le voit encore plus évidemment dans les oiseaux; ils produisent d'autant plus qu'ils sont mieux nourris, plus choyés, mieux servis; & si nous ne considérons que ceux qui sont livrés à eux-mêmes, & exposés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de besoins, d'inquiétudes & de crainte, ils

n'uſent pas, à beaucoup près, autant qu'il ſe pourroit, de toutes leurs puiſſances pour la génération, ils ſemblent même en ménager les effets, & les proportionner aux circonſtances de leur ſituation. Un oiſeau après avoir conſtruit ſon nid & fait ſa ponte que je ſuppoſe de cinq œufs, ceſſe de pondre, & ne s'occupe que de leur conſervation; tout le reſte de la ſaiſon ſera employé à l'incubation & à l'éducation des petits, & il n'y aura point d'autre ponte; mais ſi par haſard on briſe les œufs, on renverſe le nid, il en conſtruit bientôt un autre, & pond encore trois ou quatre œufs, & ſi on détruit ce ſecond ouvrage comme le premier, l'oiſeau travaillera de nouveau, & pondra encore deux ou trois œufs; cette ſeconde & cette troiſième ponte dépendent donc en quelque ſorte de la volonté de l'oiſeau: lorſque la première réuſſit, & tant qu'elle ſubſiſte, il ne ſe livre pas aux émotions d'amour & aux affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative néceſſaire à leur accroiſſement & à leur excluſion au dehors;

mais si la mort a moissonné sa famille naissante ou prête à naître, il se livre bientôt à ces affections, & démontre par un nouveau produit, que ses puissances pour la génération n'étoient que suspendues & point épuisées, & qu'il ne se privoit des plaisirs qui la précèdent, que pour satisfaire au devoir naturel du soin de sa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici sur la passion, & l'attachement sur l'amour; l'oiseau paroît commander à ce dernier sentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence; ce n'est que par la force qu'il se départ de l'attachement pour ses petits, & c'est volontairement qu'il renonce aux plaisirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De la même manière que dans les oiseaux, les mœurs sont plus pures en amour, de même aussi les moyens d'y satisfaire sont plus simples que dans les quadrupèdes; ils n'ont qu'une seule façon de s'accoupler *(a)*, au lieu que

(a) Genus avium omne eodem illo ac simplici more

nous avons vu, dans les quadrupèdes, des exemples de toutes les situations *(b)*; seulement il y a des espèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaisse en pliant les jambes; & d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à sa position ordinaire, & demeure droite sur ses pieds *(c)*. Dans tous, le temps de l'accouplement est très-court, & plus court encore dans ceux qui se tiennent debout que dans ceux qui s'abaissent. La forme extérieure *(d)* &

conjungitur, nempe, fœminam mare supergrediente. Aristot. *Hist. anim.* lib. V, cap. VIII.

(b) Nota. La femelle du chameau s'accroupit; celle de l'éléphant se renverse sur le dos. Les hérissons s'accouplent face à face, debouts ou couchés; & les singes de toutes les façons.

(c) Coitus avibus duobus modis, fœmina humi considente ut in gallinâ, aut stante ut in gruibus; & quæ ita coeunt rem quamcelerrime peragunt ut passeres. Aristot. *Hist. anim.* lib. V, cap. II.

(d) Nota. La plupart des oiseaux ont deux verges ou une verge fourchue, & c'est par l'anus que sort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques espèces, cette partie est d'une grandeur très-remarquable, & dans d'autres elle est à peine

la structure intérieure des parties de la génération sont fort différentes de celles des quadrupèdes ; & la grandeur, la position, le nombre, l'action & le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverses espèces d'oiseaux *(e)*. Aussi paroît-il qu'il y a intromission réelle dans les uns, & qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compression, ou même un simple attouchement ; mais nous réservons ces détails, ainsi que plusieurs autres, pour l'histoire particulière de chaque genre d'oiseau.

En rassemblant sous un seul point de

sensible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au-dessous de l'anus, elle le porte au-dessus ; elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de simples ovaires, &c.

(e) Voyez sur cela l'Histoire de l'Académie des Sciences, *année 1715, page 11.* — Les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie I, page 230 ; partie II, pages 108, 134, 164 ; partie III, page 71.* — La collection Académique, partie étrangère, *tome IV, pages 520, 522, 525 ; & tome V, page 489.*

vue les idées & les faits que nous venons d'expoſer, nous trouverons que le ſens intérieur, le *ſenſorium* de l'oiſeau eſt principalement rempli d'images produites par le ſens de la vue; que ces images ſont ſuperficielles, mais très-étendues, & la plupart relatives au mouvement, aux diſtances, aux eſpaces; que voyant une province entière auſſi aiſément que nous voyons notre horizon, il porte dans ſon cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau, eſt l'une des cauſes déterminantes de ſes fréquentes promenades & de ſes migrations. Nous reconnoîtrons qu'étant très-ſuſceptible d'être ébranlé par le ſens de l'ouïe, les bruits ſoudains doivent le remuer violemment, lui donner de la crainte & le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des ſons doux, & le leurrer par des appeaux; que les organes de la voix étant très-forts & très-flexibles, l'oiſeau ne peut manquer de s'en ſervir pour exprimer ſes ſenſations, tranſmettre ſes affections & ſe faire

entendre de très-loin ; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède, puisqu'il a plus de signes, c'est-à-dire, plus d'inflexions dans la voix ; que pouvant recevoir facilement & conserver long-temps les impressions des sons, l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plaît à faire résonner ; mais que ces sons communiqués, & qu'il répète mécaniquement, n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures ; que le sens du toucher ne lui donnant que des sensations imparfaites, il n'a que des notions peu distinctes de la forme des corps, quoiqu'il en voye très-clairement la surface ; que c'est par le sens de la vue & non par celui de l'odorat, qu'il est averti de loin de la présence des choses qui peuvent lui servir de nourriture ; qu'il a plus de besoin que d'appétit, plus de voracité que de sensualité ou de délicatesse de goût. Nous verrons que pouvant aisément se soustraire à la main de l'homme, & se mettre même hors de la portée de sa vue, les oiseaux ont dû conserver

un naturel sauvage, & trop d'indépendance pour être réduits en vraie domesticité; qu'étant plus libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils sont moins troublés dans le cours de leurs habitudes naturelles; que c'est par cette raison qu'ils se rassemblent plus volontiers, & que la plupart ont un instinct décidé pour la société; qu'étant forcés de s'occuper en commun des soins de leur famille, & même de travailler d'avance à la construction de leur nid, ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, & se répand ensuite sur leurs petits; que ce sentiment doux tempère les passions violentes, modère même celle de l'amour, & fait la chasteté, la pureté de leurs mœurs & la douceur de leur naturel; que quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux, ils dépensent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais, & savent subordonner leurs plaisirs à leurs devoirs; qu'enfin cette classe d'êtres

légers que la Nature paroît avoir produits dans sa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple sérieux, honnête, dont on a eu raison de tirer des fables morales, & d'emprunter des exemples utiles.



LES

OISEAUX DE PROIE.

ON pourroit dire, abſolument parlant, que preſque tous les oiſeaux vivent de proie, puiſque preſque tous recherchent & prennent les inſectes, les vers & les autres petits animaux vivans; mais je n'entends ici par oiſeaux de proie, que ceux qui ſe nourriſſent de chair & font la guerre aux autres oiſeaux; & en les comparant aux quadrupèdes carnaſſiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jaguars, couguars, ocelots, ſervals, margais, chats ſauvages ou domeſtiques; celle des chiens, des chacals, loups, renards, iſatis; celle des hyænes, civettes, zibets, genettes & foſſanes; les tribus plus nombreuſes encore des fouines, martes, putois, mouffettes, furets, vanſirs, hermines, belettes, zibelines, mangouſtes,

surikates, gloutons, pékans, visons, souſliques; & des sarigues, marmoses, cayopollins, tarsiers, phalangers; celle des rouſſettes, rougettes, chauve-souris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui trop foibles pour attaquer les autres se dévorent eux-mêmes: tout cela forme un nombre bien plus considérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buses, cresserelles, émerillons, ducs, hiboux, chouettes, pie-grièches & corbeaux, qui sont les seuls oiseaux dont l'appétit pour la chair soit bien décidé; & encore y en a-t-il plusieurs, tels que les milans, les buses & les corbeaux, qui se nourrissent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans; en sorte qu'il n'y a pas une quinzième partie du nombre total des oiseaux qui soient carnassiers, tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiseaux de proie étant moins puissans, moins forts & beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnassiers, sont aussi beaucoup moins de

dégât sur la terre ; mais en revanche, comme si la tyrannie ne perdoit jamais ses droits, il existe une grande tribu d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédation sur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les castors, les loutres, les phoques & les morses qui vivent de poisson ; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiseaux qui n'ont pas d'autre subsistance. Nous séparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air, & ne parlerons pas dans cet article de ces oiseaux qui ne sont que pêcheurs & piscivores ; ils sont pour la plupart d'une forme très-différente, & d'une nature assez éloignée des oiseaux carnassiers ; ceux-ci saisissent leur proie avec les serres, ils ont tous le bec court & crochu, les doigts bien séparés & dénués de membranes, les jambes fortes & ordinairement recouvertes par les plumes des cuisses, les ongles grands & crochus, tandis que les autres prennent le poisson avec le bec qu'ils ont droit & pointu, & qu'ils ont aussi les doigts réunis par des membranes,

les ongles foibles & les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiseaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, & séparant encore pour un instant les oiseaux de nuit des oiseaux de jour, nous les présenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel: nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buses; nous continuerons par les éperviers, les gerfauts, les faucons; & nous finirons par les émerillons & les pie-grièches: plusieurs de ces articles contiennent un assez grand nombre d'espèces & de races constantes, produites par l'influence du climat; & nous joindrons à chacun les oiseaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non-seulement tous les oiseaux du pays, mais encore tous les oiseaux étrangers dont parlent les Auteurs, & toutes les espèces nouvelles que nos correspondances nous ont procurées, & qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre.

Tous les oiseaux de proie sont remarquables par une singularité dont il est difficile de donner la raison ; c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands & moins forts que les femelles, tandis que dans les quadrupèdes & dans les autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait, les mâles qui ont le plus de grandeur & de force : à la vérité, dans les insectes & même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, & l'on en voit clairement la raison ; c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps ; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmente le volume apparent ; mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'est tout le contraire ; car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles ; les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur

mâle; tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans & des buſes, qui n'en produiſent que trois ou quatre, ſont d'un tiers plus groſſes que les mâles; c'eſt par cette raiſon qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les eſpèces d'oiſeaux de proie: ce mot eſt un nom générique & non pas ſpécifique, comme quelques Auteurs l'ont écrit; & ce nom générique indique ſeulement que le mâle ou tiercelet eſt d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiſeaux ont tous pour habitude naturelle & commune le goût de la chaſſe & l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile & la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête groſſe, la langue charnue, l'eſtomac ſimple & membraneux, les inteſtins moins amples & plus courts que les autres oiſeaux; ils habitent de préférence les lieux ſolitaires, les montagnes déſertes, & font communément leur nid dans les trous des rochers ou ſur les plus hauts arbres; l'on en trouve pluſieurs eſpèces dans les deux continens, quelques-uns

même ne paroiſſent pas avoir de climat fixe & bien déterminé ; enfin ils ont encore pour caractères généraux & communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien ſéparés ; mais on diſtinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident ; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue & garnie d'un ſimple duvet, & on les diſtinguera tous deux des éperviers, buſes, milans & faucons par un autre caractère qui n'eſt pas difficile à ſaiſir, c'eſt que le bec de ces derniers oiſeaux commence à ſe courber dès ſon inſertion, tandis que le bec des aigles & des vautours commence par une partie droite, & ne prend de la courbure qu'à quelque diſtance de ſon origine.

Les oiſeaux de proie ne ſont pas auſſi féconds que les autres oiſeaux ; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs, mais je trouve que M. Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiſeaux produiſoient environ quatre œufs *(a)*. Il y en a qui, comme

(a) Linn. Syſt. nat. edit. X, *tome I*, *page 81*.

le grand aigle & l'orfraie, ne donnent que deux œufs, & d'autres, comme la cresserelle & l'émerillon, qui en font jusqu'à sept ; il en est, à cet égard, des oiseaux comme des quadrupèdes, le nombre de la multiplication par la génération est en raison inverse de leur grandeur; les grands oiseaux produisent moins que les petits, & en raison de ce qu'ils sont plus petits, ils produisent davantage. Cette loi me paroît généralement établie dans tous les ordres de la Nature vivante : cependant on pourroit m'opposer ici les exemples des pigeons qui, quoique petits, c'est-à-dire, d'une grandeur médiocre, ne produisent que deux œufs, & des plus petits oiseaux qui n'en produisent ordinairement que cinq ; mais il faut considérer le produit absolu d'une année, & ne pas oublier que le pigeon, qui ne pond que deux & quelquefois trois œufs pour une seule couvée, fait souvent deux, trois & quatre pontes du printemps à l'automne ; & que dans les petits oiseaux, il y en a aussi plusieurs qui pondent plusieurs fois pendant

le temps de ces mêmes ſaiſons; de manière qu'à tout prendre & tout conſidérer, il eſt toujours vrai de dire que toutes choſes égales d'ailleurs, le nombre, dans le produit de la génération, eſt proportionnel à la petiteſſe de l'animal dans les oiſeaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les oiſeaux de proie ont plus de dureté dans le naturel & plus de férocité que les autres oiſeaux; non-ſeulement ils ſont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore preſque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chaſſer leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, & dans le temps qu'ils leur devroient encore des ſoins & des ſecours pour leur ſubſiſtance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'eſt produite que par un ſentiment encore plus dur, qui eſt le beſoin pour ſoi-même & la néceſſité. Tous les animaux qui, par la conformation de leur eſtomac & de leurs inteſtins, ſont forcés de ſe nourrir de chair & de vivre de proie, quand même ils ſeroient nés doux, deviennent

bientôt offensifs & méchans par le seul usage de leurs armes, & prennent ensuite de la férocité dans l'habitude des combats; comme ce n'est qu'en détruisant les autres qu'ils peuvent satisfaire à leurs besoins, & qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faisant continuellement la guerre, ils portent une ame de colère qui influe sur toutes leurs actions, détruit tous les sentimens doux, & affoiblit même la tendresse maternelle; trop pressé de son propre besoin, l'oiseau de proie n'entend qu'impatiemment & sans pitié les cris de ses petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands; si la chasse se trouve difficile, & que la proie vienne à manquer, il les expulse, les frappe, & quelquefois les tue dans un accès de fureur causée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle & acquise est l'insociabilité; les oiseaux de proie, ainsi que les quadrupèdes carnassiers, ne se réunissent jamais les uns avec les autres, ils mènent, comme les voleurs, une vie errante & solitaire; le besoin de l'amour,

apparemment le plus puiſſant de tous après celui de la néceſſité de ſubſiſter, réunit le mâle & la femelle; & comme tous deux ſont en état de ſe pourvoir, & qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne ſe quittent guère, & ne ſe ſéparent pas, même après la ſaiſon des amours. On trouve preſque toujours une paire de ces oiſeaux dans le même lieu; mais preſque jamais on ne les voit s'attrouper ni même ſe réunir en famille, & ceux qui, comme les aigles, ſont les plus grands, & ont par cette raiſon beſoin de plus de ſubſiſtance, ne ſouffrent pas même que leurs petits devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voiſins de ceux qu'ils habitent, tandis que tous les oiſeaux & tous les quadrupèdes, qui n'ont beſoin pour ſe nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la ſociété de leurs ſemblables, & ſe mettent en bandes & en troupes nombreuſes, & n'ont d'autre querelle, d'autre cauſe de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits; car, dans preſque tous les animaux

même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans le rut, & les femelles prennent de la férocité pour la défense de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails historiques, qui ont rapport à chaque espèce d'oiseaux de proie; nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces espèces, & les distinguer les unes des autres: les couleurs, leur distribution, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, servent de fondement dans ces méthodes à la distinction des espèces; & un Méthodiste ne croit avoir fait une bonne description que quand il a, d'après un plan donné & toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage & de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent; lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées, il en conclut sans hésiter que ce sont des indices certains de la différence des espèces; & en conséquence, on constitue autant d'espèces

d'espèces d'oiseaux qu'on remarque de différence dans les couleurs : cependant rien n'est plus fautif & plus incertain ; nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles & triples emplois d'espèces faites par nos Nomenclateurs, d'après cette méthode de la différence des couleurs. Mais il nous suffira de faire sentir ici les raisons sur lesquelles nous fondons cette critique, & de remonter en même temps à la source qui produit ces erreurs.

Tous les oiseaux en général muent dans la première année de leur âge, & les couleurs de leur plumage sont presque toujours, après cette première mue, très-différentes de ce qu'elles étoient auparavant ; ce changement de couleur après le premier âge est assez général dans la Nature, & s'étend jusqu'aux quadrupèdes qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée*, & qui perdent cette livrée, c'est-à-dire les premières couleurs de leur pelage à la première mue. Dans les oiseaux de proie, l'effet de cette première mue change si fort les couleurs, leur distribution, leur position, qu'il

n'est pas étonnant que nos Nomenclateurs, qui presque tous ont négligé l'histoire des oiseaux, aient donné comme des espèces diverses le même oiseau, dans ces deux états différens dont l'un a précédé & l'autre suivi la mue : après ce premier changement, il s'en fait un second assez considérable à la seconde, & souvent encore à la troisième mue : en sorte que par cette seule première cause, l'oiseau de six mois, celui de dix-huit mois & celui de deux ans & demi, quoique le même, paroît être trois oiseaux différens, sur-tout à ceux qui n'ont pas étudié leur histoire, & qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connoître que les méthodes fondées sur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent souvent du tout au tout, non-seulement par la cause générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres causes particulières ; la différence des sexes est souvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur ; il y a d'ailleurs des espèces qui dans le même climat, varient indépendamment même

de l'âge & du sexe; il y en a, & en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent absolument par l'influence des différens climats. Rien n'est donc plus incertain que la connoissance des oiseaux, & sur-tout de ceux de proie dont il est ici question, par les couleurs & leur distribution; rien de plus fautif que la distinction de leurs espèces fondée sur des caractères aussi inconstans qu'accidentels.



LES AIGLES.

IL y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*aigles ;* nos Nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Bresil, une d'Afrique & la dernière des grandes Indes. Ces onze espèces sont, 1.° l'aigle commun, 2.° l'aigle à tête blanche, 3.° l'aigle blanc, 4.° l'aigle tacheté, 5.° l'aigle à queue blanche, 6.° le petit aigle à queue blanche, 7.° l'aigle doré, 8.° l'aigle noir, 9.° le grand aigle de mer, 10.° l'aigle de mer, 11.° le jean-le-blanc ; mais, comme nous l'avons déjà dit, nos Nomenclateurs modernes paroissent s'être beaucoup moins soucié de restreindre & réduire au juste le nombre des espèces, ce qui néanmoins est le vrai but du travail d'un Naturaliste, que de les multiplier, chose bien moins difficile, & par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans; car la réduction des espèces suppose beaucoup

de connoiſſances, de réflexions & de comparaiſons; au lieu qu'il n'y a rien de ſi aiſé que d'en augmenter la quantité; il ſuffit pour cela de parcourir les livres & les cabinets d'Hiſtoire Naturelle, & d'admettre, comme caractères ſpécifiques, toutes les différences, ſoit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur, & de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle ſoit, faire une eſpèce nouvelle & ſéparée de toutes les autres; mais malheureuſement, en augmentant ainſi très-gratuitement le nombre nominal des eſpèces, on n'a fait qu'augmenter en même temps les difficultés de l'Hiſtoire Naturelle, dont l'obſcurité ne vient que de ces nuages répandus par une nomenclature arbitraire, ſouvent fauſſe, toujours particulière, & qui ne ſaiſit jamais l'enſemble des caractères; tandis que c'eſt de la réunion de tous ces caractères, & ſur-tout de la différence ou de la reſſemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, & auſſi de celles du naturel & des mœurs, qu'on doit conclure la diverſité ou l'unité des eſpèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre espèces d'aigles étrangers dont nous nous réservons de parler dans la suite, & rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, & que dans ces six espèces il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont, 1.° l'aigle doré, que j'appellerai le grand *aigle*; 2.° l'aigle commun ou moyen; 3.° l'aigle tacheté que j'appellerai le *petit aigle*; les trois autres sont l'aigle à queue blanche que j'appellerai *pigargue*, de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces dont il commence à s'éloigner par quelques caractères; l'aigle de mer que j'appellerai *balbuzard*, de son nom anglois, parce que ce n'est point un véritable aigle; & enfin le grand aigle de mer qui s'éloigne encore plus de l'espèce, & que

par cette raiſon j'appellerai *orfraie*, de ſon vieux nom françois.

Le grand & le petit aigle, ſont chacun d'une eſpèce iſolée, mais l'aigle commun & le pygargue, ſont ſujets à varier. L'eſpèce de l'aigle commun eſt composée de deux variétés; ſavoir, l'aigle brun & l'aigle noir, & l'eſpèce du pygargue en contient trois; ſavoir, le grand aigle à queue blanche, le petit aigle à queue blanche & l'aigle à tête blanche: je n'ajouterai pas à ces eſpèces celle de l'aigle blanc, car je ne penſe pas que ce ſoit une eſpèce particulière, ni même une race conſtante & qui appartient à une eſpèce déterminée; ce n'eſt à mon avis qu'une variété accidentelle produite par le froid du climat, & plus ſouvent encore par la vieilleſſe de l'animal: on verra dans l'hiſtoire particulière des oiſeaux, que pluſieurs d'entr'eux, & les aigles ſur-tout, blanchiſſent par la vieilleſſe & même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même, que l'aigle noir n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce de l'aigle brun ou aigle commun: que

l'aigle à tête blanche & le petit-aigle à queue blanche, ne sont aussi que des variétés dans l'espèce du pygargue ou grand aigle à queue blanche ; & que l'aigle blanc n'est qu'une variété accidentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les espèces; ainsi des onze prétendues espèces d'aigles, il ne nous en reste plus que trois, qui sont le grand aigle, l'aigle moyen & le petit aigle ; les quatre autres ; savoir le pygargue, le balbuzard, l'orfraie & le jean-le-blanc, étant des oiseaux assez différens des aigles pour être considérés chacun séparément, & porter par conséquent un nom particulier. Je me suis déterminé à cette réduction d'espèces, avec d'autant plus de fondement & de raison, qu'il étoit connu dès le temps des Anciens, que les aigles de races différentes se mêlent volontiers & produisent ensemble, & que d'ailleurs cette division ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Aristote, qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos Nomenclateurs, les vrais caractères & les différences réelles qui séparent les espèces ;

Il dit qu'il y en a six dans le genre des aigles ; mais dans ces six espèces, il comprend un oiseau qu'il avoue lui-même être du genre des vautours *(a)*, & qu'il faut par conséquent en séparer, puisque c'est en effet celui que l'on connoît sous le nom de *vautour des Alpes* : ainsi reste à cinq espèces qui correspondent d'abord aux trois espèces d'aigles que je viens d'établir ; & ensuite à la quatrième & à la cinquième, qui sont le pygargue & l'aigle de mer ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand Philosophe, devoir séparer des aigles proprement dits, ces deux derniers oiseaux, & c'est en cela seul que ma réduction diffère de la sienne ;

(a) Quartum genus (aquilæ) percnopterus ab alarum notis apellatum, capite albicante ; corpore majore quam cæteræ adhuc dictæ (PYGARGOS MORPHNOS ET MELÆNAETOS) hæc est : sed brevioribus alis ; caudâ longiore. VULTURIS speciem hæc refert, subaquila & montana ciconia cognominatur : incolit lucos degener, nec vitiis cæterarum caret, & bonorum quæ illæ obtinent expers est ; quippe quæ a corvo, cæteris que id genus alitibus verberetur, fugetur, capiatur : gravis est enim, victu iners ; exanimata fert corpora ; famelica semper est, & querula clamitat & clangit. Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

car; du reste je me trouve entièrement d'accord avec ses idées, & je pense comme lui, que l'orfraie, *ossifraga*, ou grand aigle de mer, ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiseau appelé *jean-le-blanc*, duquel il ne fait pas mention, & qui est si différent des aigles qu'on ne lui en a jamais donné le nom. Tout ceci sera développé avec avantage & plus de clarté pour le Lecteur dans les articles suivans, où l'on va voir en détail les différences de chacune des espèces que nous venons d'indiquer.



LE GRAND AIGLE (a).

Voyez les Planches enluminées, n.° 410.

LA première espèce est le grand Aigle (*planche 1*) que Belon, après Athénée,

(a) En Grec, Ἀετὸς γνήσιος; Arist. Χρυσάετος, Oppian. En Arabe, *Zummach*, selon plusieurs Auteurs; *Nesir*, selon Léon l'Africain. Guillaume Tardif, dans son petit Traité de la Fauconnerie, dit qu'on appelle cet aigle *Meapan*, en langue syriaque; *Philadelphe*, en langue grecque; & *Milion* en langue latine; mais cette dernière dénomination est françoise, & n'a jamais été appliquée à l'aigle: c'est le milan, que par corruption quelques-uns de nos vieux Écrivains ont appelé *Milion*. Gesner & Aldrovande disent que les Hébreux appellent l'aigle, *Neser*; les Chaldéens, *Nisra*; les Arabes, *Neser*, *Achal gaglla*, *Zummach*, *Aukab*, *Hukkab*; les Syriens, *Napan* (ce qui ne s'éloigne pas du *Meapan* de Guillaume Tardif); les Persans, *Anssi muger*; en Latin, *Aquila fulva*; en Espagnol, *Aquila coronada*; en Allemand, *Adeler quasi Adel, Aar*; en Polonois, *Orzelprzedni*; en Anglois, *Golden Eagle*; en François, le grand *Aigle*, l'*Aigle royal*, l'*Aigle noble*, l'*Aigle doré*, l'*Aigle roux*, l'*Aigle fauve*.

a nommé l'*aigle royal* ou le *roi des oiseaux ;* c'est en effet l'aigle d'espèce franche & de race noble, appelé par cette raison Α'ετὸς γνήσιος par Aristote *(b)*, & connu de nos Nomenclateurs sous le nom d'*aigle doré (c);* c'est le plus grand de tous les aigles, la femelle a jusqu'à trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & plus de huit pieds & demi de vol ou d'envergure; elle pèse seize *(d)* & même dix-huit livres *(e)*, le mâle est plus petit

(b) Sextum genus (aquilæ) *gnesium, id est verum, germanumque appellant. Unum hoc, ex omni avium genere, esse veri incorruptique ortûs creditur. Cætera enim genera & aquilarum & accipitrum, & minutarum etiam avium promiscua adulterinaque invicem procreant. Maxima aquilarum omnium hæc est, major etiam quam ossifraga. Sed cæteras aquilas vel sesqui-altera portione excedit. Colore est rufa, conspectu rara.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(c) Voyez la *planche A* de la Zoologie Britannique. L'aigle doré. Brisson, *tome I, page 431.*

(d) Klein, *Ordo avium*, pag. 40.

(e) Nota. Voici ce que m'a écrit un de mes amis (M. Hébert, Receveur général à Dijon), qui a fait de très-bonnes observations sur les oiseaux, qu'il m'a communiquées, & que j'aurai quelquefois occasion de citer avec reconnoissance. J'ai vu, dit-il,

& ne pèſe guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort & aſſez ſemblable à de la corne bleuâtre; les ongles noirs & pointus dont le plus grand, qui eſt celui de derrière, a quelquefois juſqu'à cinq pouces de longueur; les yeux ſont grands, mais paroiſſent enfoncés dans une cavité profonde que la partie ſupérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé; l'iris de l'œil eſt d'un beau jaune clair, & brille d'un feu très-vif; l'humeur vitrée eſt de couleur de topaze;

dans le pays de Bugey, de deux eſpèces d'aigles: le premier fut pris au château de Dorlau, dans un filet à l'appât d'un pigeon vivant; il peſoit dix-huit livres, il étoit de couleur fauve (c'eſt le grand aigle, le même qui eſt repréſenté dans la Zoologie Britannique, *planche A*); il étoit très-fort & très-méchant, & bleſſa cruellement au ſein une femme qui avoit ſoin de la faiſanderie: l'autre étoit preſque noir. J'ai encore vu l'une & l'autre eſpèce de ces aigles à Genève, où on les nourriſſoit dans des cages ſéparées; ils ont tous deux les jambes couvertes de plumes juſqu'à la naiſſance des doigts, & les plumes de leurs cuiſſes ſont ſi longues & ſi touffues qu'on croiroit, en voyant ces oiſeaux d'un peu loin, qu'ils ſont poſés ſur quelque petite éminence. On croit qu'ils ſont de paſſage en Bugey; car on ne les y voit guère qu'au printemps & en automne.

le crystallin qui est sec & solide, a le brillant & l'éclat du diamant; l'œsophage se dilate en une large poche qui peut contenir une pinte de liqueur; l'estomac qui est au-dessous n'est pas, à beaucoup près, aussi grand que cette première poche, mais il est à peu-près également souple & membraneux. Cet oiseau est gras, sur-tout en hiver, sa graisse est blanche, & sa chair, quoique dure & fibreuse, ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie *(f)*.

On trouve cette espèce en Grèce *(g)*, en France dans les montagnes du Bugey, en Allemagne dans les montagnes de Silésie *(h)*, dans les forêts de Dantzic *(i)* & dans les monts Carpatiens *(k)*, dans les Pyrénées *(l)* & dans les montagnes d'Irlande *(m)*. On le trouve aussi dans

(f) Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 216.

(g) Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(h) Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 214.

(i) Klein, *Ordo avium*, pag. 40.

(k) Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 360 & 361.

(l) Barrère, *Ornithol.* Class. III, gen. IV, sp. 3.

(m) *Britisch Zoology*, pag. 61.

l'Asie mineure & en Perse, car les anciens Perses avoient, avant les Romains, pris l'aigle pour leur enseigne de guerre; & c'étoit ce grand aigle, cet aigle doré, *aquila fulva* qui étoit dédié à Jupiter *(n)*. On voit aussi par le témoignage des Voyageurs qu'on le trouve en Arabie *(o)*, en Mauritanie & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie jusques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu-près de même en Europe, car cette espèce, qui est par-tout assez rare, l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, & on ne la trouve plus dans celles de notre nord au-delà du 55.me

(n) *Fulvam aquilam Jovis nuntiam.* Cicero. *de Legibus*, lib. II. — *Grata Jovis fulvæ rostra videbis avis.* Ovid. lib. V. — *Fulvusque tonantis armiger.* Claudian.

(o) *Majores* (aquilæ) *Arabico nomine Nesir vocantur. Aquilas docent Afri vulpibus & lupis insidiari quibuscum prælium ineunt; verum edoctæ aquilæ unguibus dorsum & caput rostro comprehendunt ne dentibus mordere nequeant. Cæterum, si animal dorsum volvat aquila non desistit donec vel interimat vel oculos illi effodiat.* Léon Afr. *part. II, pag. 767.*

degré de latitude : aussi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amérique septentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés & chauds de l'ancien continent comme tous les autres animaux auxquels le grand froid est contraire, & qui par cette raison n'ont pu passer dans le nouveau.

L'aigle a plusieurs convenances physiques & morales avec le lion ; la force, & par conséquent l'empire sur les autres oiseaux comme le lion sur les quadrupèdes ; la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux & méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même ; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, & il laisse comme le lion les débris & les restes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est

encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée & l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt; ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance; ils ne comptent la valeur & l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelans & à peu-près de la même couleur *(p)* que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant *(q)*. Nés tous deux pour le combat & la proie, ils sont également

(p) Oculi charopi. Charopus color qui dilutam habet viriditatem igneo quodam splendore intermicantem; qualem in leonum oculis conspicimus. Calepin. *Diction.*

(q) Nota. Nous avons comparé l'aigle au lion, & le vautour au tigre; or, l'on sait que le lion a la tête & le cou couverts d'une belle crinière, & que le tigre les a, pour ainsi dire, nus en comparaison du lion; il en est de même du vautour, il a la tête & le cou dénués de plumes, tandis que l'aigle les a bien garnis & couverts de plumes.

ennemis de toute société, également féroces, également fiers & difficiles à réduire ; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience & d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce ; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force & de l'âge. Nous voyons par le témoignage des Auteurs, qu'anciennement on s'en servoit en Orient pour la chasse du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries ; il est trop lourd pour pouvoir, sans grande fatigue, le porter sur le poing ; jamais assez privé, assez doux, assez sûr pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître ; il a le bec & les ongles crochus & formidables ; sa figure répond à son naturel : indépendamment de ses armes, il a le corps robuste & compacte, les jambes & les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes *(r)*, l'attitude fière & droite, les mouvemens brusques & le vol très-

(r) On prétend que les plumes de l'aigle sont si rudes, que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiseaux, elles les usent par le frottement.

rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, & c'est par cette raison que les Anciens ont appelé l'aigle, *l'oiseau céleste*, & qu'ils le regardoient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour; il ne chasse donc qu'à vue; & lorsqu'il a saisi sa proie il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, & la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, sur-tout lorsqu'il est chargé; il emporte aisément les oies, les grues; il enlève aussi les lièvres & même les petits agneaux, les chevreaux; & lorsqu'il attaque les faons & les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu de leur sang & de leur chair, & en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire;* c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat & non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux; il le place ordinairement entre deux rochers dans un lieu sec & inaccessible. On

assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie; c'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, & assez solide pour durer long-temps; il est construit à peu-près comme un plancher avec des petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts & traversés par des branches souples recouvertes de plusieurs lits de joncs & de bruyères; ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds & assez ferme, non-seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle & ses petits, mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité de vivres: il n'est point couvert par le haut & n'est abrité que par l'avancement des parties supérieures du rocher. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire, elle n'en pond que deux ou trois qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours; mais dans ces œufs il s'en trouve souvent d'inféconds, & il est rare de trouver trois aiglons dans un nid *(f)*, ordinairement il n'y

(f) Un ami m'a assuré avoir trouvé en Auvergne un nid d'aigle, suspendu entre deux rochers,

en a qu'un ou deux. On prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus foible ou le plus vorace de ses petits; la disette seule peut produire ce sentiment dénaturé, les père & mère n'ayant pas assez pour eux-mêmes cherchent à réduire leur famille, & dès que les petits commencent à être assez forts pour voler & se pourvoir d'eux-mêmes, ils les chassent au loin sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi fortes que quand ils sont adultes; ils sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, & deviennent enfin

où il y avoit trois aiglons déjà forts. *Ornith. de Salerne, page 4. Nota.* M. Salerne ne rapporte ce fait que pour appuyer l'opinion qu'il a adoptée de M. Linnæus, que cet aigle produit quatre œufs; mais je ne trouve pas que M. Linnæus ait affirmé ce fait particulièrement, & ce n'est qu'en général qu'il a dit que les oiseaux de proie produisoient environ quatre œufs. *Accipitres, nidus in altis, ova circiter quatuor.* Linn. Syst. nat. edit. X, *tome I, page 81.* Il est donc très-probable que cet aigle d'Auvergne qui avoit produit trois aiglons, n'étoit pas de l'espèce du grand aigle, mais de celle du petit aigle ou du balbuzard, dont la ponte est en effet de trois ou quatre œufs.

d'un fauve assez vif. La vieillesse, ainsi que les trop grandes diettes, les maladies & la trop longue captivité les font blanchir. On assure qu'ils vivent plus d'un siècle, & l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture; leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile: cependant on a vu sur des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguisent leur bec, & que l'accroissement n'en étoit pas sensible pendant plusieurs années. On a aussi observé qu'on pouvoit les nourrir avec toute sorte de chair, même avec celle des autres aigles, & que faute de chair ils mangent très-bien du pain, des serpens, des lézards, &c. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant & lamentable, & d'un son soutenu. L'aigle boit très-rarement & peut-être point du tout lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif. Ses



LE GRAND AIGLE.

excrémens ſont toujours mous & plus humides que ceux des autres oiſeaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'eſt à cette grande eſpèce qu'on doit rapporter le paſſage de Léon-l'Africain que nous avons cité, & tous les autres témoignages des Voyageurs en Afrique & en Aſie, qui s'accordent à dire que cet oiſeau enlève non-ſeulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque auſſi, lorſqu'il eſt dreſſé, les renards & les loups *(t)*.

(t) L'Empereur (du Thibet) a pluſieurs aigles privées qui ſont ſi âpres & ſi ardentes qu'elles arrêtent & prennent les lièvres, chevreuils, daims & renards; même il y en a d'aucunes de ſi grande hardieſſe & témérité qu'elles oſent bien aſſaillir & ſe ruer impétueuſement ſur le loup, auquel elles ſont tant de vexation & de moleſtation qu'il peut être pris plus facilement. Marc Paul, *liv. II, page 56.*



L'AIGLE COMMUN (a).

Voyez les Planches enluminées, n.° 409.

L'ESPÈCE de l'Aigle commun est moins pure, & la race en paroît moins noble que celle du grand aigle ; elle est composée de deux variétés, l'aigle brun *(b)* & l'aigle noir *(c)*: Aristote ne les

(a) En Grec, Αἐτὸς, Μελαναίετος; en Espagnol, *Aquila conocida ;* en Allemand, *Adler, Arn, Aar ;* en Suède, *Orn ;* en Anglois, *Eagle.*

(b) Voyez la planche enluminée de M. Edwards, *tome I, planche 1.* — L'aigle. Brisson, *Ornith.* tom. I, p. 419.— *Aquila fulva seu chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray, *Synops. avi.* page 6, n.° 2.— *Chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Willulghby, *Ornithol.* page 28. *Nota.* Ces deux Auteurs Anglois ont donné mal-à-propos l'épithète de *fulva* ou de *chrysætos* à cet aigle qui est brun-noirâtre, & non pas jaune ou doré.— Aigle à queue blanche. *Voyage de la baie de Hudson, tome I, page 54.* — Aigle à la queue blanche. Edwards, *tome I, page 1. Nota.* Ces deux Auteurs n'auroient pas dû indiquer

les a pas distinguées nommément, & il paroît les avoir réunis sous le nom de Μελαναίετος, aigle noir ou noirâtre *(d)*, & il a eu raison de séparer cette espèce de la précédente, parce qu'elle en diffère; 1.° par la grandeur, l'aigle commun, noir ou brun, étant toujours plus petit que le grand aigle; 2.° par les couleurs qui sont constantes dans le grand aigle,

indiquer cet aigle par le caractère de la *queue blanche*, parce que cela fait confusion avec le *Pygargue*, qui est le véritable aigle à queue blanche, ayant en effet la queue entièrement blanche, au lieu que l'aigle dont il s'agit ici ne l'a blanche qu'en partie. — Aigle. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, tome III, page 89.*

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch, *numéro* LXIX. — L'aigle noir. Brisson, *tome I, page 434.* — Voyez aussi la description de cet oiseau dans Schwenckfeld, *page 218.* — Aigle noir. Belon, *Histoire des oiseaux, page 92.*

(d) Tertium genus (aquilæ) *colore nigricans unde nomen accepit, ut pulla & fulvia vocetur. Magnitudine minima* (minor) *sed viribus omnium præstantissima* (præstantior) *colit montes ac silvas & leporaria cognominatur. Una hæc fœtus suos alit atque educit: pernix, concinna, polita, apta, intrepida, strenua, liberalis, non invida est; modesta etiam nec petulans, quippe quæ non clangat neque lippiat aut murmuret.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

& varient comme l'on voit dans l'aigle commun ; 3.° par la voix, le grand aigle poussant fréquemment un cri lamentable, au lieu que l'aigle commun, noir ou brun, ne crie que rarement ; 4.° enfin par les habitudes naturelles, l'aigle commun nourrit tous ses petits dans son nid, les élève & les conduit ensuite dans leur jeunesse ; au lieu que le grand aigle les chasse hors du nid, & les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils sont en état de voler.

Il me paroît qu'il est aisé de prouver que l'aigle brun & l'aigle noir, que je réunis tous deux sous une même espèce, ne forment pas en effet deux espèces différentes ; il suffit pour cela de les comparer ensemble, même par les caractères donnés par nos Nomenclateurs dans la vue de les séparer : ils sont tous deux à peu près de la même grandeur ; ils sont de la même couleur brune, seulement plus ou moins foncée : tous deux ont peu de roux sur les parties supérieures de la tête ou du cou, & du blanc à l'origine des grandes plumes ; les jambes & les pieds également couverts & garnis ;

tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noiſette, la peau qui couvre la baſe du bec d'un jaune vif, le bec, couleur de corne bleuâtre, les doigts jaunes & les ongles noirs; en ſorte qu'il n'y a de diverſité que dans les teintes & la diſtribution de la couleur des plumes, ce qui ne ſuffit pas à beaucoup près pour conſtituer deux eſpèces diverſes, ſur-tout lorſque le nombre des reſſemblances excède auſſi évidemment celui des différences: c'eſt donc ſans aucun ſcrupule que j'ai réduit ces deux eſpèces à une ſeule, que j'ai appelée l'*aigle commun*, parce qu'en effet c'eſt de tous les aigles le moins rare. Ariſtote, comme je viens de le dire, a fait la même réduction ſans l'indiquer; mais il me paroît que ſon traducteur, Théodore Gaza, l'avoit ſenti, car, il n'a pas traduit le mot Μελαιναέτος par *aquila nigra,* mais par *aquila nigricans, pulla fulvia,* ce qui comprend les deux variétés de cette eſpèce qui toutes deux ſont noirâtres, mais dont l'une eſt mêlée de plus de jaune que l'autre. Ariſtote, dont j'admire ſouvent

l'exactitude, donne les noms & les surnoms des choses qu'il indique. Le surnom de cette espèce d'oiseau, dit-il, est Αἐτὸς λαγωφόνος, *l'aigle aux lièvres*; & en effet, quoique les autres aigles prennent aussi des lièvres, celui-ci en prend plus qu'aucun autre; c'est sa chasse habituelle, & la proie qu'il recherche de préférence: les Latins, avant Pline, ont appelé cet aigle *Valeria*, *quasi valens viribus (e)*, à cause de sa force qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'espèce de l'aigle commun est plus nombreuse & plus répandue que celle du grand aigle; celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds & tempérés de l'ancien continent; l'aigle commun, au contraire, préfère les pays froids, & se trouve également dans les deux continens. On le voit en France *(f)*, en Savoie,

(e) *Melænaetos a græcis dicta, eademque Valeria.* Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. III.

(f) Dans les montagnes de Bugey, du Dauphiné & de l'Auvergne; *voyez les notes ci-dessus.*

en Suisse *(g)*, en Allemagne *(h)*, en Pologne *(i)* & en Écosse *(k)*; on le retrouve en Amérique à la baie de Hudson *(l)*.

(g) Aquila alpina saxatilis. Gazoph. *Rup. Besler.* tab. XVI.

(h) Aquila nigra melænaetos, aquila pulla, fulva, valeria, leporaria.... Colit silvas & montes. Hieme apud nos (in Silesiâ) maxime apparet. Schwenckfeld, *Avi. sil.* pag. 218 & 219. — Voyez aussi Klein, *Ordo. avi.* pag. 42.

(i) Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 42.

(k) Sibbald. *Scot. illustr.* part. III, pag. 14.

(l) Il y a en ce pays (c'est-à-dire dans les terres voisines de la baie de Hudson), plusieurs autres oiseaux très-curieux quant à leurs forme & force : tel est, entr'autres, l'aigle à queue blanche qui est à peu près de la grosseur d'un coq d'inde; sa couronne est aplatie, & il a le cou court, l'estomac large, les cuisses fortes, & les ailes fort longues & larges à proportion du corps; elles sont noirâtres sur le derrière, mais plus claires aux côtés : l'estomac est marqueté de blanc, les plumes des ailes sont noires; la queue étant fermée est blanche en haut & en bas, à l'exception des pointes même des plumes qui sont noires ou brunes : les cuisses sont couvertes de plumes brunes-noirâtres, par lesquelles on voit en certains endroits un duvet blanc : les jambes sont couvertes jusqu'aux pieds d'un duvet brun un peu rougeâtre; chaque pied a quatre doigts gros & forts, dont trois vont en avant & un en

arrière; ils sont couverts d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus qui sont d'un beau noir luisant. *Voyage de la baie de Hudson, par Ellis; Paris, 1749, in-12, tome I, pages 54 & 55, avec une bonne figure. Nota.* On voit bien clairement, par cette description, que cet oiseau est l'aigle brun commun & non pas le pygargue, & que par conséquent l'Auteur ne devoit pas l'appeler aigle à queue blanche: au reste, je trouve que presque tous les Naturalistes Anglois sont tombés dans cette petite méprise, en prenant pour principal caractère de cet aigle la blancheur de la queue. Ray & Willulghby l'ont appelé *aquila fulva chrysætos caudâ annullo albo cinctâ.* Ray, *Synops. avi.* page 6. Willulghby, *Ornithol.* page 28; & ils ont été suivis par les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui indiquent cet aigle par ce même caractère *(Ringtail Eagle)*, tandis qu'il n'est ni jaune *(fulvus)*, ni doré *(chrysætos)*, & que le caractère de la queue blanche appartient au pygargue bien plus légitimement & plus anciennement, & dès le temps d'Aristote.



LE
PETIT AIGLE (a).

LA troisième espèce est l'Aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle (b)*, & dont Aristote donne une notion exacte en disant *(c)*, que c'est un oiseau plaintif dont le plumage est tacheté, & qui est

(a) en Grec, Πλάγγος, Κλάγγος, Μόρφνος; en Latin, *Aquila nævia;* en Allemand, *Stein alder, Gause aar;* en Anglois, *Roughfooted Eagle.*

(b) Voyez les planches enluminées de Frisch, *planche LXXI.* — L'aigle tacheté. Brisson, *tome I, page 426.* — *Morphno Congener.* Aldrovand. *Avi. tome I, page 214.* — *Nota.* Cet Auteur, & après lui Jonston, Willulghby, Ray & Charleton ont donné à cet oiseau la dénomination de *Morphno Congener;* & il me paroît que c'est mal-à-propos, puisque ce même oiseau est le vrai Morphnos des Grecs.

(c) Alterum genus (aquilæ) *magnitudine secundum & viribus; planga aut clanga nomine, saltus & convalles & lacus incolere solitum, cognomine anataria & morphna a macula pennæ quasi næviam dixeris: cujus Homerus etiam meminit in exitu Priami.* Aristote. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

plus petit & moins fort que les autres aigles ; & en effet, il n'a pas deux pieds & demi de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & ses ailes sont encore plus courtes à proportion, car, elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure : on l'a appelé *aquila planga, aquila clanga*, aigle plaintif, aigle criard ; & ces noms ont été bien appliqués, car il pousse continuellement des plaintes ou des cris lamentables ; on l'a surnommé *anataria*, parce qu'il attaque les canards de préférence ; & *morphna*, parce que son plumage qui est d'un brun obscur est marqueté sur les jambes & sous les ailes de plusieurs taches blanches, & qu'il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre : c'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément *(d)*; il est

(d) Ultra tres annos mihi familiaris, hæc aquila clanga. Quoties veniam dederam, mensæ in plures horas insidebat mihi a sinistrâ, observans motum manûs dextræ litteras perarantis ; permulcens aliquando suo capite mitram meam si titillabam sub mento, tintinnabat clarâ voce : familiaris fuit aliis avibus in horto in specie lævis, non nisi recenti carni bovinæ assuefacta. Klein, *Ordo. avi.* pag. 41 & 42.

plus foible, moins fier & moins courageux que les autres; c'est celui que les Arabes ont appelé *zimiech (e)*, pour le distinguer du grand aigle qu'ils appellent *zumach*. La grue est sa plus forte proie; car il ne prend ordinairement que des canards, d'autres moindres oiseaux & des rats *(f)*. L'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue par-tout, tant en Europe *(g)* qu'en Asie *(h)*, en Afrique où

(e) Il y a de deux espèces d'aigles; l'une est absolument appelée *zummack*; l'autre est nommée *zemiech*.... L'aigle zummach prend le lièvre, le renard, la gazelle; l'aigle zemiech prend la grue & oiseaux plus moindres. *Fauconnerie de Guillaume Tardif*, liv. II, cap. II.

(f) Mures ut gratum cibum devorare solet; aviculas etiam, anates & columbas venatur: Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 220.

(g) On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzic: on le trouve aussi, quoique rarement, dans les montagnes de Silésie. *Voyez Schwenckfeld*, page 220.

(h) On le trouve en Grèce, puisqu'Aristote en fait mention: en Perse, comme on le voit par le témoignage de Chardin; & en Arabie où il porte le nom de *zimiech*, ou *aigle foible*.

on la trouve jusqu'au cap de Bonne-espérance *(i)* dans ce continent; mais il ne paroît pas qu'elle soit en Amérique : car, après avoir comparé les indications des Voyageurs, j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent l'*aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage, est néanmoins un oiseau d'espèce différente : si ce petit aigle qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, & qui est aussi moins lourd sur le poing, & moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse, mais il est aussi lâche que plaintif & criard. Un épervier bien dressé suffit pour le vaincre & l'abattre *(k)*: d'ailleurs on voit

(i) On le trouve au cap de Bonne-espérance; car il me paroît que c'est le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardière*, qui se jette principalement sur les canards. Kolbe, *partie III, page 139*.

(k) C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a aussi des aigles » dans les montagnes voisines de Tauris (en Perse); » j'en ai vu vendre un cinq sous par des paysans,

par les témoignages de nos Auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dressé, du moins en France, que les deux premières espèces d'aigles; savoir le grand aigle ou aigle fauve, & l'aigle brun ou noirâtre, qui est l'aigle commun. Pour les instruire, il faut les prendre jeunes; car un aigle adulte est non-seulement indocile, mais indomptable; il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chasser. Leur éducation exige des soins encore plus assidus que celle des autres oiseaux de fauconnerie; nous donnerons le précis de cet art à l'article du faucon. Je rapporterai seulement ici quelques particularités que l'on a observées sur les aigles, tant dans

Les gens de qualité volent cet oiseau avec l'é- « pervier; ce vol est tout-à-fait quelque chose de « curieux & de fort admirable : la façon dont l'é- « pervier abat l'aigle, c'est qu'il vole au-dessus fort « haut, fond sur lui avec beaucoup de vîtesse, lui « enfonce les serres dans les flancs, & de ses ailes « lui bat la tête en volant toujours: il arrive pour- « tant quelquefois que l'aigle & l'épervier tombent « tous deux ensemble ». *Voyage de Chardin, Londres, 1686, pages 292 & 293.*

leur état de liberté que dans celui de captivité.

La femelle qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres espèces d'oiseaux de proie, est plus grande que le mâle, & semble être aussi dans l'état de liberté plus hardie, plus courageuse & plus fine, ne paroît pas conserver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'elever des mâles pour la chasse; & l'on remarque qu'au printemps lorsque commence la saison des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en sorte que si l'on veut les exercer à la chasse dans cette saison, on risque de les perdre à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs desirs en les purgeant assez violemment: on a aussi observé que quand l'aigle en partant du poing vole contre terre, & s'élève ensuite en ligne droite, c'est signe qu'il médite sa fuite; il faut alors le rappeler promptement en lui jetant son past; mais s'il vole en tournoyant au-dessus de son maître, sans se trop éloigner, c'est signe

d'attachement & qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dressé à la chasse, se jette souvent sur les autours & autres moindres oiseaux de proie, ce qui ne lui arrive pas lorsqu'il ne suit que son instinct; car alors il ne les attaque pas comme proie, mais seulement pour leur en disputer ou enlever une autre.

Dans l'état de Nature, l'aigle ne chasse seul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ses œufs ou ses petits; comme c'est la saison où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiseaux, il pourvoit aisément à sa propre subsistance & à celle de sa femelle; mais dans tous les autres temps de l'année le mâle & la femelle paroissent s'entendre pour la chasse; on les voit presque toujours ensemble ou du moins à peu de distance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui sont à portée de les observer, prétendent que l'un des deux bat les buissons, tandis que l'autre se tient sur quelque arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage: ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande qu'on les perd

de vue, & malgré ce grand éloignement leur voix se fait encore entendre très-distinctement, & leur cri ressemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Malgré sa grande voracité, l'aigle peut se passer long-temps de nourriture, sur-tout dans l'état de captivité lorsqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi, qu'un de ces oiseaux de l'espèce commune, pris dans un piége à renard, avoit passé cinq semaines entières sans aucun aliment, & n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours, au bout desquels on le tua pour ne pas le laisser languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déserts & les montagnes, il est rare d'en trouver dans celles des presqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne sont pas d'une grande étendue; ils habitent la terre-ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les îles sont moins peuplées d'animaux. Les Anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes, ils regardèrent comme un prodige, que

dans le temps où l'empereur Tibère se trouva dans cette île, un aigle vint se poser sur le toit de la maison où il étoit logé. Les aigles ne sont en effet que passer dans les îles sans s'y habituer, sans y faire leur ponte; & lorsque les Voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids sur le bord des eaux & dans les îles, ce ne sont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards & les orfraies qu'on appelle communément *aigles de mer*, qui sont des oiseaux d'un naturel différent, & qui vivent plutôt de poisson que de gibier.

C'est ici le lieu de rapporter les observations anatomiques que l'on a faites sur les parties intérieures des aigles, & je ne peux les puiser dans une meilleure source que dans les Mémoires de M.rs de l'Académie des Sciences, qui ont disséqué deux aigles, l'un mâle & l'autre femelle de l'espèce commune *(l)*. Après

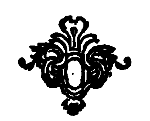
(l) Nota. Que quoique M.rs de l'Académie aient pensé que ces deux aigles qu'ils ont décrits & disséqués étoient de l'espèce du grand aigle *(chrysætos)*, il est aisé de reconnoître par leur propre description

avoir remarqué que les yeux étoient fort enfoncés, qu'ils avoient une couleur isabelle avec l'éclat d'une topaze, que la cornée s'élevoit avec une grande convexité, que la conjonctive étoit d'un rouge fort vif, les paupières très-grandes, chacune étant capable de couvrir l'œil entier; ils ont observé sur les parties intérieures, que la langue étoit cartilagineuse par le bout & charnue par le milieu; que le larynx étoit carré & non pas en pointe, comme il l'est à la plupart des oiseaux qui ont le bec droit; que l'œsophage qui étoit fort large, s'élargissoit encore davantage au-dessous pour former le ventricule ou estomac; que cet estomac n'étoit point un gésier dur, qu'il étoit souple & membraneux comme l'œsophage, & qu'il étoit seulement plus épais par le fond; que ces deux cavités, tant du bas de l'œsophage que du ventricule, étoient fort amples & proportionnées à la voracité de l'animal; que les intestins étoient petits comme dans

& en comparant leurs indications avec les miennes, que ces deux aigles n'étoient pas de la grande espèce, mais de l'espèce moyenne ou commune.

les autres animaux qui ſe nourriſſent de chair ; qu'il n'y avoit point de *cæcum* dans le mâle, mais que la femelle en avoit deux aſſez amples & de plus de deux pouces de longueur ; que le foie étoit grand & d'un rouge fort vif, ayant le lobe gauche plus grand que le droit ; que la véſicule du fiel étoit grande, & de la groſſeur d'une groſſe châtaigne ou marron ; que les reins étoient petits à proportion, & en comparaiſon de ceux des autres oiſeaux ; que les teſticules du mâle n'étoient que de la groſſeur d'un pois & de couleur de chair tirant ſur le jaune, & que l'ovaire & le conduit de l'ovaire dans la femelle étoient comme dans les autres oiſeaux *(m)*.

(m) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II*, article de l'*aigle*.



LE

PYGARGUE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 411.

L'ESPÈCE du Pygargue me paroît être composée de trois variétés ; savoir, le *grand Pygargue (b)*, le *petit Pygargue (c) & le Pygargue à tête blanche (d)*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, & le dernier ne diffère presqu'en rien du premier, la

(a) En Grec, Πύγαργος; en Latin, *Aquila albicilla, hinularia.*

(b) *Aquila albicilla.* L'aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page 427.* — *Pygargus seu albicilla, quibusdam hinularia.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 31. — La grande bondrée blanche. *Ornithol. de Salerne*, page 8.

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch ; *planche LXX.* — Le petit aigle à queue blanche, Brisson, *tome I, page 429.*

(d) Voyez la planche enluminée de Catesby ; *tome I, page 1, planche 1.* — L'aigle à tête blanche, Brisson, *tome I, page 422.*

grandeur étant la même, & n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc ſur la tête & le cou. Ariſtote ne fait mention que de l'eſpèce *(e)*, & ne dit rien des variétés ; ce n'eſt même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puiſqu'il lui donne pour ſurnom le mot *hinularia*, qui indique que cet oiſeau fait ſa proie des faons *(hinulos)*, c'eſt-à-dire des jeunes cerfs, des daims & chevreuils ; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop foible pour attaquer d'auſſi grands animaux.

Les différences entre les pygargues & les aigles ſont, 1.° la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2.° la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3.° la blancheur

(e) *Aquilarum plura ſunt genera. Unam quod pygargus ab albicante caudâ dicitur, ac ſi albicillam nomines. Gaudet hæc planis & lucis & oppidis. Hinularia a nonnullis vocata cognomine eſt. Montes etiam ſylvaſque ſuis freta viribus petit ; reliqua genera raro plana & lucos adeunt.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'il a en effet la queue blanche en dessus & en dessous dans toute son étendue : ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles, ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes ; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe *(f)*. Le grand pygargue est à peu près de la même grosseur & de la même force, si même il n'est pas plus fort que l'aigle commun : il est au moins plus carnassier, plus féroce & moins attaché à ses petits ; car il ne les nourrit pas long-temps ; il les chasse hors du nid avant même qu'ils soient en état de se pourvoir, & l'on prétend

(f) M. Linnæus dit que cet oiseau se trouve dans toutes les forêts de la Suède : . . . qu'il est de la grandeur d'une oie, & que la femelle est plus blanchâtre que le mâle.

que ſans le ſecours de l'orfraie *(g)*, qui les prend alors ſous ſa protection, la plupart périroient : il produit ordinairement deux ou trois petits, & fait ſon nid ſur de gros arbres. On trouve la deſcription d'un de ces nids dans Willulghby, & dans plusieurs autres Auteurs qui l'ont traduit ou copié ; c'eſt une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'eſt abrité dans le deſſus que par le feuillage des arbres, & qui eſt compoſé de petites perches & de branches, qui ſoutiennent pluſieurs lits alternatifs de bruyères & d'autres herbes : ce ſentiment contre Nature, qui porte ces oiſeaux à chaſſer leurs petits avant qu'ils puiſſent ſe procurer aiſément leur ſubſiſtance, & qui eſt commun à l'eſpèce du pygargue,

(g) *Quæ oſſifraga appellatur..... nutricat bene & ſuos pullos & aquilæ ; cum enim illa ſuos nido ejecerit, hæc recipit eos ac educat ; mittit namque ſuos aquila antequam tempus ſit, adhuc parentis operam deſiderantes, nec volandi adeptos facultatem...... pulli a parente ejiciuntur & pulſantur. Dejecti vociferantur, periclitanturque ; ſed oſſifraga recipit eos benignè & tuetur & alit dum, quantùm ſatis ſit, adoleſcant.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap XXXIV.

& à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois eſpèces ſont plus voraces & plus pareſſeuſes à la chaſſe, que celle de l'aigle commun qui ſoigne & nourrit largement ſes petits, les conduit enſuite, les inſtruit à chaſſer, & ne les oblige à s'éloigner que quand ils ſont aſſez forts pour ſe paſſer de tous ſecours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens ; les aiglons de l'eſpèce commune ſont doux & aſſez tranquilles ; au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils ſont un peu grands, ne ceſſent de ſe battre & de ſe diſputer la nourriture & la place dans le nid ; en ſorte que ſouvent le père & la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat : on peut encore ajouter que comme le grand aigle & le pygargue ne chaſſent ordinairement que de gros animaux, ils ſe raſſaſient ſouvent ſur le lieu, ſans pouvoir les emporter ; que par conſéquent les proies qu'ils enlèvent ſont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid ils ſont ſouvent au dépourvu ;

au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lièvres & des oiſeaux, fournit plus aiſément & plus abondamment la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. On a auſſi remarqué, ſur-tout dans l'eſpèce des pygargues, qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chaſſent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, & qu'ils ſe repoſent le matin, le ſoir & la nuit; au lieu que l'aigle commun *(aquila valeria)* eſt en effet plus valeureux, plus diligent & plus infatigable.



LE
BALBUZARD (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 414.

LE Balbuzard *(pl. 11)* est l'oiseau que nos Nomenclateurs appellent *Aigle de mer (b)*, & que nous appelons en Bourgogne *Craupêcherot*, mot qui signifie *corbeau-pêcheur*. Crau ou craw est le cri du corbeau; c'est aussi son nom dans quelques langues, & particulièrement en Anglois, & ce mot est resté en Bourgogne parmi les paysans, comme quantité d'autres termes anglois

(a) En Grec, Ἀλιάετος; en Latin, *Aquila marina;* en Italien, *Anguista piombina;* en Allemand, *Fisch-adler* ou *Fisch-ahr;* en Polonois, *Orzelmarsky;* en Anglois, *Balbuzard;* en Bourgogne, *Craupêcherot.*

(b) Voyez la planche enluminée *A 1* de la Zoologie Britannique.... L'aigle de mer. Brisson, *tome I, page 440, pl. XXXIV.* — *Balbuzardus anglorum.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 37.

que

que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du séjour des Anglois dans cette province, sous les règnes de Charles V, Charles VI, &c. Gesner, qui le premier a dit que cet oiseau étoit appelé *crospescherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom faute d'entendre le jargon de Bourgogne ; le vrai mot est *crau* & non pas *cros*, & la prononciation n'est ni *cros*, ni *crau* ; mais *craw*, ou simplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

A tout considérer, on doit dire que cet oiseau n'est pas un aigle, quoiqu'il ressemble plus aux aigles qu'aux autres oiseaux de proie. D'abord il est bien plus petit *(c)*, il n'a ni le port, ni la figure, ni

(c) Nota. Qu'il y a une différence plus grande encore que dans les aigles entre la femelle & le mâle balbuzard : celui que M. Brisson a décrit, & qui sans doute étoit mâle, n'avoit qu'un pied sept pouces de longueur jusqu'aux ongles, & cinq pieds trois pouces de vol ; & un autre que l'on m'a apporté n'avoit qu'un pied neuf pouces de longueur de corps, & cinq pieds sept pouces de vol : au lieu que la femelle décrite par M.[rs] de l'Académie des Sciences, sous le nom d'*haliætus*, à l'article de l'aigle, que nous avons cité, avoit deux pieds neuf

le vol de l'aigle. Ses habitudes naturelles sont aussi très - différentes, ainsi que ses appétits, ne vivant guère que de poisson qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur *(d)*; & ce qui prouve

pouces de longueur de corps, y compris la queue, ce qui fait au moins deux pieds de longueur pour le corps seul, & sept pieds & demi de vol; cette différence est si grande qu'on pourroit douter que cet oiseau décrit par M.[rs] de l'Académie fût le balbuzard ou *craupêcherot*, si l'on n'en étoit assuré par les autres indications.

(d) Nota. Malgré toutes ces différences, Aristote a mis le balbuzard au nombre des aigles, & voici ce qu'il en dit: *Quintum* (aquilæ) *genus est quod haliætus, hoc est marina vocatur, cervice magnâ & crassâ, alis curvantibus, caudâ latâ; moratur hæc in littoribus & oris. Accidit huic sæpius ut cum ferre quod ceperit nequeat in gurgitem demergatur.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII. Mais il faut observer que les Grecs comprenoient tous les oiseaux de proie qui volent de jour sous les noms génériques de *aëtos, gyps & hierax*, c'est-à-dire, *aquila, vultur & accipiter;* aigle, vautour & épervier, & que dans ces trois genres ils en distinguoient peu par des noms spécifiques; & c'est sans doute par cette raison qu'Aristote a mis le balbuzard au nombre des aigles. Je ne conçois pas pourquoi M. Ray, qui d'ailleurs est un Écrivain savant & exact, assure que l'*haliætus* & l'*ossifraga* ne sont que le même oiseau, puisqu'Aristote les distingue si nettement tous deux & qu'il en traite dans deux chapitres

que le poiſſon eſt en effet ſa nourriture la plus ordinaire, c'eſt que ſa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiſeau demeurer pendant plus d'une heure perché ſur un arbre à portée d'un étang juſqu'à ce qu'il aperçût un gros poiſſon ſur lequel il pût fondre & l'emporter enſuite dans ſes ſerres. Il a les jambes nues & ordinairement de couleur bleuâtre; cependant il y en a quelques-uns qui ont les jambes & les pieds jaunâtres, les ongles noirs très-grands & très-aigus, les pieds & les doigts ſi roides qu'on ne peut les fléchir; le ventre tout blanc, la queue large & la tête groſſe & épaiſſe. Il diffère donc des aigles en ce qu'il a les pieds & le bas

ſéparés; la ſeule raiſon que Ray donne de ſon opinion, c'eſt que le balbuzard étant trop petit pour être mis au nombre des aigles, il n'eſt pas l'*haliætus;* mais il n'a pas fait attention que le *morphnus* ou petit aigle auquel on peut faire le même reproche, a cependant été compté parmi les aigles comme l'*haliætus*, par Ariſtote; & qu'il n'eſt pas poſſible que l'*haliætus* ſoit l'*oſſifraga*, puiſqu'il en aſſigne toutes les différences. Je fais cette remarque, parce que cette erreur de Ray a été adoptée & répétée par pluſieurs Auteurs, & ſur-tout par les Anglois.

des jambes de derrière dégarnis de plumes, & que l'ongle de derrière est le plus court, tandis que dans les aigles cet ongle de derrière est le plus long de tous; il diffère encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles, & que les pieds, les doigts, & la peau qui recouvre la base du bec, sont ordinairement bleus, au lieu que dans les aigles toutes ces parties sont jaunes. Au reste, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche comme le dit M. Linnæus *(e)*, car les doigts des deux pieds sont également séparés & dénués de membranes. C'est une erreur populaire que cet oiseau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poisson avec l'autre, & c'est cette erreur populaire qui a produit la méprise de M. Linnæus. Auparavant M. Klein a dit la même chose de l'orfraie ou grand aigle de mer, & il s'est également trompé, car ni l'un ni l'autre de ces oiseaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied

(e) Haliætus...... Victitat piscibus, majoribus anatibus, pes sinister subpalmatus. Linn. Syst. nat. edit. X, *tom. I, pag. 91.*

gauche. La ſource commune de ces erreurs eſt dans Albert le grand, qui a écrit que cet oiſeau avoit l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, & l'autre ſemblable à celui d'une oie, ce qui eſt non-ſeulement faux, mais abſurde & contre toute analogie ; en ſorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Geſner, Aldrovande, Klein & Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fauſſeté l'aient accréditée, & qu'Aldrovande nous diſe froidement que cela n'eſt pas contre toute vraiſemblance, puiſque je ſais, ajoute-t-il très-poſitivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes & moitié fiſſipèdes, ce qui eſt encore un autre fait tout auſſi faux que le premier.

Au reſte, je ne ſuis pas ſurpris qu'Ariſtote ait appelé cet oiſeau *haliætos*, aigle de mer ; mais je ſuis encore étonné que tous les Naturaliſtes anciens & modernes, aient copié cette dénomination ſans ſcrupule, & j'oſe dire ſans réflexion ; car l'*haliætus* ou *balbuzard* ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer ; on le trouve plus ſouvent dans les terres

méditerranées voisines des rivières, des étangs & des autres eaux douces ; il est peut-être plus commun en Bourgogne, qui est au centre de la France, que sur aucune de nos côtes maritimes. Comme la Grèce est un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces, & que les terres en sont traversées & environnées par la mer à d'assez petites distances, Aristote a observé dans son pays que ces oiseaux pêcheurs cherchoient leur proie sur les rivages de la mer, & par cette raison il les a nommés *aigles de mer ;* mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allemagne *(f)*, la Suisse *(g)* & les autres pays éloignés

(f) Hanc aquilam (haliæetum) *nuper accepi a nobili Dom. Nicolas Zedlitz in schildau quam servitor ejus bombardæ globulo, dum in Bobero pisces venaretur interfecerat. Miræ pinguedinis avis quæ tota piscium odorem spirabat . . . . . non solum circa mare moratur, verum etiam ad flumina & stagna Silesiæ nostræ degit & arboribus insidens piscibus insidiatur.* Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 217.

(g) Gesner dit que cet oiseau se trouve en Suisse en plusieurs endroits, & qu'il fait son nid dans certains rochers près des eaux ou dans des vallées profondes : il ajoute qu'on peut l'apprivoiser & s'en servir dans la fauconnerie.

de la mer où ils sont très-communs, il les eût plutôt appelés *aigles des eaux douces.* Je fais cette remarque afin de faire sentir que j'ai eu d'autant plus de raison de ne pas adopter cette dénomination *aigle de mer,* & d'y substituer le nom spécifique *balbuzard,* qui empêchera qu'on ne le confonde avec les aigles *(h).* Aristote assure que cet oiseau a la vue très-perçante *(i);* il force, dit-il, ses petits à regarder le soleil, & il tue ceux dont les yeux ne peuvent en supporter l'éclat; ce fait, que je n'ai pu vérifier, me paroît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté, ou plutôt répété par plusieurs autres auteurs, &

(h) M. Salerne a fait une méprise en disant que l'oiseau appelé en Bourgogne *Craupêcherot*, est l'ossifrague ou le grand aigle de mer; c'est au contraire celui qu'il appelle le *faucon de marais* qui est le craupêcherot. *Voyez l'Ornithologie de M. Salerne, in-4.° Paris, 1767, pages 6 & 7, & corrigez cette erreur.*

(i) At vero marina illa (aquila) *clarissimâ oculorum acie est ac pullos adhuc implumes cogit adversos intueri solem, percutit eum qui renitet & vertit ad solem; tum cujus oculi lacrymârint hunc occidit, reliquum educat.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

qu'on l'ait même généralisé en l'attribuant à tous les aigles qui contraignent, dit-on, leurs petits à regarder fixement le soleil ; cette observation me paroît bien difficile à faire, & d'ailleurs il me semble qu'Aristote, sur le témoignage duquel seul le fait est fondé, n'étoit pas trop bien informé au sujet des petits de cet oiseau ; il dit qu'il n'en élève que deux, & qu'il tue celui qui ne peut regarder le soleil. Or nous sommes assurés qu'il pond souvent quatre œufs & rarement moins de trois ; que de plus il élève tous ses petits. Au lieu d'habiter les rochers escarpés & les hautes montagnes comme les aigles, il se tient plus volontiers dans les terres basses & marécageuses, à portée des étangs & des lacs poissonneux ; & il me paroît encore que c'est à l'*orfraie* ou *ossifrage*, & non pas au *balbuzard* ou *haliætus* qu'il faut attribuer ce que dit Aristote de sa chasse aux oiseaux de mer *(k)*, car le balbuzard pêche bien plus qu'il ne chasse, & je

(k) Vagatur hæc (aquila) *per mare, littora, unde nomen accepit. Vivitque avium marinarum venatu. Aggreditur singulas.* Aristot. lib. IX, cap. XXXIV.

n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la pourſuite des mouettes ou des autres oiſeaux de mer ; il paroît au contraire qu'il ne vit que de poiſſon. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiſeau n'ont trouvé que du poiſſon dans ſon eſtomac, & ſa chair qui, comme je l'ai dit, a une très-forte odeur de poiſſon, eſt un indice certain qu'il en fait au moins ſa nourriture habituelle ; il eſt ordinairement très-gras, & il peut, comme les aigles, ſe paſſer d'alimens pendant pluſieurs jours ſans en être incommodé ni paroître affoibli *(l)*. Il eſt auſſi moins fier & moins féroce que l'aigle ou le pygargue ; & l'on prétend qu'on peut aſſez aiſément le dreſſer pour la pêche, comme l'on dreſſe les autres oiſeaux pour la chaſſe.

Après avoir comparé les témoignages des Auteurs, il m'a paru que l'eſpèce

(l) *Captus aliquamdo haliæius a doctiſſimo quodam medico, moribus ſatis placidus viſus fuit ac tractabilis & famis patientiſſimus Vixit dies ſeptem abſque omne cibo & quidem in altá quiete . . . . . Carnem oblatam recuſavit, piſces ſine dubio voraturus, ſi exhibitæ fuiſſent, cùm certò conſtaret eum hiſce vivere.* Aldrov. *Ornithol.* tom. I, lib. II, pag. 195.

du balbuzard, est l'une des plus nombreuses des grands oiseaux de proie, & qu'elle est répandue assez généralement en Europe, du nord au midi, depuis la Suède jusqu'en Grèce, & que même on la retrouve dans des pays plus chauds comme en Égypte & jusqu'en Nigritie (m).

J'ai dit dans une des notes de cet article, que M.rs de l'Académie des Sciences, avoient décrit un *balbuzard* ou *haliætus* femelle (n), & qu'ils lui avoient trouvé deux pieds neuf pouces, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue; & sept pieds & demi de vol ou d'envergure, tandis que les autres

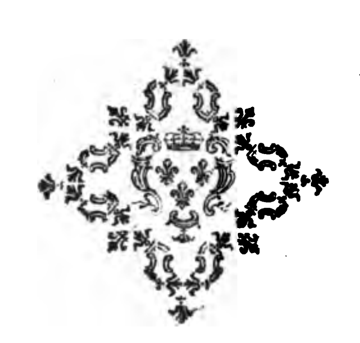
(m) Il me paroît que c'est au balbuzard qu'on doit rapporter le passage suivant : « on nous fit » remarquer quantité d'oiseaux en Nigritie, entre » autres des aigles de deux sortes, dont l'une vit » de proie de terre & l'autre de poisson, nous » appelons celle-ci *nonnette*, parce qu'elle a le » plumage de couleur de l'habit d'une carmelite » avec son scapulaire blanc. Leur vue surpasse en clarté celle de l'homme ». *Relation de la Nigritie, par Gaby. Paris, 1689.*

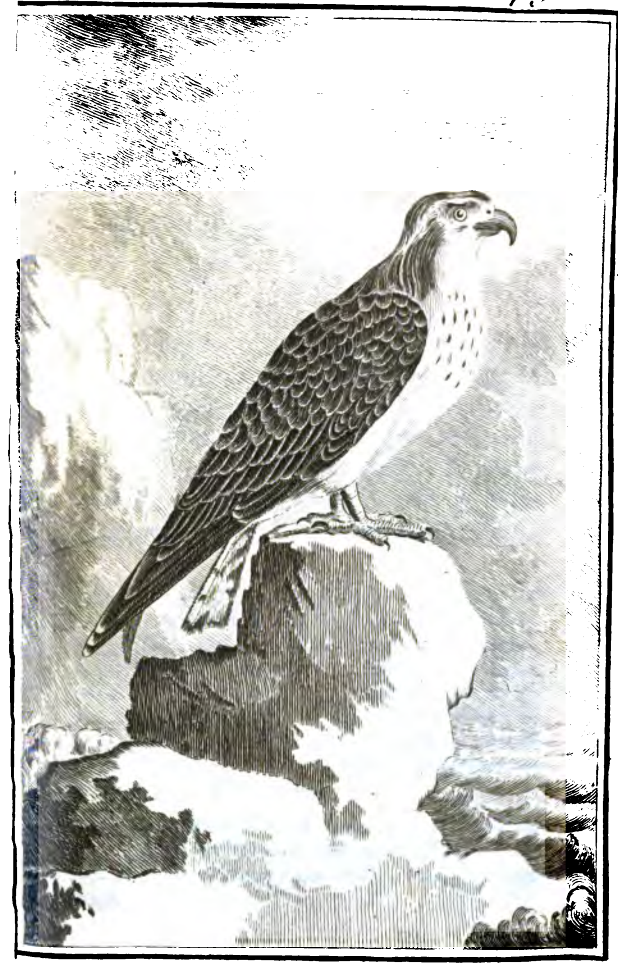
(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II, article de l'Aigle.*

Naturaliſtes, ne donnent au balbuzard que deux pieds de longueur de corps juſqu'au bout de la queue, & cinq pieds & demi de vol; cette grande différence pourroit faire croire que ce n'eſt pas le balbuzard, mais un oiſeau plus grand que M.rs de l'Académie ont décrit : néanmoins, après avoir comparé leur deſcription avec la nôtre, on ne peut guère en douter : car de tous les oiſeaux de ce genre, le balbuzard eſt le ſeul qui puiſſe être mis avec les aigles ; le ſeul qui ait le bas des jambes & les pieds bleus, le bec tout noir, les jambes longues & les pieds petits à proportion du corps : je penſe donc, avec M.rs de l'Académie, que leur oiſeau eſt le vrai *haliætus* d'Ariſtote, c'eſt-à-dire notre balbuzard, & que c'étoit une des plus grandes femelles de cette eſpèce qu'ils ont décrite & diſſéquée.

Les parties intérieures du balbuzard, diffèrent peu de celles des aigles. M.rs de l'Académie, n'ont remarqué de différences conſidérables que dans le foie qui eſt bien plus petit dans le balbuzard ; dans les deux *cæcum* de la femelle qui

sont aussi moins grands; dans la position de la rate qui est immédiatement adhérente au côté droit de l'estomac dans l'aigle; au lieu que dans le balbuzard, elle étoit située sous le lobe droit du foie; dans la grandeur des reins, le balbuzard les ayant à peu près comme les autres oiseaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres animaux, & l'aigle les ayant au contraire plus petits.





LE BALBUSARD.

L'ORFRAIE (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 112 & 415.

L'ORFRAIE, *Offifraga (pl. 111)*, a été appelé par nos Nomenclateurs le *grand Aigle de mer (b)*. Il eft en effet à peu près auffi grand que le grand aigle ; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion, mais il a les ailes plus courtes ; car l'orfraie a jufqu'à

(a) En Grec, Φήνης ; en Latin, *Offifraga* ; en Italien, *Aquilaftro anguifta barbata* ; en Allemand, *Groffer hafen ahr* ; en Siléfie, *Skaft* ; en Polonois, *Orzel-Lomignat* ; en Anglois, *Ofprey* ; en vieux François, *Orfraye*, *Offraie*, *Freneau*, *Bris-os Offrague*, *Orfraie*. Les Anciens lui ont donné le nom d'*offifrague*, parce qu'ils avoient remarqué que cet oifeau caffoit avec fon bec les os des animaux dont il fait fa proie.

(b) Le grand aigle de mer. Briffon, *tome I, page 437*. — Orfraie ou offifrague. *Defcription du cap de Bonne-efpérance, par Kolbe, tome III, page 140.*

trois pieds & demi de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a guère que ſept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & juſqu'à neuf pieds de vol. Cet oiſeau eſt d'abord très-remarquable par ſa grandeur, & il eſt reconnoiſſable, 1.° par la couleur & la figure de ſes ongles, qui ſont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier; 2.° par les jambes qui ſont nues à la partie inférieure, & dont la peau eſt couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3.° par une barbe de plumes qui pend ſous le menton, ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu*. L'orfraie ſe tient volontiers près des bords de la mer, & aſſez ſouvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivières poiſſonneuſes; il n'enlève que le plus gros poiſſon, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier; & comme il eſt très-grand & très-fort, il ravit & emporte aiſément les oies & les lièvres, & même les agneaux & les

chevreaux. Aristote assure que non-seulement l'orfraie femelle soigne ses petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chassés par leurs père & mère, & qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient : je ne trouve pas que ce fait qui est assez singulier, & qui a été répété par tous les Naturalistes, ait été vérifié par aucun ; & ce qui m'en feroit douter, c'est que cet oiseau ne pond que deux œufs, & n'élève ordinairement qu'un petit ; & que par conséquent on doit présumer qu'il se trouveroit très-embarrassé, s'il avoit à soigner & nourrir une nombreuse famille : cependant, il n'y a guère de faits dans l'histoire des animaux d'Aristote qui ne soient vrais, ou du moins qui n'aient un fondement de vérité ; j'en ai vérifié moi-même plusieurs, qui me paroissoient aussi suspects que celui-ci, & c'est ce qui me porte à recommander à ceux qui se trouveront à portée d'observer cet oiseau, de tâcher de s'assurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve sans aller chercher plus loin, qu'Aristote,

voyoit bien & disoit vrai presqu'en tout, c'est un autre fait qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, & qui demandoit également à être constaté. L'orfraie, dit-il, a la vue foible, les yeux lésés & obscurcis par une espèce de nuage *(c)*: en conséquence, il paroît que c'est la principale raison qui a déterminé Aristote à séparer l'orfraie des aigles, & à le mettre avec la chouette & les autres oiseaux qui ne voient pas pendant le jour: à juger de ce fait par les résultats, on le croiroit non-seulement suspect, mais faux; car tous ceux qui ont observé les allures de l'orfraie, ont bien remarqué qu'il voyoit assez pendant la nuit pour prendre du gibier & même du poisson, mais ils ne se sont pas aperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vît mal pendant le jour: au contraire, il vise d'assez loin le poisson sur lequel il veut fondre; il poursuit vivement les oiseaux dont il veut faire sa proie, & quoiqu'il vole moins vîte

(c) *Parum ossifraga oculis valet; nubeculâ enim oculos habet læsos.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

que les aigles, c'eſt plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus foibles: cependant le reſpect qu'on doit à l'autorité du grand Philoſophe que je viens de citer, a engagé le célèbre Aldrovande, à examiner ſcrupuleuſement les yeux de l'orfraie; & il a reconnu que l'ouverture de la pupille *(d)*, qui d'ordinaire n'eſt recouverte que par la cornée, l'étoit encore dans cet oiſeau par une membrane extrêmement mince, & qui forme en effet l'apparence d'une petite taie ſur le milieu de l'ouverture de la pupille; il a de plus obſervé que l'inconvénient de cette conformation paroît être compenſé par la tranſparence

(d) Sed in oculo dignum obſervatione eſt quod vœa quæ homini in pupillâ perforatur tenuiſſimam quandam membranulam pupillæ prætenſam habeat : atqui hoc eſt quod philoſophus dicere voluit. . . . . ſubtiliſſimam illam membranam, nubeculam vocans. Iſtæc tamen ne prorſus viſionem præpediret, quod retro & ab lateribus nigro, ut homini, colore imbuta & ſubſtantiâ paulo craſſior ſit ; itaque partem quæ iridis ambitu clauditur, ſubtiliſſimam omniſque coloris expertem & exactè pellucidam natura fabricata eſt ; hoc ipſum viſus detrimentum non nihil reſarcire poteſt ſuperciliorum aut ſupernæ orbitæ oculorum partis prominentia quæ ſeu tectum oculos ſupernè operit. Aldrov. *Avi.* tome I, page 226.

parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille, laquelle partie dans les autres oiseaux est opaque & de couleur obscure. Ainsi l'observation d'Aristote est bonne, en ce qu'il a très-bien remarqué que l'orfraie avoit les yeux couverts d'un petit nuage; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle voie beaucoup moins que les autres, puisque la lumière peut passer aisément & abondamment par le petit cercle, parfaitement transparent, qui environne la pupille. Il doit seulement résulter de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde, une tache ou un petit nuage obscur, & qu'il voit mieux de côté que de face: cependant, comme je viens de le dire, on ne s'aperçoit pas par le résultat de ses actions qu'il voie plus mal que les autres oiseaux; il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide; qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin: ainsi il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette, ni aussi perçante que les aigles;

mais il eſt ſûr en même temps qu'il ne l'a pas comme les chouettes, offuſquée pendant le jour, puiſqu'il cherche & ravit ſa proie auſſi-bien le jour que la nuit *(e)*, & principalement le matin & le ſoir; d'ailleurs, en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie, avec celle des yeux de la chouette, ou des autres oiſeaux de nuit, on verra qu'elle n'eſt pas la même; & que les réſultats doivent en être différens. Ces oiſeaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux ſont trop ſenſibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir: leur pupille eſt parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou petite taie qui ſe trouve dans l'œil de l'orfraie. La pupille dans tous les oiſeaux de nuit, dans les chats & quelques autres quadrupèdes qui voient

(e) J'ai été informé, par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poiſſon pendant la nuit, & qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaiſſant ſur les eaux. M. Salerne dit auſſi que quand l'orfraie s'abat ſur un étang pour ſaiſir ſa proie, elle fait un bruit qui paroît terrible, ſur-tout la nuit. *Ornithol. page 6.*

dans l'obscurité, est ronde & d'un grand diamètre, lorsqu'elle ne reçoit l'impression que d'une lumière foible comme celle du crépuscule; elle devient au contraire, perpendiculairement longue dans les chats, & reste ronde en se rétrécissant concentriquement dans les oiseaux de nuit, dès que l'œil est frappé d'une forte lumière; cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal, que parce qu'ils voient trop bien, puisqu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière; au lieu que les autres ont besoin de tout l'éclat du jour, & voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumière: à plus forte raison l'orfraie avec sa taie sur la pupille auroit besoin de plus de lumière qu'aucun autre, s'il n'y avoit pas de compensation à ce défaut; mais ce qui excuse entièrement Aristote, d'avoir placé cet oiseau avec les oiseaux de nuit; c'est qu'en effet, il pêche & chasse la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière, il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité; mais il tire plus de parti, plus de produit

que l'un ou l'autre de cette conformation ſingulière de ſes yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui eſt auſſi différente de celle des yeux des oiſeaux de nuit, que des oiſeaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Ariſtote, dans ſon hiſtoire des animaux, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans ſon Traité *de Mirabilibus ;* ſouvent même on y trouve énoncés des faits abſolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ſes autres ouvrages ; en ſorte que je ſuis porté à croire que ce Traité *de Mirabilibus*, n'eſt point de ce Philoſophe, & qu'on ne le lui auroit pas attribué, ſi l'on ſe fût donné la peine d'en comparer les opinions, & ſur-tout les faits avec ceux de ſon hiſtoire des animaux. Pline, dont le fond de l'ouvrage ſur l'Hiſtoire Naturelle, eſt en entier tiré d'Ariſtote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parce qu'il les a indifféremment puiſés dans les différens Traités attribués à Ariſtote, & qu'il a réuni les opinions des Auteurs ſubſéquens, la plupart fondées ſur des

préjugés populaires: nous pouvons en donner un exemple sans sortir du sujet que nous traitons. L'on voit qu'Aristote désigne & spécifie parfaitement l'espèce de l'*haliætus* ou *balbuzard*, dans son histoire des animaux, puisqu'il en fait la cinquième espèce de ses aigles, à laquelle il donne des caractères très-distinctifs; & l'on trouve en même temps dans le Traité *de Mirabilibus*, que l'*haliætus* n'est d'aucune espèce, ou plutôt ne fait pas une espèce; & Pline, amplifiant cette opinion, dit non-seulement que les balbuzards (*haliæti*) n'ont point d'espèce, & qu'ils proviennent des mélanges des aigles de différentes espèces; mais encore que ce qui naît des balbuzards, ne sont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *desquels orfraies naissent*, dit-il, *des petits vautours, lesquels*, ajoute-t-il encore, *produisent des grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer* (*f*). Que de faits

(*f*) *Haliæti suum genus non habent, sed ex diverso aquilarum coïtu nascuntur: id quidem, quod ex iis natum est, in ossifragis genus habet, e quibus vultures progenerantur minores, & ex iis magni qui omninò non generant.* Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. III.

incroyables ſont compris dans ce paſſage ! que de choſes abſurdes & contre toute analogie ! car en étendant autant qu'il eſt permis ou poſſible, les limites des variations de la Nature, & en donnant à ce paſſage l'explication la moins défavorable, ſuppoſons, pour un inſtant, que les balbuzards ne ſoient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes eſpèces d'aigles, ils ſeront féconds, comme le ſont les métis de quelques autres oiſeaux, & produiront entr'eux des ſeconds métis qui pourront remonter à l'eſpèce de l'orfraie, ſi le premier mélange a été de l'orfraie avec un autre aigle: juſque-là les loix de la Nature ne ſe trouvent pas entièrement violées; mais dire enſuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient des petits vautours qui en produiſent de grands, leſquels ne peuvent plus rien produire, c'eſt ajouter trois faits abſolument incroyables, à deux qui ſont déjà difficiles à croire; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choſes écrites légèrement, je ne puis me perſuader qu'il ſoit l'auteur de ces trois aſſertions,

& j'aime mieux croire que la fin de ce paſſage a été entièrement altérée. Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-certain que les orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours mulets qui ne produiſent plus rien. Chaque eſpèce, chaque race de vautour engendre ſon ſemblable; il en eſt de même de chaque eſpèce d'aigles, & encore de même du balbuzard & de l'orfraie; & les eſpèces intermédiaires qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles entr'eux, ont formé des races conſtantes qui ſe ſoutiennent & ſe perpétuent comme les autres par la génération. Nous ſommes particulièrement très-aſſurés que le mâle balbuzard produit avec ſa femelle des petits ſemblables à lui, & que ſi les balbuzards produiſent des orfraies, ce ne peut être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'orfraie : il en ſeroit de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle, comme de celle du bouc avec la brebis ; il en réſulte un agneau, parce que la brebis domine dans la génération, & il réſulteroit de l'autre

mélange

mélange une orfraie ; parce qu'en général ce ſont les femelles qui dominent, & que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'eſpèce de la mère, & que même les vrais mulets, c'eſt-à-dire les métis inféconds, repréſentent plus l'eſpèce de la femelle que celle du mâle.

Ce qui rend croyable cette poſſibilité du mélange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'eſt la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiſeaux ; car, quoiqu'ils diffèrent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié plus groſſe que le balbuzard, ils ſe reſſemblent aſſez par les proportions, ayant tous deux les aîles & les jambes courtes, en comparaiſon de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé, moins rapide que les aigles : tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chaſſent, & ne ſe tiennent que dans les lieux voiſins des étangs & des eaux abondantes en poiſſon : tous deux ſont aſſez communs en France & dans les

autres pays tempérés ; mais à la vérité l'orfraie, comme plus grande, ne pond que deux œufs, & le balbuzard en produit quatre *(g)*; celui-ci a la peau qui recouvre la base du bec & les pieds ordinairement bleus ; au lieu que dans l'orfraie, cette peau de la base du bec & les écailles du bas des jambes & des pieds, sont ordinairement d'un jaune vif & foncé. Il y a aussi quelque diversité

(g) L'aigle de mer, dite *orfraie*, fait son nid sur les plus hauts chênes, & un nid extrêmement large, où elle ne pond que deux œufs fort gros, tout ronds & très-pesans, d'un blanc-sale. Il y a quelques années qu'on en trouva un dans le parc de Chambord : j'envoyai les deux œufs à M. de Reaumur ; mais on ne put détacher le nid. L'année dernière on en dénicha un nid à Saint-Laurent-des-eaux, dans le bois de Briou, où il n'y avoit qu'un aiglon, que le maître de poste du lieu a fait élever. On a tué à Bellegarde, dans la forêt d'Orléans, une orfraie qui pendant la nuit pêchoit tous les plus gros brochets d'un étang qui appartenoit ci-devant à M. le duc d'Antin. Une autre a été tuée depuis peu à Seneley en Sologne, dans le moment qu'elle emportoit une grosse carpe en plein jour. . . . Le faucon de marais (balbuzard) habite parmi les roseaux, le long des eaux ; il pond à chaque fois quatre œufs blancs, elliptiques ou ovalaires ; il se nourrit de poisson. *Ornithologie de Salerne, pages 5 & 7.*

dans la distribution des couleurs sur le plumage ; mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiseaux ne soient d'espèces assez voisines pour pouvoir se mêler ; & des raisons d'analogie me persuadent que le mélange est fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies ; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, soit orfraies, soit balbuzards, tenant presque tout de la nature de leurs mères, ne conservent que quelques caractères de celle de leurs pères, par lesquels caractères ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, & des orfraies à pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux espèces : de même on trouve des balbuzards, tels que celui qu'ont décrit M.rs de l'Académie, qui sont beaucoup plus grands & plus gros que les autres ;

& en même temps on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres, & dont la petitesse ne peut être attribuée ni au sexe ni à l'âge, & ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite espèce, c'est-à-dire, du balbuzard avec l'orfraie.

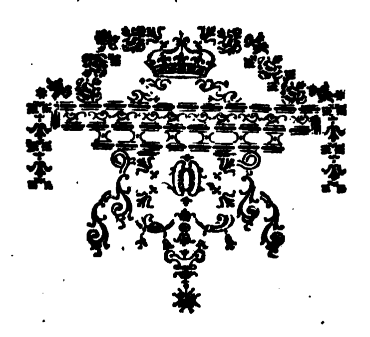
Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu, qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, & que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais elle est assez répandue : on la trouve presque par-tout en Europe, & il paroît même qu'elle est commune aux deux continens, & que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale *(h)*.

(h) *Nota.* Il me paroît que c'est à l'orfraie qu'il faut rapporter le passage suivant ; « Il y a » encore quantité d'aigles qu'ils appellent en leur » langue *sondaqua* ; elles font ordinairement leurs » nids sur le *bord des eaux* ou de quelqu'autre » précipice, tout au-dessus des plus *hauts arbres* » ou *rochers*, de sorte qu'elles sont fort difficiles à » avoir : nous en dénichâmes néanmoins plusieurs » nids ; mais nous n'y trouvâmes pas plus d'un



L'ORFRAIE ou AIGLE DE MER.

ou deux aiglons : j'en pensois nourrir quelques- «
uns lorsque nous étions sur le chemin des Hurons «
à Québec ; mais tant pour être trop lourds à «
porter, que pour ne pouvoir fournir au *poisson* «
qu'il leur falloit, n'ayant autre chose à leur donner, «
nous en fimes chaudière & nous les trouvames «
fort bons ; car ils étoient encore jeunes & tendres ».
Voyage au pays des Hurons, par Sagar Théodat, page 297.



LE
JEAN-LE-BLANC (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 413; & planche IV de ce volume.

J'AI eu cet oiseau vivant, & je l'ai fait nourrir pendant quelque temps. Il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, & il paroissoit au mois de janvier 1769, avoir acquis toutes ses dimensions : sa

(a) Jean-le-Blanc ou premier oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des Ois.* pag. 103, *fig.* pag. 104. — Le jean-le-blanc. Brisson, *Ornithol.* tome I, pag. 443. Quelques-uns ont nommé le jean-le-blanc, *Chevalier blanche-queue*, peut-être parce qu'il est un peu haut monté sur ses jambes. *Ornithol. de Salerne*, page 24.... Le mâle est plus léger & plus blanc que la femelle, sur-tout au croupion ; sa queue est fort longue, & ses jambes sont fines & d'un jaune agréable. *Idem, ibidem, &c.*..... *Nota.* Belon & quelques autres Naturalistes après lui ont cru que cet oiseau étoit le pygargue ; mais ils se sont trompés, comme on peut s'en assurer, en comparant ce que nous avons dit du pygargue avec ce que nous disons du jean-le-blanc.

longueur depuis le bout du bec jufqu'à l'extrémité de la queue étoit de deux pieds, & jufqu'au bout des ongles d'un pied huit pouces ; le bec, depuis le crochet jufqu'au coin de l'ouverture, avoit dix-fept lignes de longueur ; la queue étoit longue de dix pouces ; il avoit cinq pieds un pouce de vol ou d'envergure ; fes ailes lorfqu'elles étoient pliées, s'étendoient un peu au-delà de l'extrémité de la queue : la tête, le deffus du cou, le dos & le croupion, étoient d'un brun-cendré. Toutes les plumes qui recouvrent ces parties étoient néanmoins blanches à leur origine, mais brunes dans tout le refte de leur étendue ; en forte que le brun recouvroit le blanc, de manière qu'on ne l'apercevoit qu'en relevant les plumes : la gorge, la poitrine, le ventre & les côtes étoient blancs, variés de taches longues, & de couleur d'un brun-roux ; il y avoit des bandes tranfverfales plus brunes fur la queue ; la membrane qui couvre la bafe du bec eft d'un bleu fale ; c'eft-là que font placées les narines. L'iris des yeux eft d'un beau jaune-citron ou de couleur

de topaze d'orient; les pieds étoient couleur de chair livide, & terne dans sa jeunesse, & sont devenus jaunes, ainsi que la membrane du bec, en avançant en âge. L'intervalle entre les écailles qui recouvrent la peau des jambes, paroissoit rougeâtre; en sorte que l'apparence du tout, vu de loin, sembloit être jaune, même dans le premier âge. Cet oiseau pesoit trois livres sept onces après avoir mangé; & trois livres quatre onces, lorsqu'il étoit à jeun.

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens, & il n'a de rapport au pygargue que par ses jambes dénuées de plumes, & par la blancheur de celles du croupion & de la queue; mais il a le corps tout autrement proportionné, & beaucoup plus gros relativement à la grandeur que ne l'est celui de l'aigle ou du pygargue: il n'a, comme je l'ai dit, que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps presqu'aussi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de

deux pieds & demi de longueur, & plus de ſept pieds de vol. Par ces proportions, le jean-le-blanc ſe rapproche du balbuzard, qui a les aîles courtes à proportion du corps, mais il n'a pas, comme celui-ci, les pieds bleus; il a auſſi les jambes bien plus menues, & plus longues à proportion qu'aucun des aigles: ainſi quoiqu'il paroiſſe tenir quelque choſe des aigles, du pygargue & du balbuzard, il n'eſt pas moins d'une eſpèce particulière, & très-différente des uns & des autres. Il tient auſſi de la buſe par la diſpoſition des couleurs du plumage, & par un caractère qui m'a ſouvent frappé; c'eſt que dans de certaines attitudes, & ſurtout, vu de face, il reſſembloit à l'aigle; & que vu de côté & dans d'autres attitudes, il reſſembloit à la buſe. Cette même remarque a été faite par mon Deſſinateur, & par quelques autres perſonnes; & il eſt ſingulier que cette ambiguité de figure, réponde à l'ambiguité de ſon naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle & de celui de la buſe; en ſorte qu'on doit à certains

égards regarder le jean-le-blanc, comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiſeaux.*

Il m'a paru que cet oiſeau voyoit très-clair pendant le jour, & ne craignoit pas la plus forte lumière, car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand jour, & même vis-à-vis le ſoleil: il couroit aſſez vîte lorſqu'on l'effrayoit, & s'aidoit de ſes aîles en courant; quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu, mais cependant le froid ne lui étoit pas abſolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant pluſieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, ſans qu'il en ait paru incommodé. On le nourriſſoit avec de la viande crue & ſaignante; mais en le faiſant jeûner, il mangeoit auſſi de la viande cuite: il déchiroit avec ſon bec la chair qu'on lui préſentoit, & il en avaloit d'aſſez gros morceaux; il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il appercevoit quelqu'un; mais en ſe mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire & prendre pour cela plus de précaution

qu'un acte auſſi ſimple ne paroît en exiger. On laiſſoit à ſa portée un vaſe rempli d'eau : il commençoit par regarder de tous côtés fixement & long-temps, comme pour s'aſſurer s'il étoit ſeul, enſuite il s'approchoit du vaſe, & regardoit encore autour de lui; enfin, après bien des héſitations, il plongeoit ſon bec juſqu'aux yeux, & à pluſieurs repriſes dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiſeaux de proie ſe cachent de même pour boire. Cela vient vraiſemblablement de ce que ces oiſeaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête juſqu'au-delà de l'ouverture du bec, & juſqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quelque raiſon de crainte : cependant, le jean-le-blanc ne montroit de défiance que ſur cela ſeul, car, pour tout le reſte, il paroiſſoit indifférent & même aſſez ſtupide. Il n'étoit point méchant, & ſe laiſſoit toucher ſans s'irriter; il avoit même une petite expreſſion de contentement Cŏ . . . . . Cŏ, lorſqu'on lui donnoit à manger; mais il n'a pas paru s'attacher à perſonne de préférence. Il

devient gras en automne, & prend en tout temps plus de chair & d'embonpoint que la plupart des autres oiseaux de proie *(b)*.

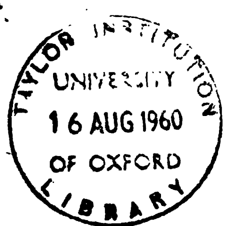
(b) Nota. Voici la note que m'a donnée sur cet oiseau l'homme que j'ai chargé du soin de mes volières. « Ayant présenté au jean-le-blanc » différens alimens, comme du pain, du fromage, » des raisins, de la pomme, &c...... il n'a » voulu manger d'aucun, quoiqu'il jeûnât depuis » vingt-quatre heures : j'ai continué à le faire » jeûner trois jours de plus, & au bout de ce temps » il a également refusé ces alimens ; en sorte qu'on » peut assurer qu'il ne mange rien de tout cela, » quelque faim qu'il ressente : je lui ai aussi pré- » senté des vers qu'il a constamment refusés ; car » lui en ayant mis un dans le bec, il l'a rejeté, » quoiqu'il l'eût déjà avalé presque à moitié : il » se jetoit avec avidité sur les mulots & les souris » que je lui donnois, il les avaloit sans leur donner » un seul coup de bec ; je me suis aperçu que » lorsqu'il en avoit avalé deux ou trois, ou seule- » ment une grosse, il paroissoit avoir un air plus » inquiet, comme s'il eût ressenti quelque douleur ; » il avoit alors la tête moins libre & plus enfoncée » qu'à l'ordinaire ; il restoit cinq ou six minutes » dans cet état, sans s'occuper d'autre chose ; car » il ne regardoit pas de tous côtés comme il fait » ordinairement, & je crois même qu'on auroit pu » l'approcher sans qu'il se fût retourné, tant il » étoit sérieusement occupé de la digestion des » souris qu'il venoit d'avaler : je lui ai présenté des » grenouilles & des petits poissons ; il a toujours

Il est très-commun en France, & comme le dit Belon, il n'y a guère de villageois qui ne le connoissent, & ne le redoutent pour leurs poules. Ce sont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc (c)*, parce qu'il est en

refusé les poissons & mangé les grenouilles par « demi-douzaines, & quelquefois davantage; mais « il ne les avale pas tout entières comme les souris, « il les saisit d'abord avec ses ongles & les dépèce « avant de les manger: je l'ai fait jeûner pendant « trois jours, en ne lui donnant que du poisson « crud; il l'a toujours refusé: j'ai observé qu'il « rendoit les peaux des souris en petites pelotes « longues d'environ un pouce; & en les faisant « tremper dans de l'eau chaude, j'ai reconnu qu'il « n'y avoit que le poil & la peau de la souris, « sans aucun os, & j'ai trouvé dans quelques-unes « de ces pelotes des grains de fer fondu & quelques « autres parcelles de charbon ».

(c) Les habitans des villages connoissent un oiseau de proie, à leur grand dommage, qu'ils nomment *jean-le-blanc;* car il mange leur volaille plus hardiment que le milan. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 103.

...... Ce jean-le-blanc assaut les poules des villages & prend les oiseaux & connins; car aussi est-il hardi: il fait grande destruction des perdrix & mange les petits oiseaux; car il vole à la dérobée le long des haies & de l'orée des forêts, somme qu'il n'y a païsan qui ne le connoisse. *Idem, Ibidem.*



effet remarquable par la blancheur du ventre, du dessous des ailes, du croupion & de la queue. Il est cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères; car la femelle est presque toute grise, & n'a que du blanc sale sur les plumes du croupion; elle est, comme dans les autres oiseaux de proie, plus grande, plus grosse & plus pesante que le mâle: elle fait son nid presqu'à terre, dans les terreins couverts de bruyères, de fougère, de genêt & de joncs; quelquefois aussi sur des sapins & sur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs, qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise *(d)*: le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps de l'incubation, & même pendant le temps qu'elle soigne & élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, & surtout les hameaux & les fermes; il saisit & enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés; & lorsque la volaille lui manque, il prend des lapreaux, des perdrix, des cailles & d'autres moindres

(d) Ornithologie de Salerne, *pages 23 & 24.*

oiseaux : il ne dédaigne pas même les mulots & les lézards. Comme ces oiseaux & sur-tout la femelle, ont les ailes courtes & le corps gros, leur vol est pesant, & ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur : on les voit toujours voler bas *(e)*, & saisir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement : ils ne chassent guère que le matin & le soir, & ils se reposent dans le milieu du jour.

On pourroit croire qu'il y a variété dans cette espèce, car Belon donne la description d'un second oiseau qui « est, dit-il *(f)*, encore une autre espèce « d'oiseau saint-martin, semblablement « nommé *blanche-queue*, de même es- « pèce que le susdit jean-le-blanc, & « qui ressemble au milan royal, de si «

(e) Quiconque le regarde voler, advise en lui la semblance d'un héron en l'air ; car il bat des ailes & ne s'élève pas en amont comme plusieurs autres oiseaux de proie, mais vole le plus souvent bas contre terre, & principalement soir & matin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 103.

(f) Idem, ibidem, page 104.

» près, qu'on n'y trouveroit aucune » différence, si ce n'étoit qu'il est plus » petit & plus blanc dessous le ventre, » ayant les plumes qui touchent le crou- » pion en la queue, tant dessus que dessous de couleur blanche ». Ces ressemblances auxquelles on doit en ajouter encore une plus essentielle, qui est d'avoir les jambes longues, indiquent seulement que cette espèce est voisine de celle du jean-le-blanc; mais comme elle en diffère considérablement par la grandeur & par d'autres caractères, on ne peut pas dire que ce soit une variété du jean-le-blanc; & nous avons reconnu que c'est le même oiseau que nos Nomenclateurs ont appelé le *lanier cendré*, duquel nous ferons mention dans la suite sous le nom d'oiseau *saint-martin*, parce qu'il ne ressemble en rien au lanier.

Au reste, le jean-le-blanc qui est très-commun en France, est néanmoins assez rare par-tout ailleurs, puisqu'aucuns des Naturalistes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne & du Nord, n'en ont fait mention que d'après Belon; & c'est par cette raison que j'ai cru devoir m'étendre

ſur les faits particuliers de l'hiſtoire de cet oiſeau. Je dois auſſi obſerver que M. Salerne a fait une forte mépriſe *(g)*, en diſant que cet oiſeau étoit le même que le *ringtail* ou *queue blanche des Anglois*, dont ils appellent le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules* : c'eſt ce caractère de la queue blanche, & cette habitude naturelle de prendre les poules, communs au ringtail

(g) 5.° Jean-le-blanc, *pygargus accipiter ſubbuteo Turneri* ; *Raii*, *ſynopſ.* en Anglois, *the ringtail*, c'eſt-à-dire, *queue blanche* ; & le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules* ; il diffère des autres oiſeaux de ce genre par ſon croupion blanc, d'où lui vient le nom de *pygargus* en Grec, & par un collier de plumes redreſſées autour des oreilles, qui lui ceint la tête comme une couronne. M. Linnæus ne parle point de cet oiſeau ; apparemment qu'il ne ſe trouve point en Suède : il eſt aſſez commun dans ce pays-ci, & ſur-tout en Sologne où il fait ſon nid par terre entre les bruyères à balais, que l'on appelle vulgairement des *brémailles*. *Ornithol. de Salerne*, page 23. *Nota*. Que ſi M. Salerne eût ſeulement vu cet oiſeau, il n'auroit pas dit qu'il avoit une couronne ou collier de plumes redreſſées autour de la tête ; car le jean-le-blanc n'a point ce caractère qui n'appartient qu'à l'oiſeau que Turner a nommé *ſubbuteo*, & que M. Briſſon appelle *faucon à collier*.

& au jean-le-blanc, qui ont trompé M. Salerne, & lui ont fait croire que c'étoit le même oiseau ; mais il auroit dû comparer les descriptions des Auteurs précédens, & il auroit aisément reconnu que ce sont des oiseaux d'espèces différentes : d'autres Naturalistes ont pris l'oiseau appelé par M. Edwards, *Blue-hawk*, épervier ou faucon bleu pour le *henharrier (h)*, ou déchireur de poules, quoique ce soient encore des oiseaux d'espèces différentes. Nous allons tâcher d'éclaircir ce point, qui est un des plus obscurs de l'Histoire Naturelle des oiseaux de proie.

On sait qu'on peut les diviser en deux ordres, dont le premier n'est composé que des oiseaux guerriers, nobles & courageux, tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers, &c. . . . . Et le second contient les oiseaux lâches, ignobles & gourmands, tels que les vautours, les milans, les buses, &c. . . . . Entre ces deux ordres si différens par le naturel & les mœurs, il se trouve, comme par-tout

(h) *Britisch. Zoology*, pag. 67.

ailleurs, quelques nuances intermédiaires, quelques espèces qui tiennent aux deux ordres ensemble, & qui participent au naturel des oiseaux nobles & des oiseaux ignobles; ces espèces intermédiaires sont, 1.° celle du jean-le-blanc, dont nous venons de donner l'histoire, & qui, comme nous l'avons dit, tient de l'aigle & de la buse; 2.° celle de l'oiseau saint-martin, que M.rs Brisson & Frisch ont appelé le *lanier cendré*, & que M. Edwards a nommé *faucon bleu*, mais qui tient plus du jean-le-blanc & de la buse, que du faucon ou du lanier; 3.° celle de la soubuse, dont les Anglois n'ont pas bien connu l'espèce, ayant pris un autre oiseau pour le mâle de la soubuse dont ils ont appelé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc), & le prétendu mâle *henharrier* (déchireur de poules); ce sont les mêmes oiseaux que M. Brisson a nommés *faucons à collier*, mais ils tiennent plus de la buse que du faucon ou de l'aigle. Ces trois espèces, & sur-tout la dernière, ont donc été ou méconnues ou confondues, ou très-mal nommées; car le jean-le-blanc

ne doit point entrer dans la liste des aigles. L'oiseau saint-martin n'est ni un faucon, comme le dit M. Edwards, ni un lanier, comme le disent M.[rs] Frisch & Brisson, puisqu'il est d'un naturel différent & de mœurs opposées. Il en est de même de la soubuse, qui n'est ni un aigle ni un faucon, puisque ses habitudes sont toutes différentes de celles des oiseaux de ces deux genres : on le reconnoîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il sera question de ces deux oiseaux.

Mais il me paroît qu'on doit joindre à l'espèce du jean-le-blanc, qui nous est bien connue, un oiseau que nous ne connoissons que par des indications d'Aldrovande *(i)*, sous le nom de *laniarius*, & de Schwenckfeld *(k)*, sous celui de *milvus albus*. Cet oiseau que M. Brisson a aussi appelé *lanier*, me paroît encore plus éloigné du vrai lanier

(i) Laniarius. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 380. *Icones*, pag. 381 & 382.

(k) Milvus albus, Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 304. — Le Lanier blanc. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 367.



LE JEAN-LE-BLANC.

que l'oiseau saint-martin. Aldrovande décrit deux de ces oiseaux, dont l'un est bien plus grand, & a deux pieds depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, c'est la même grandeur que celle du jean-le-blanc ; & si l'on compare la description d'Aldrovande, avec celle que nous avons donnée du jean-le-blanc, je suis persuadé qu'on y trouvera assez de caractères pour présumer que ce *laniarius* d'Aldrovande, pourroit bien être le jean-le-blanc, d'autant que cet Auteur dont l'ornithologie est bonne & très-complète, sur-tout pour les oiseaux de nos climats, ne paroît pas avoir connu le jean-le-blanc par lui-même, puisqu'il n'a fait que l'indiquer d'après Belon *(l)*, duquel il a emprunté jusqu'à la figure de cet oiseau.

(l) Pygargi secundum genus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 208.

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux Aigles & Balbuzards.

Voyez les planches enluminées, n.° 416.

I.

L'OISEAU des grandes Indes, dont M. Brisson a donné une description exacte *(a)*, sous le nom d'*aigle de Pondichéry*. Nous observerons seulement que par sa seule petitesse, on auroit dû l'exclure du nombre des aigles, puisqu'il est de moitié moins grand que le plus petit des aigles : il ressemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la base du bec, & qui est d'une couleur bleuâtre, mais il n'a pas comme lui les pieds bleus, il les a jaunes comme le pygargue : son bec cendré à son origine, & d'un jaune pâle à son bout,

(a) L'aigle de Pondichéry. *Voyez planche XXXV.* Brisson. *Ornith.* tom. I, pag. 450.

ſemble participer pour les couleurs du bec des aigles & des pygargues; & ces différences indiquent aſſez que cet oiſeau eſt d'une eſpèce particulière : c'eſt vraiſemblablement l'oiſeau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puiſque les Malabares en ont fait une idole, & lui rendent un culte *(b);* mais c'eſt plutôt par la beauté de ſon plumage, que par ſa grandeur ou ſa force, qu'il a mérité cet honneur : on peut dire en effet que c'eſt l'un des plus beaux oiſeaux du genre des oiſeaux de proie.

(b) L'aigle Malabare eſt également beau & rare; ſa tête, ſon cou & toute ſa poitrine, ſont couverts de plumes très-blanches, plus longues que larges, dont la tige & la côte ſont d'un beau noir de jais; le reſte du corps eſt couleur de marron luſtré, moins foncé ſous les ailes que deſſus; les ſix premières plumes de l'aile ſont noires au bout, la peau autour du bec eſt bleuâtre, le bout du bec eſt jaune, tirant ſur le vert; les pieds ſont jaunes, les ongles noirs; cet animal a le regard perçant, il eſt de la groſſeur d'un faucon : c'eſt une eſpèce de divinité adorée par les Malabares; on en trouve auſſi dans le royaume de Viſapour & ſur les terres du grand Mogol. *Ornith. de Salerne*, page 8.

I I.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale *(c)*, que Marcgrave a décrit sous le nom *urutaurana* (ouroutaran) *(d)* que lui donnent les Indiens du Bresil, & que Fernandès a indiqué par le nom *ysquauthli (e)*, qu'il porte au Mexique: c'est celui que nos voyageurs François ont appelé *aigle d'Orénoque (f)*: les Anglois

(c) L'aigle hupé du Bresil. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 446.

(d) Urutaurana (Brasiliensibus), *& urutari-cuquichu-caririri.* Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 203.

(e) Ysquauthli. Fernandès, *Hist. nat. nov. Hisp.* pag. 34.

(f) Il passe assez souvent de la terre-ferme aux îles Antilles, une sorte de gros oiseau, qui doit tenir le premier rang entre les oiseaux de proie de l'Amérique: les premiers habitans du Tabago l'ont nommé l'*aigle d'Orénoque*, à cause qu'il est de la grosseur & de la figure d'un aigle, & qu'on tient que cet oiseau, qui n'est que passager en cette île, se voit communément en cette partie de l'Amérique méridionale, qui est arrosée de la grande rivière d'Orénoque; tout son plumage est d'un gris-clair marqueté de taches noirs, hormis que les extrémités

Anglois ont adopté cette dénomination (*g*), & l'appellent *orenoko-eagle* : il est un peu plus petit que l'aigle commun, & approche de l'aigle tacheté ou petit aigle par la variété de son plumage ; mais il a pour caractères propres & spécifiques, les extrémités des ailes & de la queue bordées d'un jaune blanchâtre, deux plumes noires, longues de plus de deux pouces, & deux autres plumes plus petites, toutes quatre placées sur le sommet de la tête, & qu'il peut baisser ou relever à sa volonté ; les jambes

extrémités de ses ailes & de sa queue sont bordées de jaune : il a les yeux vifs & perçans ; les ailes fort longues, le vol rapide & prompt, vu la pesanteur de son corps : il se repaît d'autres oiseaux sur lesquels il fond avec furie, & après les avoir atterrés, il les déchire en pièces & les avale. . . . il attaque les arras, les perroquets . . . . . on a remarqué qu'il ne se jette pas sur son gibier tandis qu'il est à terre ou qu'il est posé sur quelque branche, mais qu'il attend qu'il ait pris l'essor pour le combattre en l'air. Du Tertre, *Hist. nat. des Antilles*, page 159. *Nota.* Rochefort a copié ceci mot pour mot dans la Relation de l'île de Tabago, *pages 30 & 31.*

(*g*) *Voyez* Browne, *Hist. nat. of Jamaïca*, page 471.

couvertes jusqu'aux pieds de plumes blanches & noires, posées comme des écailles; l'iris de l'œil d'un jaune vif, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds jaunes comme les aigles, mais le bec plus noir & les ongles moins noirs: ces différences sont suffisantes pour séparer cet oiseau des aigles, & de tous les autres dont nous avons fait mention dans les articles précédens; mais il me paroît qu'on doit rapporter à cette espèce, l'oiseau que Garcilasso appelle *aigle du Pérou (h)*, qu'il dit être plus petit que les aigles d'Espagne.

Il en est de même de l'oiseau des côtes occidentales de l'Afrique *(i)*, dont M. Edwards nous a donné une très-bonne figure enluminée, avec une excellente description sous le nom d'*eagle-crowned, aigle hupé*, qui me paroît être de la même espèce, ou d'une espèce très-voisine de celui-ci. Je crois devoir rapporter en entier la description de

(h) Histoire naturelle des Incas, *tome II, page* 274.

(i) L'aigle hupé d'Afrique. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 448.

M. Edwards, pour mettre le Lecteur à portée d'en juger (k).

(k) Cet oiseau, dit M. Edwards, est d'environ un tiers plus petit que les plus grands aigles qui se voyent en Europe, & il paroît fort & hardi comme les autres aigles; le bec avec la peau qui couvre le haut du bec, & où les ouvertures des narines sont placées, est d'un brun obscur, les coins de l'ouverture du bec sont fendus assez avant jusque sous les yeux, & sont jaunâtres, l'iris des yeux est d'une couleur d'orange rougeâtre; le devant de la tête, le tour des yeux & la gorge sont couverts de plumes blanches, parsemées de petites taches noires; le derrière du cou & de la tête, le dos & les ailes, sont d'un brun foncé, tirant sur le noir, mais les bords extérieurs des plumes sont d'un brun clair. Les pennes * sont plus foncées que les autres plumes des ailes; les côtés des ailes vers le haut, & les extrémités de quelques-unes des couvertures des ailes sont blancs; la queue est d'un gris foncé, croisée de barres noires, & le dessous en paroît être d'un gris de cendre obscur & léger; la poitrine est d'un brun rougeâtre avec de grandes taches noires transversales sur les côtés; le ventre est blanc, aussi-bien que le dessous de la queue qui est marqueté de taches noires; les cuisses & les jambes, jusqu'aux ongles, sont couvertes de plumes blanches, joliment marquetées de taches rondes & noires; les ongles sont noirs & très-forts, les doigts sont couverts d'écailles d'un jaune vif, il élève ses plumes du dessus de la tête en forme de crête ou

* *Pennes* est un terme de fauconnerie, pour exprimer les grandes plumes des ailes des Oiseaux de proie.

La distance entre l'Afrique & le Bresil, qui n'est guère que de quatre cents lieues, n'est pas assez grande pour que des oiseaux de haut vol ne puissent la parcourir; & dès-lors il est très-possible que celui-ci se trouve également aux côtes du Bresil, & sur les côtes occidentales de l'Afrique; & il suffit de comparer les caractères qui leur sont particuliers, & par lesquels ils se ressemblent, pour être persuadé qu'ils sont de la même espèce; car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redressent à volonté, tous deux sont à peu près de la même

de hupe, d'où il tire son nom. J'ai dessiné cet oiseau vivant à Londres, en 1752; son maître m'assura qu'il venoit des côtes d'Afrique, & je le crois d'autant plus volontiers, que j'en ai vu deux autres de cette même espèce exactement chez une autre personne, & qui venoient de la côte de Guinée; Barbot a indiqué cet oiseau sous le nom d'*aigle couronné*, dans sa description de la Guinée; il en donne une mauvaise figure, dans laquelle cependant on reconnoît les plumes relevées sur sa tête d'une manière très-peu différente de celle dont elles sont représentées dans ma figure. Edwards, *Glanures*, part. I, pag. 31 & 32, *planche enluminée* 224.

grandeur ; ils ont aussi tous deux le plumage varié, & marqueté dans les mêmes endroits ; l'iris des yeux d'un orangé vif, le bec noirâtre ; les jambes jusqu'aux pieds, également couvertes de plumes, marquetées de noir & de blanc ; les doigts jaunes & les ongles bruns ou noirs, & il n'y a de différence que dans la distribution & dans les teintes des couleurs du plumage, ce qui ne peut être mis en comparaison avec toutes les ressemblances que nous venons d'indiquer ; ainsi, je crois être bien fondé à regarder cet oiseau des côtes d'Afrique, comme étant de la même espèce que celui du Bresil ; en sorte que l'aigle hupé du Bresil, l'aigle d'Orénoque, l'aigle du Pérou, & l'aigle hupé de Guinée, ne sont qu'une seule & même espèce d'oiseau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

III.

L'OISEAU du Bresil *(l)*, indiqué par

(l) L'aigle du Bresil, Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 445.

Marcgrave sous le nom *urubitinga (m)*, qui vraisemblablement est d'une espèce différente du précédent, puisqu'il porte un autre nom dans le même pays; & en effet, il en diffère, 1.° par la grandeur, étant de moitié plus petit; 2.° par la couleur, celui-ci est d'un brun noirâtre, au lieu que l'autre est d'un beau gris; 3.° parce qu'il n'a point de plumes droites sur la tête; 4.° parce qu'il a le bas des jambes & des pieds nus comme le pygargue; au lieu que le précédent a, comme l'aigle, les jambes couvertes jusqu'au talon.

I V.

Voyez les Planches enluminées, n.° 417.

L'OISEAU que nous avons cru devoir appeler le *petit aigle d'Amérique*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste, & qui se trouve à Cayenne & dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Il n'a guère que seize à dix-huit pouces de longueur; & il est

(m) *Urubitinga Brasiliensibus.* Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 214.

remarquable, même au premier coup d'œil, par une large plaque d'un rouge pourpré qu'il a sous la gorge & sous le cou : on pourroit croire à cause de sa petitesse qu'il seroit du genre des éperviers ou des faucons ; mais la forme de son bec, qui est droit à son insertion, & qui ne prend de la courbure, comme celui des aigles, qu'à quelque distance de son origine, nous a déterminé à le rapporter plutôt aux aigles qu'aux éperviers. Nous n'en donnerons pas une plus ample description, parce que la planche enluminée représente assez ses autres caractères.

V.

L'OISEAU des Antilles appelé le *pêcheur*, par le P. du Tertre *(n)*, & qui est très-vraisemblablement le même que celui qui nous est indiqué par Catesby sous le nom de *fishing-hawk (o)*, épervier-

(n) Hist. gén. des Antilles, par le P. du Tertre, *tome II, page 253.*

(o) Fishing-Hawk, Catesby, *tome I, page 2, planche II, avec une figure coloriée.*

pêcheur de la Caroline; il est, dit-il, de la grosseur d'un autour, avec le corps plus alongé: ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au-delà de l'extrémité de la queue. Il a plus de cinq pieds de vol ou d'envergure; il a l'iris des yeux jaune; la peau qui couvre la base du bec bleue, le bec noir, les pieds d'un bleu pâle, & les ongles noirs, & presque tous aussi longs les uns que les autres: tout le dessus du corps, des ailes & de la queue, est d'un brun foncé; tout le dessous du corps, des ailes & de la queue est blanc; les plumes des jambes sont blanches, courtes & appliquées de très-près sur la peau. « Le pêcheur, dit le P. du Tertre, est » tout semblable au *mansfeni*, hormis » qu'il a les plumes du ventre blanches, » & celles du dessus de la tête noires; » ses griffes sont un peu plus petites. » Ce pêcheur est un vrai voleur de » mer, qui n'en veut non plus aux » animaux de la terre qu'aux oiseaux de » l'air, mais seulement aux poissons » qu'il épie de dessus une branche ou

une pointe de roc; & les voyant à « fleur d'eau, il fond promptement « dessus, les enlevant avec ses griffes, « & les va manger sur un rocher: quoi- « qu'il ne fasse pas la guerre aux oiseaux, « ils ne laissent pas de le poursuivre & « de s'attrouper, & de le bequeter jus- « qu'à ce qu'il change de quartier. Les « enfans des Sauvages les élèvent étant « petits, & s'en servent à la pêche par « plaisir seulement, car ils ne rapportent « jamais leur pêche ». Cette indication du P. du Tertre, n'est ni assez précise, ni assez détaillée, pour qu'on puisse être assuré que l'oiseau dont il parle est le même que celui de Catesby, & nous ne le disons que comme une présomption: mais ce qu'il y a ici de bien plus certain, c'est que ce même oiseau d'Amérique, donné par Catesby, ressemble si fort à notre balbuzard d'Europe, qu'on pourroit croire avec fondement, que c'est absolument le même, ou du moins une simple variété dans l'espèce du balbuzard; il est de la même grosseur, de la même forme, à très-peu

près de la même couleur, & il a, comme lui, l'habitude de pêcher & de se nourrir de poisson. Tous ces caractères se réunissent pour n'en faire qu'une seule & même espèce avec celle du balbuzard.

VI.

L'OISEAU des îles Antilles, appelé par nos Voyageurs *mansfeni*, & qu'ils ont regardé comme une espèce de petit aigle *(nisus)*: le *mansfeni*, dit le P. du Tertre, est un puissant oiseau de proie, qui en sa forme & en son plumage, a tant de ressemblance avec l'aigle, que la seule petitesse peut l'en distinguer; car il n'est guère plus gros qu'un faucon; mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes; quoiqu'il soit si bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiseaux qui n'ont point de défense, comme aux grives, alouettes de mer, & tout au plus aux ramiers & tourterelles; il vit aussi de serpens & de petits lézards: il se perche ordinairement sur les arbres les plus élevés: les

plumes sont si fortes & si serrées, que si en le tirant on ne le prend à rebours, le plomb n'a point de prise pour pénétrer ; la chair en est un peu plus noire, mais elle ne laisse pas d'être excellente. *Histoire des Antilles, tome II, page 252.*

LES VAUTOURS.

L'ON a donné aux Aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts & plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les vautours au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise & de la voracité; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit; les vautours au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, & sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car dans ce genre, il n'y a qu'eux

qui ſe mettent en nombre & plusieurs contre un ; il n'y a qu'eux qui s'acharnent ſur les cadavres au point de les déchiqueter juſqu'aux os ; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repouſſer : les éperviers, les faucons & juſqu'aux plus petits oiſeaux montrent plus de courage, car ils chaſſent ſeuls, & preſque tous dédaignent la chair morte, & refuſent celle qui eſt corrompue : dans les oiſeaux comparés aux quadrupèdes, le vautour ſemble réunir la force & la cruauté du tigre, avec la lâcheté & la gourmandiſe du chacal, qui ſe met également en troupes pour dévorer les charognes & déterrer les cadavres ; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la nobleſſe, la magnanimité & la munificence du lion.

On doit donc d'abord diſtinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, & on les reconnoîtra à la ſimple inſpection en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite ; la tête nue, le cou auſſi preſque nu,

couvert d'un simple duvet ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant presque demi-circulaires, parce qu'ils se tiennent rarement à terre, & ceux des vautours étant plus courts & moins courbés; à l'espèce de duvet fin qui tapisse l'intérieur de leurs ailes, & qui ne se trouve pas dans les autres oiseaux de proie; à la partie du dessous de la gorge qui est plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle qui se tient fièrement droit, & presque perpendiculairement sur ses pieds; au lieu que le vautour dont la situation est à demi horizontale, semble marquer la bassesse de son caractère par la position inclinée de son corps: on reconnoîtra même les vautours de loin, en ce qu'ils sont presque les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre, c'est-à-dire, plus de deux ensemble; & aussi parce qu'ils ont le vol pesant, & qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'essayer & de

s'efforcer à trois ou quatre reprises, avant de pouvoir prendre leur plein essor *(a)*.

Nous avons composé le genre des aigles de trois espèces ; savoir, le grand aigle, l'aigle moyen ou commun, & le petit aigle : nous y avons ajouté les oiseaux qui en approchent le plus, tels que le pygargue, le balbuzard, l'orfraie,

(a) Nota. M. Ray, & M. Salerne, qui n'a fait presque par-tout que le copier mot pour mot, donnent encore pour différences caractéristiques entre les vautours & les aigles, la forme du bec qui ne se recourbe pas immédiatement à sa naissance & se maintient droit jusqu'à deux pouces de distance de son origine ; mais je dois observer que ce caractère n'est pas bien indiqué, car le bec des aigles ne se recourbe pas non plus dès sa naissance, il se maintient d'abord droit, & la seule différence est que dans le vautour cette partie droite du bec est plus longue que dans l'aigle ; d'autres Naturalistes donnent aussi comme différence caractéristique la proéminence du jabot, plus grand dans les vautours que dans les aigles, mais ce caractère est équivoque & n'appartient pas à toutes les espèces de vautours ; le griffon qui est l'une des principales, bien loin d'avoir le jabot proéminent, l'a si rentré en dedans, qu'il y a au-dessous de son cou & à la place du jabot, un creux assez grand pour y mettre le poing.

le jean-le-blanc & les ſix oiſeaux étrangers qui y ont rapport; ſavoir, 1.° le bel oiſeau de Malabar; 2.° l'oiſeau du Breſil, de l'Orénoque, du Pérou & de Guinée, appelé par les Indiens du Breſil, *urutaurana;* 3.° l'oiſeau appelé dans ce même pays, *urubitinga;* 4.° celui que nous avons appelé le *petit aigle de* l'*Amérique;* 5.° l'oiſeau pêcheur des Antilles; 6.° le mansſeni qui paroît être une eſpèce de petit aigle, ce qui fait en tout treize eſpèces, dont l'une que nous avons appelée *petit aigle de* l'*Amérique*, n'a été indiquée par aucun Naturaliſte. Nous allons faire de même l'énumération & la réduction des eſpèces de vautours, & nous parlerons d'abord d'un oiſeau qui a été mis au nombre des aigles par Ariſtote, & après lui par la plupart des Auteurs, quoique ce ſoit réellement un vautour & non pas un aigle.

LE
PERCNOPTÈRE (a).

Voyez les Planches enluminées, n.° 426.

J'AI adopté ce nom, tiré du Grec, pour distinguer cet oiseau de tous les autres; ce n'est point du tout un aigle, & ce n'est certainement qu'un vautour, ou si l'on veut suivre le sentiment des Anciens, il sera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiseaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Aristote (b), qui

(a) Cet oiseau s'appelle en Catalogne, *Trencalos.* — Le Vautour des Alpes. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 464.

(b) *Nota.* Aristote en fait la quatrième espèce de ses aigles, sous le nom de Περκνόπτερος; & il lui donne ensuite pour surnom Ὑπαίετος, que Théodore Gaza a bien rendu par *subaquila*; mais d'autres Auteurs, & particulièrement Aldrovande ont pensé qu'on devoit lire Γυπαίετος au lieu de Ὑπαίετος; c'est-à-dire, *Vulturina aquila* au lieu de *subaquila*: ce qu'il y a de vrai, c'est que l'une & l'autre de ces deux dénominations conviennent également à cet oiseau.

l'a placé parmi les aigles, avoue lui-même qu'il est plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, sans avoir aucune de ses bonnes qualités ; se laissant chasser & battre par les corbeaux, étant paresseux à la chasse, pesant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé & cherchant les cadavres : il a aussi les ailes plus courtes & la queue plus longue que les aigles ; la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'est-à-dire, couvert comme la tête d'un simple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-dessous du cou en forme de fraise ; l'iris des yeux est d'un jaune rougeâtre ; le bec & la peau nue qui en recouvre la base sont noirs, l'extrémité crochue du bec est blanchâtre ; le bas des jambes & les pieds sont nus & de couleur plombée ; les ongles sont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles : il est de plus fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte sur la poitrine au-dessous de sa fraise, & cette tache brune paroît entourée ou

plutôt liſérée d'une ligne étroite & blanche : en général, cet oiſeau eſt d'une vilaine figure & mal proportionnée ; il eſt même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines, & de deux autres trous qui ſe trouvent dans ſon bec par leſquels s'écoule la ſalive ; il a le jabot proéminent ; & lorſqu'il eſt à terre, il tient toujours les ailes étendues *(c)* : enfin il ne reſſemble à l'aigle que par la grandeur, car il ſurpaſſe l'aigle commun, & il approche du grand aigle pour la groſſeur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol. L'eſpèce du percnoptère paroît être plus rare que celles des autres vautours ; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, & dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en aſſez petit nombre.

(c) Nota. Cette habitude de tenir les ailes étendues appartient non-ſeulement à cette eſpèce, mais encore à la plupart des Vautours & à quelques autres oiſeaux de proie.

LE GRIFFON.

C'EST le nom que M.rs de l'Académie des Sciences ont donné à cet oiseau pour le distinguer des autres vautours *(a)*. D'autres Naturalistes l'ont appelé le *vautour rouge (b)*, le *vautour iaune (c)*, le *vautour fauve (d)*; & comme aucune de ces dénominations n'est univoque ni exacte, nous avons préféré le nom simple de griffon. Cet oiseau est encore plus grand que le percnoptère; il a huit pieds de vol ou d'envergure; le corps plus gros & plus long que le

(a) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie III, page 209, avec une assez bonne figure.*

(b) Vultur ruber seu lateritii coloris, magnitudinis mediæ, interdum comparet in Prussia. Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 430.

(c) Vultur fulvus noster, Batico Bellonii congener. Willulghby. *Ornith.* pag. 36; & Ray, *Synops. avium*, pag. 10, n.° 7.

(d) Le Vautour fauve, Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 462.

grand aigle, ſur-tout en y comprenant les jambes qu'il a longues de plus d'un pied, & le cou qui a ſept pouces de longueur; il a, comme le percnoptère, au bas du cou un collier de plumes blanches; ſa tête eſt couverte de pareilles plumes qui font une petite aigrette par-derrière, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles; le cou eſt preſque entièrement dénué de plumes; il a les yeux à fleur de tête avec de grandes paupières, toutes deux également mobiles & garnies de cils, & l'iris d'un bel orangé; le bec long & crochu, noirâtre à ſon extrémité ainſi qu'à ſon origine, & bleuâtre dans ſon milieu; il eſt encore remarquable par ſon jabot rentré, c'eſt-à-dire par un grand creux qui eſt au haut de l'eſtomac, & dont toute la cavité eſt garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre. Ce creux eſt la place du jabot qui n'eſt ni proéminent ni pendant, comme celui du percnoptère; la peau du corps qui paroît à nu ſur le cou & autour des yeux, des oreilles, &c. eſt d'un gris brun & bleuâtre; les

plus grandes plumes de l'aile ont jusqu'à deux pieds de longueur, & le tuyau plus d'un pouce de circonférence: les ongles sont noirâtres, mais moins grands & moins courbés que ceux des aigles.

Je crois, comme l'ont dit M.rs de l'Académie des Sciences, que le griffon est en effet le grand vautour d'Aristote *(e)*; mais comme ils ne donnent aucune raison de leur opinion à cet égard, & que d'abord il paroîtroit qu'Aristote ne faisant que deux espèces ou plutôt deux genres de vautours, le petit plus blanchâtre que le grand qui varie pour la forme *(f)*; il paroîtroit, dis-je, que ce genre du grand vautour est composé de plus d'une espèce, que l'on peut également y rapporter; car,

(e) Il se peut faire que l'oiseau que nous décrivons, *qui est le grand vautour d'Aristote*, est vulgairement appelé *griffon*, parce que c'est un oiseau fort grand, &c. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, page 59.*

(f) Vulturum duo genera sunt alterum parvum & albicantius, alterum majus, ac multiformius, Arist. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 3.

il n'y a que le percnoptère dont il ait indiqué l'efpèce en particulier ; & comme il ne décrit aucun des autres grands vautours, on pourroit douter avec raifon, que le griffon fût le même que fon grand vautour ; le vautour commun, qui eft tout auffi grand & peut-être moins rare que le griffon, pourroit être également pris pour ce grand vautour ; en forte qu'on doit penfer que M.[rs] de l'Académie des Sciences, ont eu tort d'affirmer, comme certaine, une chofe auffi équivoque & auffi douteufe, fans avoir même indiqué la raifon ou le fondement de leur affertion, qui ne peut fe trouver vraie que par hafard, & ne peut être prouvée que par des réflexions & des comparaifons qu'ils n'avoient pas faites : j'ai tâché d'y fuppléer, & voici les raifons qui m'ont déterminé à croire que notre griffon eft en effet le grand vautour des Anciens.

Il me paroît que l'efpèce du griffon eft compofée de deux variétés ; la première, qui a été appelée *vautour fauve* (g) ;

(g) Le Vautour fauve. Briffon, *tome I, page 462.*

& la seconde, *vautour doré* par les Naturalistes *(h)*. Les différences entre ces deux oiseaux dont le premier est le griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes & séparées, car, tous deux sont de la même grandeur, & en général à peu près de la même couleur; tous deux ont la queue courte relativement aux ailes qui sont très-longues *(i)*, & par ce caractère qui leur est commun, ils diffèrent des autres vautours: ces ressemblances ont même frappé d'autres Naturalistes avant moi *(k)*, au point qu'ils ont appelé le vautour fauve, *congener* du vautour doré;

(h) Vultur aureus Alberti magni, Gesneri, Raii, Willulghbei, Klein, *Ord. avium*. pag. 43, n.° 1. — *Vultur bæticus sive castaneus*. Aldrov. *Avi*. tome I, page 273. — Le Vautour doré. Brisson, *Ornith*. tome I, page 458.

(i) Nota. M. Brisson donne à son vautour doré une queue de deux pieds trois pouces de longueur, & trois pieds à la plus grande plume de l'aile, ce qui me feroit douter que ce soit le même oiseau que le vautour doré des autres Auteurs, qui a la queue courte en comparaison des ailes.

(k) Vultur fulvus bætico congener. Ray, *Synops. avi*. pag. 10, n.° 7; & Willulghby, *Ornithol*. pag. 36.

je suis

je suis même très-porté à croire que l'oiseau indiqué par Belon, sous le nom de *vautour noir*, est encore de la même espèce que le griffon & le vautour doré; car ce vautour noir est de la même grandeur, & a le dos & les aîles de la même couleur que le vautour doré. Or en réunissant en une seule espèce ces trois variétés, le griffon sera le moins rare des grands vautours, & celui par conséquent qu'Aristote aura principalement indiqué: & ce qui rend cette présomption encore plus vraisemblable, c'est que selon Belon, ce grand vautour noir se trouve fréquemment en Égypte, en Arabie & dans les îles de l'Archipel; & que dès-lors il doit être assez commun en Grèce. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on peut réduire les grands vautours qui se trouvent en Europe à quatre espèces; savoir, le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, dont nous parlerons dans l'article suivant, & le vautour hupé, qui diffèrent assez les uns des autres pour faire des espèces distinctes & séparées.

M.rs de l'Académie des Sciences;

qui ont disséqué deux griffons femelles, ont très-bien observé que le bec est plus long à proportion qu'aux aigles & moins recourbé; qu'il n'est noir qu'au commencement & à la pointe, le milieu étant d'un gris bleuâtre; que la mandibule supérieure du bec a en dedans comme une rainure de chaque côté; que ces rainures retiennent les bords tranchans de la mandibule inférieure lorsque le bec est fermé; que vers le bout du bec il y a une petite éminence ronde aux côtés de laquelle sont deux petits trous par où les canaux salivaires se déchargent; que dans la base du bec sont les trous des narines, longs de six lignes sur deux de large, en allant du haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiseau; que la langue est dure & cartilagineuse, faisant par le bout comme un demi-canal, & ses deux côtés étant relevés en haut; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reste de la langue, qui fait comme une scie composée de pointes tournées vers le gosier; que

l'œsophage se dilate vers le bas, & forme une grosse bosse qui prend un peu au-dessous du rétrécissement de l'œsophage; que cette bosse n'est différente du jabot des poules, qu'en ce qu'elle est parsemée d'une grande quantité de vaisseaux fort visibles; à cause que la membrane de cette poche est fort blanche & fort transparente (1); que le gésier n'est ni aussi dur ni aussi épais qu'il l'est dans les gallinacées, & que sa partie charnue n'est pas rouge comme aux gésiers des autres oiseaux, mais blanche comme sont les autres ventricules; que les intestins & les *cæcum* sont petits comme dans les autres oiseaux de proie; qu'enfin l'ovaire est à l'ordinaire, & l'*oviductus* un peu anfractueux comme celui des poules, & qu'il ne forme pas un conduit

(1) *Nota.* Il paroîtroit par ce que disent ici M.[rs] de l'Académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors; cependant je me suis assuré par mes yeux du contraire, il n'y a qu'un grand creux à la place du jabot, à l'extérieur; mais cela n'empêche pas qu'à l'intérieur il n'y ait une bosse & un grand élargissement dans cette partie de l'œsophage qui soulève la peau du creux & le remplit lorsque l'animal est bien repu.

plus noir que cendre : il est plus gros & plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'est pas difficile de le distinguer; 1.° par le cou qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long & plus fourni, & qui est de la même couleur que celle des plumes du dos ; 2.° par une espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, & borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire, & au-dessous duquel il se trouve un collier étroit & blanc ; 3.° par les pieds qui sont dans le vautour couverts de plumes brunes ; tandis que dans le griffon, les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres ; & enfin par les doigts qui sont jaunes, tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.

— Klein, *Ord. avi.* pag. 44, n.° 4. — Charleton, *Onomact.* pag. 64, n.° 2. — Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 430.



LE VAUTOUR.

LE VAUTOUR À AIGRETTES (a).

CE Vautour qui est moins grand que les trois premiers, l'est cependant encore assez pour être mis au nombre des grands vautours : nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Gesner *(b)*, qui de tous les Naturalistes est le seul qui ait vu plusieurs de ces oiseaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *hasengeier (vautour aux lièvres)*, a le bec noir & crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand & fort, les ailes larges, la queue longue & droite ; le plumage d'un roux noirâtre, les pieds jaunes. Lorsqu'il est en repos, à terre ou perché, il redresse les plumes de la tête qui lui font alors

(a) Le vautour hupé. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 460.

(b) Gesner. *Avi.* page 782.

comme deux cornes, que l'on n'aperçoit plus quand il vole. Il a près de six pieds de vol ou d'envergure; il marche bien & fait des pas de quinze pouces d'étendue : il poursuit les oiseaux de toute espèce, & il en fait sa proie; il chasse aussi les lièvres, les lapins, les jeunes renards & les petits faons, & n'épargne pas même le poisson; il est d'une telle férocité qu'on ne peut l'apprivoiser; non-seulement il poursuit sa proie au vol en s'élançant du sommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la course; il vole avec grand bruit : il niche dans les forêts épaisses & désertes sur les arbres les plus élevés; il mange la chair, les entrailles des animaux vivans, & même les cadavres : quoique très-vorace, il peut supporter l'abstinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiseaux en Alsace au mois de janvier 1513, & l'année suivante on en trouva d'autres dans un nid qui étoit construit sur un gros chêne très-élevé, à quelque distance de la ville de Misen.

Tous les grands vautours, c'est-à-dire

le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, & le vautour à aigrettes, ne produisent qu'en petit nombre & une seule fois l'année. Aristote dit qu'ordinairement ils ne pondent qu'un œuf ou deux *(c)*: ils font leurs nids dans des lieux si hauts & d'un accès si difficile, qu'il est très-rare d'en trouver: ce n'est que dans les montagnes élevées & désertes que l'on doit les chercher *(d)*;

(c) Rupibus inaccessis parit, neque locorum plurium incola avis hæc est, edit non plus quam unum aut duo cum plurimum. Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. 11.

(d) Nota. En général, les vautours & les aigles qui habitent les îles & les autres terres voisines de la mer, ne bâtissent pas leurs nids sur des arbres, mais contre des rochers escarpés & dans des lieux inaccessibles, de sorte qu'on ne peut les voir que de la mer lorsqu'on est sur un vaisseau. *Voyez les Observations de Belon, depuis la page 10 jusqu'à 14.* — Dapper dit la même chose, & ajoute, que quand on veut prendre leurs petits ou leurs œufs, on attache une longue corde à un gros pieu, profondément enfoncé & bien affermi en terre au haut de la montagne, & qu'un homme se laisse glisser le long de la corde, en descendant jusqu'au nid de l'oiseau, dans une corbeille où il met les petits & les œufs, & qu'ensuite on le tire en haut avec sa prise. *Voyez Description des îles de l'Archipel, par Dapper, page 460.*

les vautours habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison, & ce n'est que quand les neiges & les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes qu'on les voit descendre dans les plaines, & voyager en hiver du côté des pays chauds; car il paroît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles; ils sont moins communs dans le nord; il sembleroit même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les pays au-delà, puisque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiseaux de la Suède *(e)*, ne fait aucune mention des vautours : cependant nous parlerons dans l'article suivant, d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvège, mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient plus nombreux dans les climats chauds, en Égypte *(f)*, en Arabie, dans les îles

(e) Linn. Fauna Suecica, pag. 16 & seq. usque ad pag. 24.

(f) Étant en Égypte & ès plaines de l'Arabie déserte, avons observé que les vautours y sont fréquens & grands. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 84.*

de l'Archipel, & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie: on y fait même grand usage de la peau des vautours, le cuir en est presque aussi épais que celui d'un chevreau, il est recouvert d'un duvet très-fin, très-serré & très-chaud; & l'on en fait d'excellentes fourrures *(g)*.

(g) Les païsans de Crète & les autres qui habitent les montagnes de divers pays, en Egypte & dans l'Arabie déserte, s'étudient de prendre les vautours en diverses manières; ils les écorchent & vendent les peaux aux pelletiers..... Leur peau est quasi aussi épaisse que celle d'un chevreau.... Les pelletiers savent tirer les plus grosses plumes de la peau des vautours, laissant le duvet qui est au-dessous, & ainsi la conroyent, faisant pelices qui valent grand'somme d'argent; mais en France s'en servent le plus à faire pièces à mettre sur l'estomac.... Qui seroit au Caire & iroit voir les marchandises qui sont exposées en vente, trouveroit des vêtemens de fine soie fourrés de peaux de vautours, tant de noirs que de blancs. *Idem, ibidem*, pag. 83 & 84. — Il y a une grande quantité de vautours dans l'île de Chypre; ces oiseaux sont de la grosseur d'un cygne, fort semblables à l'aigle en ce que leurs ailes & leur dos sont couverts de mêmes plumes; leur cou est plein de duvet, doux comme la plus fine fourrure, & toute leur peau en est si couverte que les Insulaires la portent sur la poitrine & devant leur estomac pour aider à la

Au reste, il me paroît que le vautour noir que Belon dit être commun en Égypte, est de la même espèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré*, & qu'on ne doit pas les séparer comme l'ont fait quelques Naturalistes *(h)*, puisque Belon lui-même, qui est le seul qui les ait indiqués, ne les sépare pas, & parle des cendrés & des noirs, comme faisant tous deux l'espèce du grand vautour, ou vautour proprement dit; en sorte qu'il est probable qu'il en existe en effet de noirs, tels que celui qui est représenté dans les planches enluminées, *n.° 425*, & d'autres qui sont cendrés, mais que nous n'avons

digestion: ces oiseaux ont une touffe de plumes au-dessous du cou; leurs jambes sont grosses & fortes..... Ils ne vivent que de charognes & ils s'en remplissent si fort qu'ils en dévorent en une fois autant qu'il leur en faut pour quinze jours.... Et lorsqu'ils sont ainsi remplis ils ne peuvent s'élever de terre facilement; c'est alors qu'on les tire & tue fort à l'aise; ils sont même alors quelquefois si pesans qu'on les prend avec des chiens ou qu'on les tue à coups de pierres & de bâtons. *Description de l'Archipel, par Dapper, page 50.*

(h) Le Vautour noir. Brisson, *tome I, page 457.*

pas vus. Il en est du vautour noir comme de l'aigle noir, qui tous deux sont de l'espèce commune du vautour ou de l'aigle. Aristote a eu raison de dire que le genre du grand vautour étoit multiforme, puisque ce genre est en effet composé des trois espèces du griffon, du grand vautour & du vautour à aigrette, sans y comprendre le percnoptère, qu'Aristote avoit cru devoir séparer des vautours & associer aux aigles. Il n'en est pas de même du petit vautour dont nous allons parler, & qui ne me paroît faire qu'une seule espèce en Europe; ainsi, ce Philosophe a eu encore raison de dire que le genre du grand vautour étoit plus multiforme, c'est-à-dire, contenoit plus d'espèces que celui du petit vautour.



LE
PETIT VAUTOUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 449.

IL nous reste maintenant à parler des petits Vautours, qui me paroissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère*, *griffon*, *grand vautour*, & *vautour à aigrette*, non-seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caractères particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en à fait qu'une espèce, & nos Nomenclateurs en comptent trois; savoir, le vautour brun, le vautour d'Égypte & le vautour à tête blanche. Ce dernier qui est un des plus petits *(b)*, & dont nous

(a) Nota. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour de Norvège*, parce qu'il nous a été envoyé de Norvège.

(b) Vultur leucocephalos. Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 375. — Le Vautour à tête blanche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 466.

donnons ici la repréſentation, paroît être en effet d'une eſpèce différente des deux premiers, car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes & les pieds nus ; tandis que les deux autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche, eſt vraiſemblablement le petit vautour blanc des Anciens, qui ſe trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne & juſqu'en Norvège, d'où il nous a été envoyé : on peut remarquer qu'il a la tête & le deſſous du cou dégarnis de plumes & d'une couleur rougeâtre, & qu'il eſt blanc preſqu'en entier, à l'exception des grandes plumes des ailes qui ſont noires *(e)* : ces caractères ſont plus que ſuffiſans pour le faire reconnoître.

Des autres eſpèces de petits vautours indiqués par M. Briſſon, ſous les noms de *vautour brun* & de *vautour d'Égypte*, il me paroît qu'il faut en retrancher ou

(e) Cet oiſeau, dit M. Schwenckfeld, qui ſe nomme en Siléſie *Grimmer*, a la langue aſſez large, l'eſtomac épais & ridé, la véſicule du fiel grande. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 376.

plutôt séparer le second, c'est-à-dire, le vautour d'Égypte, qui, par la description que Belon seul en a donnée *(d)*, n'est point un vautour, mais un oiseau d'un autre genre, & auquel il a cru devoir donner le nom de *sacre Égyptien*; il ne nous reste donc plus que le vautour brun, au sujet duquel je remarquerai seulement, que je ne vois pas les raisons qui ont déterminé M. Brisson à rapporter cet oiseau à l'*aquila heteropode* de Gesner; il me paroît au contraire, qu'au lieu de faire de cet aigle hétéropode un vautour, on devoit le supprimer de la liste des oiseaux; car son existence n'est nullement prouvée; aucun des Naturalistes ne l'a vu; Gesner *(e)*, qui seul en a parlé, & que tous les autres n'ont fait que copier *(f)*,

(d) Sacre Égyptien. *Hierax*, en Grec; *Accipiter Ægyptius*, en Latin; *Sacre d'Égypte*, en François. Belon, *Histoire naturelle des Oiseaux*, pages 110 & 111.

(e) Aquila Heteropode. Gesner, *Avi.* pag. 207.

(f) Aquila Heteropos. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 232. — *Heteropos. Gesner.* Charleton, *Exerc.* pag. 71. — *Falco capite nudo fuscus.* Linn. *Syst. nat.* edit. VI, gen. 36, sp. 2.

n'en avoit eu qu'un dessin qu'il a fait graver, & dont il a rapporté la figure au genre des aigles, & non pas à celui des vautours; & la dénomination d'*aigle hétéropode* qu'il lui donne, est prise du dessin dans lequel l'une des jambes de cet oiseau étoit bleue, & l'autre d'un brun blanchâtre; & il avoue qu'il n'a pu rien apprendre de certain sur cette espèce, & qu'il n'en parle & ne lui donne ce nom d'*aigle hétéropode*, qu'en supposant la vérité de ce même dessin. Or un oiseau dessiné par un homme inconnu, nommé d'après un dessin incorrect, & que la seule différence de la couleur des deux jambes doit faire regarder comme infidèle; un oiseau qui n'a jamais été vu d'aucun de ceux qui en ont voulu parler, est-il un vautour ou un aigle? est-il même un oiseau réellement existant? il me paroît donc que c'est très-gratuitement que l'on a voulu y rapporter le vautour brun.

Au reste, l'oiseau qui existe réellement, & qui ne doit point être rapporté à l'aigle hétéropode qui n'existe pas, est représenté dans les planches

enluminées, *n.° 427;* & comme il nous a été envoyé d'Afrique aussi-bien que de l'île de Malte *(g),* nous le renvoyons à l'article suivant, où nous traiterons des oiseaux étrangers qui ont rapport aux vautours.

(g) Le Vautour brun. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 455.

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux Vautours.

I.

Voyez les planches enluminées, n.° 427.

L'OISEAU envoyé d'Afrique & de l'île de Malte, sous le nom de *Vautour brun,* dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui est une espèce ou une variété particulière dans le genre des vautours, & qui, ne se trouvant point en Europe, doit être regardée

comme appartenante au climat de l'Afrique, & sur-tout aux terres voisines de la mer méditerranée.

II.

L'OISEAU appelé par Belon, le *sacre d'Égypte*, & que le docteur Shaw indique sous le nom *Achbobba*; cet oiseau se voit par troupes dans les terres stériles & sablonneuses qui avoisinent les pyramides d'Égypte; il se tient presque toujours à terre & se repaît comme les vautours de toute viande & de chair corrompue. « Il est (dit Belon) oiseau sordide & non gentil, & quiconque feindra voir un oiseau, ayant « la corpulence d'un milan, le bec entre « le corbeau & l'oiseau de proie, cro- « chu par le fin bout, & les jambes & « pieds, & marcher comme le corbeau, « aura l'idée de cet oiseau, qui est fré- « quent en Égypte, mais rare ailleurs, « quoiqu'il y en ait quelques-uns en « Syrie, & que j'en aie (ajoute-t-il) « vu quelqu'uns dans la Caramanie ». Au reste, cet oiseau varie pour les couleurs;

c'est à ce que croit Belon, l'hierax ou *accipiter Ægyptius* d'Hérodote, qui, comme l'ibis, étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, parce que tous deux tuent & mangent les serpens & autres bêtes immondes qui infectent l'Égypte *(a)*. « Auprès du Caire, dit » le docteur Shaw, nous rencontrames » plusieurs troupes d'achbobbas, qui, » comme nos corbeaux, vivent de cha» rogne; .... c'est peut-être l'épervier » d'Egypte, dont Strabon dit, que » contre le naturel de ces sortes d'oi» seaux, il n'est pas fort sauvage, car » l'achbobba est un oiseau qui ne fait » point de mal & que les Mahométans » regardent comme sacré; c'est pour» quoi le Bacha donne tous les jours

(a) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, pages 110 & 111, avec figure*, dans laquelle on peut remarquer que le bec ressemble beaucoup plus à celui d'un aigle ou d'un épervier qu'à celui d'un vautour; mais on doit présumer que cette partie est mal représentée dans la figure, puisque l'Auteur dit dans sa description, que le bec est entre celui du corbeau & celui d'un oiseau de proie, & crochu par l'extrémité, ce qui exprime assez bien la forme du bec d'un vautour.

deux bœufs pour les nourrir, ce qui « paroît être un reſte de l'ancienne ſu- « perſtition des Egyptiens » *(b)*. C'eſt de ce même oiſeau dont parle Paul Lucas. « On rencontre encore en Égypte, dit-il, de ces éperviers à qui on « rendoit, ainſi qu'à l'ibis, un autre « culte religieux ; c'eſt un oiſeau de « proie de la groſſeur d'un corbeau, « dont la tête reſſemble à celle d'un « vautour & les plumes à celles d'un « faucon ; les prêtres de ce pays re- « préſentoient de grands myſtères ſous « le ſymbole de cet oiſeau ; ils le fai- « ſoient graver ſur leurs obéliſques & « ſur les murailles de leurs temples pour « repréſenter le ſoleil ; la vivacité de ſes « yeux qu'il tourne inceſſamment vers cet « aſtre, la rapidité de ſon vol, ſa longue « vie, tout leur parut propre à marquer « la nature du ſoleil, &c. » *(c)*. Au reſte, cet oiſeau, qui, comme l'on voit, n'eſt pas aſſez décrit, pourroit bien être le

(b) Voyage de Shaw. D. M. *tome II*, *pages* 9 & 92.

(c) Voyage de Paul Lucas, *tome III*, *page* 204.

& c'est dans cette peau que sont placées les narines, de forme oblongue, & entre lesquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée & mobile, & qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, selon le mouvement de tête que fait l'oiseau ; les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate, & l'iris a la couleur & l'éclat des perles ; la tête & le cou sont dénués de plumes & couverts d'une peau de couleur de chair sur le haut de la tête, & d'un rouge plus vif sur le derrière & plus terne sur le devant ; au-dessous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle sort & s'étend de chaque côté sous la gorge, une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu & de rouge dans sa partie postérieure : cette peau est rayée de petites lignes de duvet noir ; les joues ou côtés de la tête sont couvertes d'un duvet noir, & entre le bec & les yeux, derrière les coins du bec, il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun ; à la partie supérieure du haut du cou il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale de

de duvet noir, & l'espace contenu entre ces deux lignes est d'un jaune terne; les côtés du haut du cou sont d'une couleur rouge, qui se change, en descendant par nuances, en jaune; au-dessous de la partie nue du cou est une espèce de collier ou de fraise, formée par des plumes douces assez longues & d'un cendré foncé; ce collier qui entoure le cou entier & descend sur la poitrine, est assez ample pour que l'oiseau puisse, en se resserrant, y cacher son cou & partie de sa tête, comme dans un capuchon, & c'est ce qui a fait donner à cet oiseau le nom de *moine (f)* par quelques Naturalistes; les plumes de la poitrine, du ventre, des cuisses, des jambes, & celles du dessous de la queue sont blanches & teintes d'un peu d'aurore; celles du croupion & du dessus de la queue varient, étant noires dans quelques individus & blanches dans

(f) Vultur monachus Monck. Rex Warwaram. Avem Moritzburgi vidi cujus figura in aviario picta Bareithano. Calvitium quasi rasum habet. Collum nudum in vaginâ cutaneâ, plumis cinereis lanatis fimbriatâ recondere potest. Klein, *Ordo Avi.* pag. 46.

d'autres ; les autres plumes de la queue sont toujours noires, aussi-bien que les grandes plumes des ailes, lesquelles sont ordinairement bordées de gris ; la couleur des pieds & des ongles n'est pas la même dans tous ces oiseaux, les uns ont les pieds d'un blanc sale ou jaunâtre & les ongles noirâtres ; d'autres ont les pieds & les ongles rougeâtres, les ongles sont fort courts & peu crochus.

Cet oiseau est de l'Amérique méridionale & non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'ont écrit *(g)*; celui que nous avons au cabinet du Roi a été envoyé de Cayenne ; Navarette en parlant de cet oiseau, dit *(h)* « j'ai vu à Acapulco le roi des *zopilotes* » ou *vautours ;* c'est un des plus beaux oiseaux qu'on puisse voir, &c. » Le

(g) Albin dit que celui qu'il a dessiné étoit venu des Indes orientales par un vaisseau Hollandois appelé le *Pallampank*, *partie III*, *page 2*, *n.° 4*. M. Edwards dit aussi que les gens qui montroient ces oiseaux à la foire de Londres, assuroient qu'ils venoient des Indes orientales ; mais que néanmoins il croit qu'ils sont de l'Amérique.

(h) Voyez le Recueil des Voyages, par Purchass, *page 753*.

ſieur Perry, qui fait à Londres commerce d'animaux étrangers, a aſſuré à M. Edwards, que cet oiſeau vient uniquement de l'Amérique : Hernandès, dans ſon *Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne*, le décrit de manière à ne pouvoir s'y méprendre : Fernandès, Nieremberg & de Laët *(i)* qui tous ont copié la

(i) Il y a dans la nouvelle Eſpagne une *incroyable* abondance & variété de beaux oiſeaux, entre leſquels on eſtime exceller le *Coſquauhtli* ou *Aura*, comme les Mexicains le nomment, de la grandeur d'une poule d'Égypte, qui a les plumes noires par-tout le corps, excepté au cou & autour de la poitrine où elles ſont d'un noir rougiſſant; les ailes ſont noires & mêlées de couleur cendrée, pourpre & fauve au reſte; les ongles ſont recourbés; le bec ſemblable au papagais, rouge au bout; les trous des narines ouverts; les yeux noirs, les prunelles fauves; les paupières de couleur rouge, & le front d'un rouge de ſang & rempli de pluſieurs rides, leſquelles il fronce & ouvre à la façon des coqs d'inde, où il y a quelque peu de poil crépu comme celui des Nègres; la queue eſt ſemblable à celle d'un aigle, noire deſſus & cendrée deſſous.... Il y a un autre oiſeau de même eſpèce, que les Mexicains nomment *Tzopilotl*. De Laët, *Hiſt. du nouveau Monde*, liv. V, chap IV, pages 143 & 144. *Nota.* Ce ſecond oiſeau, appelé *Tzopilotl* par les Mexicains, eſt un vautour; car celui qu'on appelle *roi des Vautours* a été auſſi nommé *roi des Zopilotles*.

description de Hernandès, s'accordent à dire, que cet oiseau est commun dans les terres du Mexique & de la nouvelle Espagne; & comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des Voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus légère indication de cet oiseau dans ceux de l'Afrique & de l'Asie, je pense qu'on peut assurer qu'il est propre & particulier aux terres méridionales du nouveau continent, & qu'il ne se trouve pas dans l'ancien ; on pourroit m'objecter, que puisque l'ouroutaran ou aigle du Bresil se trouve de mon aveu, également en Afrique & en Amérique, je ne dois pas assurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas aussi; la distance entre les deux continens est égale pour ces deux oiseaux, mais probablement la puissance du vol est inégale *(k)*,

(k) Hernandès dit néanmoins que cet oiseau s'élève fort haut, en tenant les ailes très-étendues, & que son vol est si ferme qu'il résiste aux plus grands vents. On pourroit croire que Nieremberg l'a appelé *regina aurarum*, parce qu'il surmonte la force du vent par celle de son vol; mais ce nom *aura* n'est pas dérivé du Latin, il vient par contraction d'*ouroua* qui est le nom Indien d'un autre vautour dont nous parlerons dans l'article suivant.



LE ROI DES VAUTOURS.

& les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours ; quoi qu'il en soit, il paroît que celui-ci est confiné dans les terres où il est né, & qui s'étendent du Bresil à la nouvelle Espagne, car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds, il craint le froid ; ainsi ne pouvant traverser la mer au vol entre le Bresil & la Guinée, & ne pouvant passer par les terres du nord, cette espèce est demeurée en propre au nouveau monde & doit être ajoutée à la liste de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reste, ce bel oiseau n'est ni propre, ni noble, ni généreux ; il n'attaque que les animaux les plus foibles, & ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens & même des excrémens des animaux & des hommes ; aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, & les Sauvages même ne peuvent manger de sa chair.

IV.

Voyez les planches enluminées, n.° 187 (l).

L'OISEAU appelé *ouroua* ou *aura (m)*, par les Indiens de Cayenne, *urubu*

(l) *Nota*. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour du Bresil*, parce qu'il nous a été envoyé de cette contrée.

(m) Cet oiseau a été nommé *urubu* (ourroubou) par les Indiens du Bresil. Urubu *Brasiliensibus*. Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 208. — *Ouroua*, par les Indiens de Cayenne. *Meleagris Guianensis torquatus; duplici ingluvie foras propendente*, Ouroua. Barrère, *Ornithol.* pag. 76. *Corvus calvus, torquatus duplici ingluvie foras propendente.* Cormoran des Amazones. Barrère, *Hist. de la France Équinoxiale*, page 129. — *Aura; gallinaça aut gallinaço aliis*. Eus. Nieremberg, *page 224*. — *Zopilotl sive aura*. Hernandès, *page 331*; Fernandès, *page 37*. — *Zamuro*, sur les côtes de l'Amérique méridionale; & *Suyuntu* au Pérou. Nieremberg, *ibid. pag. 224*. — Galinache ou Marchand. *Voyage de Desmarchais*, tome III, page 329. — Marchand. *Hist. des Aventuriers, par Oexmelin*, tome II, page 13. — Les Anglois de la Jamaïque l'ont nommé *Carion Crow*, & les Anglois d'Europe *Turkey Buzard*. Buse à figure de paon. Catesby, *tome I, page 6, avec une figure coloriée*. Nota. *Turkey Buzzard*, en Anglois, ne signifie pas *Buse à figure de paon* en François; c'est une faute du Traducteur, *Turkey Buzzard* signifie *dindon buse*.

(*n*) (ouroubou) par ceux du Bresil, *Zopilotl* par ceux du Mexique, & auquel nos François de Saint-Domingue & nos Voyageurs, ont donné le surnom de *marchand:* c'est encore une espèce qu'on doit rapporter au genre des vautours *(o)*, parce qu'il est du même naturel, & qu'il a, comme eux, le bec crochu, & la tête & le cou dénués de plumes; quoique par d'autres caractères il ressemble au dindon *(p)*, ce qui lui a fait donner par les Espagnols & les Portugais, le nom de *gallinaça* ou *gallinaço*: il n'est guère que de la grandeur d'une oie sauvage; il paroît avoir la tête petite, parce qu'elle n'est couverte, ainsi que le cou, que de la peau nue, & semée seulement de quelques

(*n*) *Nota.* On a mis par méprise le nom d'*urubu* à la planche n.° 428 du roi des vautours; mais c'est à l'oiseau dont il est ici question que ce nom appartient.

(*o*) *Vultur pullus, capite implumi, cute crassâ rugosâ, ultra aperturas nasales laxatâ, tecto.* Browne, *Hist. nat. of Jamaïc.* pag. 471. — Le Vautour du Bresil. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 468.

(*p*) *Vultur gallinæ Africanæ facie.* Sloane, *Of Jamaïc.* pag. 294, avec une figure.

poils noirs assez rares ; cette peau est raboteuse & variée de bleu, de blanc & de rougeâtre : les ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant est elle-même assez longue : le bec est d'un blanc jaunâtre & n'est crochu qu'à l'extrémité; la peau nue qui en recouvre la base s'étend presqu'au milieu du bec, & elle est d'un jaune rougeâtre; l'iris de l'œil est orangé, & les paupières sont blanches ; les plumes de tout le corps sont brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante de vert & de pourpre obscurs ; les pieds sont d'une couleur livide, & les ongles sont noirs : cet oiseau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours *(q)*; il est aussi plus lâche, plus sale & plus vorace qu'aucun d'eux, se

(q) *Nota.* J'ai crû devoir donner une courte description de cet oiseau, parce que j'ai trouvé que celles des autres Auteurs ne s'accordent pas parfaitement avec ce que j'ai vu ; cependant comme il n'y a que de légères différences, il est à présumer que ce sont des variétés individuelles, & par conséquent leurs descriptions peuvent être aussi bonnes que la mienne.

nourrissant plutôt de chair morte & de vidanges, que de chair vivante; il a néanmoins le vol élevé & assez rapide, pour poursuivre une proie s'il en avoit le courage, mais il n'attaque guère que les cadavres; & s'il chasse quelquefois, c'est, en se réunissant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre sur quelque animal endormi ou blessé.

Le marchand est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du cap;* il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique & dans celui de l'Amérique méridionale, & comme on ne le voit pas fréquenter les terres du Nord, il paroît qu'il a traversé la mer entre le Bresil & la Guinée. Hans Sloane, qui a vu & observé plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très-possible qu'étant aussi légers de vol & de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux & même d'excrémens humains;

qu'ils se rassemblent sur de grands arbres d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes ; il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair du corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très-haut & en grandes troupes ; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités ; qu'ils ont la vue très-perçante, & qu'ils voient de haut & de très-loin les animaux morts qui peuvent leur servir de pâture ; qu'ils sont très-silencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, & qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent ; qu'ils sont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, & que leurs petits sont blancs dans le premier âge, & deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant. Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux &, pour ainsi dire, couleur de rubis ; la langue en gouttière & en scie sur les côtés. Ximenés assure que ces oiseaux ne volent jamais qu'en grandes

troupes & toujours très-haut ; qu'ils tombent tous ensemble sur la même proie, qu'ils dévorent jusqu'aux os & sans aucun débat entr'eux, & qu'ils se remplissent au point de ne pouvoir reprendre leur vol : ce sont de ces mêmes oiseaux dont Acosta fait mention sous le nom de *poullazes (r)*, « qui sont, dit-il, d'une admirable légèreté, ont la « vue très-perçante, & qui sont fort « propres pour nétoyer les cités, d'au- « tant qu'ils n'y laissent aucunes cha- « rognes ni choses mortes ; ils passent « la nuit sur les arbres ou sur les rochers, « & au matin viennent aux cités ; se « mettent sur le sommet des plus hauts « édifices, d'où ils épient & attendent « leur prise ; leurs petits ont le plumage « blanc, qui change ensuite en noir « avec l'âge ». « Je crois, dit Desmarchais, que ces oiseaux appelés *gal-* « *linaches* par les Portugais, & *marchands* « par les François de Saint-Domingue, « sont une espèce de coq-d'inde *(s)*, «

(r) Histoire des Indes, par Joseph Acosta, *page* *196*.

(s) *Nota*. Que quoique cet oiseau ressemble au

» qui au lieu de vivre de grains, de
» fruits & d'herbes comme les autres,
» se sont accoutumés à être nourris de
» corps morts & de charognes; ils sui-
» vent les chasseurs, sur-tout ceux qui
» ne vont à la chasse que pour la peau
» des bêtes; ces gens abandonnent les
» chairs, qui pourriroient sur les lieux
» & infecteroient l'air sans le secours de
» ces oiseaux, qui ne voient pas plutôt
» un corps écorché, qu'ils s'appellent
» les uns les autres, & fondent dessus
» comme des vautours, & en moins de
» rien en dévorent la chair & laissent les
» os aussi nets que s'ils avoient été ra-
» clés avec un couteau. Les Espagnols
» des grandes îles & de la terre-ferme,
» aussi-bien que les Portugais, habitans
» des lieux où l'on fait des cuirs, ont
» un soin tout particulier de ces oiseaux,
» à cause du service qu'ils leur rendent,
» en dévorant les corps morts & em-
» pêchant ainsi qu'ils ne corrompent

coq-d'inde par la tête, le cou & la grandeur du corps, il n'est pas de ce genre; mais de celui du vautour dont il a non-seulement le naturel & les mœurs, mais encore le bec crochu & les serres.

l'air ; ils condamnent à une amende les « chasseurs qui tombent dans cette mé- « prise ; cette protection a extrêmement « multiplié cette vilaine espèce de coq- « d'inde ; on en trouve en bien des en- « droits de la Guiane, aussi-bien que « du Bresil, de la nouvelle Espagne & « des grandes îles ; ils ont une odeur « de charogne que rien ne peut ôter ; « on a beau leur arracher le croupion « dès qu'on les a tués, leur ôter les en- trailles, tous ces soins sont inutiles ; « leur chair dure, coriace, filasseuse, a « contracté une mauvaise odeur insup- « portable ».

« Ces oiseaux (dit Kolbe) se nour- rissent d'animaux morts ; j'ai moi- « même vu plusieurs fois des squelettes « de vaches, de bœufs & d'animaux « sauvages qu'ils avoient dévorés ; j'ap- « pelle ces restes des squelettes, & ce « n'est pas sans fondement, puisque « ces oiseaux séparent avec tant d'art les « chairs d'avec les os & la peau, que « ce qui reste est un squelette parfait, « couvert encore de la peau, sans qu'il « y ait rien de dérangé ; on ne sauroit «

» même s'apercevoir que ce cadavre
» est vide que lorsqu'on en est tout
» près : pour cela, voici comme ils s'y
» prennent; d'abord ils font une ou-
» verture au ventre de l'animal, d'où
» ils arrachent les entrailles, qu'ils man-
» gent, & entrant dans le vide qu'ils
» viennent de faire ils séparent les chairs;
» les Hollandois du Cap appellent ces
» aigles *stront-vogels* ou *stront-jägers (t)*,
» c'est-à-dire, *oiseaux de fiente*, ou qui
» vont à la chasse de la fiente; il arrive
» souvent qu'un bœuf qu'on laisse re-
» tourner seul à son étable, après l'avoir
» ôté de la charue, se couche sur le
» chemin pour se reposer; si ces aigles
» l'aperçoivent elles tombent imman-
» quablement sur lui & le dévorent;
» lorsqu'elles veulent attaquer une vache
» ou un bœuf, elles se rassemblent &
» viennent fondre dessus au nombre de
» cent & quelquefois même davantage:
» elles ont l'œil si excellent qu'elles

(t) Cette espèce d'aigle est appelée *turkey buzzard*, *dindon buse*, par Catesby, *Hist. nat. Carol.* Tab. VI; & par Hans Sloane, *Hist. nat. Jamaïc.* &c. Note de l'Éditeur de Kolbe.

découvrent leur proie à une extrême « hauteur, & dans le temps qu'elles- « mêmes échappent à la vue la plus « perçante, & aussitôt qu'elles voient le « moment favorable elles tombent per- « pendiculairement sur l'animal qu'elles « guettent; ces aigles sont un peu plus « grosses que les oies sauvages, leurs « plumes sont en partie noires, & en « partie d'un gris clair, mais la partie « noire est la plus grande; elles ont le « bec gros, crochu & fort pointu; leurs « serres sont grosses & aiguës *(u)* ».

« Cet oiseau (dit Catesby) pèse quatre livres & demie, il a la tête & une « partie du cou rouge, chauve & charnu « comme celui d'un dindon, clairement « semés de poils noirs; le bec de deux « pouces & demi de long, moitié cou- « vert de chair, & dont le bout qui « est blanc est crochu comme celui d'un « faucon; mais il n'a point de crochets « aux côtés de la mandibule supérieure; « les narines sont très-grandes & très- « ouvertes, placées en avant à une «

(u) Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, *tome III, pages 158 & 159.*

» diſtance extraordinaire des yeux; les
» plumes de tout le corps ont un
» mélange de pourpre foncé & de vert;
» ſes jambes ſont courtes & de couleur
» de chair, ſes doigts longs comme
» ceux des coqs domeſtiques, & ſes
» ongles qui ſont noirs ne ſont pas ſi
» crochus que ceux des faucons: ils ſe
» nourriſſent de charognes & volent ſans
» ceſſe pour tâcher d'en découvrir; ils
» ſe tiennent long-temps ſur l'aile &
» montent & deſcendent d'un vol aiſé,
» ſans qu'on puiſſe s'apercevoir du mou-
» vement de leurs ailes; une charogne
» attire un grand nombre de ces oiſeaux,
» & il y a du plaiſir à être préſent aux
» diſputes qu'ils ont entr'eux en man-
» geant *(x)*: un aigle préſide ſouvent
» au feſtin & les fait tenir à l'écart
» pendant qu'il ſe repaît; ces oiſeaux
» ont un odorat merveilleux; il n'y a
» pas plutôt une charogne, qu'on les
» voit venir de toutes parts en tournant
» toujours, & deſcendant peu à peu

(x) Nota. Ce fait eſt contraire à ce que diſent Nieremberg, Marcgrave & Deſmarchais, du ſilence & de la concorde de ces oiſeaux en mangeant.

jusqu'à ce qu'ils tombent sur leur « proie ; on croit généralement qu'ils « ne mangent rien qui ait vie, mais je « sais qu'il y en a qui ont tué des « agneaux, & que les serpens sont leur « nourriture ordinaire. La coutume de « ces oiseaux est de se jucher plusieurs « ensemble sur des vieux pins & des « cyprès, où ils restent le matin pen- « dant plusieurs heures, les ailes dé- « ployées *(y)*: ils ne craignent guère « le danger & se laissent approcher de « près, sur-tout lorsqu'ils mangent ».

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on sait d'historique au sujet de cet oiseau, parce que c'est souvent des pays étrangers, & sur-tout des déserts, qu'il faut tirer les mœurs de la Nature; nos animaux, & même nos oiseaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conserver leurs véritables habitudes naturelles, & c'est dans celles de ce vautour des déserts de

(y) Nota. Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiseaux sont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorsqu'ils sont posés.

l'Amérique, que nous devons voir ce que ſeroient celles de nos vautours, s'ils n'étoient pas ſans ceſſe inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laiſſer ſe raſſembler, ſe multiplier & ſe nourrir en ſi grand nombre; ce ſont là leurs mœurs primitives; par-tout ils ſont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, & comme les loups, auſſi nuiſibles pendant leur vie, qu'inutiles après leur mort.

V.

LE CONDOR (z).

Si la faculté de voler eſt un attribut eſſentiel à l'oiſeau, le Condor doit être

(z) Le Condor. *Cuntur*, au Pérou & au Chili. *Ouyrad-Ovaſſou*. (Ouyra-ouaſſou), chez les peuples du Maragnon, ce qui ſignifie grand *Ouara* ou grand *Aura*, grand oiſeau de proie; car de Léry obſerve que le mot *Ouara*, *Ouyra*, *Aura*, chez les Topinamboux, eſt un nom générique pour tous les oiſeaux de proie. — *Cuntur*, par les Péruviens; *Condor*, par les Eſpagnols; *Hiſtoire du nouveau Monde, par de Laët, page 330*. — *Ouyrad-Ouaſſou, idem, page 553*. — Oiſeau de proie nommé *Condor*. *Journal des Voyages du P. Feuillée*,

regardé comme le plus grand de tous; l'autruche, le casoar, le dronte, dont les ailes & les plumes ne sont pas conformées pour le vol, & qui par cette raison ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce sont, pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits, des espèces d'animaux terrestres, bipèdes, qui font une nuance mitoyenne entre les oiseaux & les quadrupèdes dans un sens, tandis que les roussettes, les rougettes & les chauve-souris font une semblable nuance, mais en sens contraire, entre les quadrupèdes & les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités, toutes les puissances que la Nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres; il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec & les serres à proportion aussi grandes & aussi fortes;

page 640. — Condor. Fréfier, *Voyage de la mer du Sud, page 111.* — La Condamine, *Voyage de la rivière des Amazones, page 175.* — Oiseau d'une grandeur prodigieuse, appelé *Contour* ou *Condur. Voyage de Desmarchais, tome III, page 320.*

le courage égal à la force, &c. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée juste de la forme & des proportions de son corps, que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée, le seul de tous les Naturalistes & Voyageurs qui en ait donné une description détaillée. « Le condor est un oiseau de » proie de la vallée d'Ylo au Pérou... » J'en découvris un qui étoit perché » sur un grand rocher; je l'approchai » à portée de fusil & le tirai; mais » comme mon fusil n'étoit chargé que » de gros plomb, le coup ne put en» tièrement percer la plume de son pa» rement; je m'aperçus cependant à son » vol qu'il étoit blessé, car s'étant levé » fort lourdement, il eut assez de peine » à arriver sur un autre grand rocher à » cinq cents pas de là, sur le bord de » la mer, c'est pourquoi je chargeai de » nouveau mon fusil d'une bale & perçai » l'oiseau au-dessous de la gorge; je m'en » vis pour lors le maître & courus pour » l'enlever, cependant il disputoit en» core avec la mort, & s'étant mis sur » son dos il se défendoit contre moi

avec ſes ſerres toutes ouvertes, en «
ſorte que je ne ſavois de quel côté «
le ſaiſir; je crois même que s'il n'eût «
pas été bleſſé à mort, j'aurois eu beau- «
coup de peine à en venir à bout; «
enfin je le traînai du haut du rocher «
en bas, & avec le ſecours d'un ma- «
telot je le portai dans ma tente pour «
le deſſiner & mettre le deſſin en «
couleur. «

Les ailes du condor, que je me- «
ſurai fort exactement, avoient d'une «
extrémité à l'autre onze pieds quatre «
pouces, & les grandes plumes, qui «
étoient d'un beau noir luiſant, avoient «
deux pieds deux pouces de longueur; «
la groſſeur de ſon bec étoit propor- «
tionnée à celle de ſon corps, la lon- «
gueur du bec étoit de trois pouces «
& ſept lignes, ſa partie ſupérieure «
étoit pointue, crochue & blanche à «
ſon extrémité, & tout le reſte étoit «
noir; un petit duvet court, de cou- «
leur minime, couvroit toute la tête de «
cet oiſeau; ſes yeux étoient noirs & «
entourés d'un cercle brun-rouge; tout «
ſon parement, & le deſſous du ventre, «

» jusqu'à l'extrémité de la queue, étoit
» d'un brun-clair, son manteau de la
» même couleur étoit un peu plus obs-
» cur; les cuisses étoient couvertes jus-
» qu'au genou de plumes brunes, ainsi
» que celles du parement; le femur
» avoit dix pouces & une ligne de
» longueur, & le tibia cinq pouces &
» deux lignes; le pied étoit composé
» de trois serres antérieures & d'une
» postérieure; celle-ci avoit un pouce
» & demi de longueur & une seule
» articulation, cette serre étoit terminée
» par un ongle noir & long de neuf
» lignes; la serre antérieure du milieu
» du pied, ou la grande serre, avoit
» cinq pouces huit lignes & trois ar-
» ticulations, & l'ongle qui la terminoit
» avoit un pouce neuf lignes & étoit
» noir comme sont les autres; la serre
» intérieure avoit trois pouces deux lignes
» & deux articulations, & étoit terminée
» par un ongle de la même grandeur
» que celui de la grande serre; la serre
» extérieure avoit trois pouces & quatre
» articulations, & l'ongle étoit d'un
» pouce; le tibia étoit couvert de petites

écailles noires, les serres étoient de «
même, mais les écailles en étoient plus «
grandes. «

Ces animaux gîtent ordinairement «
sur les montagnes où ils trouvent de «
quoi se nourrir; ils ne descendent sur «
le rivage que dans la saison des pluies; «
sensibles au froid, ils y viennent cher- «
cher la chaleur. Au reste, quoique «
ces montagnes soient situées sous la «
Zone *torride*, le froid ne laisse pas «
de s'y faire sentir; elles sont presque «
toute l'année couvertes de neiges, «
mais beaucoup plus en hiver où nous «
étions entrés depuis le 21 de ce mois. «

Le peu de nourriture que ces ani- «
maux trouvent sur le bord de la mer, «
excepté lorsque quelques tempêtes y «
jettent quelques gros poissons, les «
oblige à n'y pas faire de longs sé- «
jours; ils y viennent ordinairement le «
soir, y passent toute la nuit & s'en «
retournent le matin ».

Frésier, dans son voyage de la mer du Sud, parle de cet oiseau dans les termes suivans: « nous tuames un jour un oiseau de proie, appelé *condor*, «

» qui avoit neuf pieds de vol & une
» crête brune qui n'est point déchi-
» quetée comme celle du coq ; il a le
» devant du gosier rouge, sans plumes,
» comme le coq-d'inde ; il est ordinai-
» rement gros & fort à pouvoir em-
» porter un agneau. Garcilasso dit qu'il
» s'en est trouvé au Pérou, qui avoient
seize pieds d'envergure ».

En effet, il paroît que ces deux condors indiqués par Feuillée & par Frésier, étoient des plus petits & des jeunes de l'espèce ; car tous les autres Voyageurs leur donnent plus de grandeur *(a)*. Le Père d'Abbeville & de Laët, assurent que le condor est deux fois plus grand que l'aigle, & qu'il est d'une telle force, qu'il ravit & dévore

(a) Ad oram (inquit D. STRONG*) maritimam Chilensem non procul a mochâ insulâ alitem hanc (cuntur) offendimus, clivo maritimo excelso prope littus insidentem. Glande plumbeâ trajectæ & occisæ spatium & magnitudinem socii navales attoniti, mirabantur : quippe ab extremo ad extremum alarum extensarum commensurata tredecim pedes latitudine æquabat. Hispani regionis istius incolæ interrogati affirmabant se ab illis valde timere ne liberos suos raperent & dilaniarent.* Ray, *Synops. Avi.* p. 11.

une

une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, & qu'il renverse aisément un homme *(b)*. Il s'en est vu, disent Acosta *(c)* & Garcilasso *(d)*, qui ayant les ailes étendues, avoient quinze & même seize pieds d'un bout de l'aile à l'autre; ils ont le bec si fort qu'ils percent la peau d'une vache, & deux de ces oiseaux en peuvent tuer & manger

(b) Histoire du nouveau Monde, par de Laët, *page 553.*

(c) Les oiseaux que les habitans du Pérou appellent *Condores*, sont d'une grandeur extrême & d'une telle force, que non-seulement ils ouvrent & dépècent un mouton, mais aussi un veau tout entier. *Hist. des Indes, par Jos. Acosta, page 197.*

(d) Ceux qui ont mesuré la grandeur des conturs, que les Espagnols appellent *Condors*, ont trouvé seize pieds de la pointe d'une aile à l'autre...... ils ont le bec si fort & si dur qu'ils percent aisément le cuir des bœufs. Deux de ces oiseaux attaquent une vache ou un taureau, & en viennent à bout: ils ont même attaqué des jeunes garçons de dix ou douze ans, dont ils ont fait leur proie. Leur plumage est semblable à celui des pies; ils ont une crête sur le front, différente de celle des coqs, en ce qu'elle n'est point dentelée; leur vol, au reste, est effroyable, & quand ils fondent à terre ils étourdissent par leur grand bruit. *Histoire des Incas, tome II, page 201.*

une, & même ils ne s'abstiennent pas des hommes ; heureusement il y en a peu, car s'ils étoient en grande quantité, ils détruiroient tout le bétail *(e)*. Desmarchais dit que ces oiseaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les serres grosses, fortes & crochues, & que les Indiens de l'Amérique assurent, qu'ils empoignent & emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feroient un lapin ; qu'ils sont de la grosseur d'un mouton ; que leur chair est coriace & sent la charogne ; qu'ils ont la vue perçante, le regard assuré & même cruel ; qu'ils ne fréquentent guère les forêts, qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes ; mais qu'on les trouve sur les bords de la mer & des rivières, dans les savanes ou prairies naturelles *(f)*.

(e) Histoire du nouveau Monde, par de Laët, *page 330*.

(f) Voyage de Desmarchais, *tome III, pages 321 & 322*. — C'est aussi au condor qu'il faut rapporter les passages suivans. Nos matelots, dit G. Spilberg, prirent dans l'île de Loubet, aux côtes du Pérou, deux oiseaux d'une grandeur extraordinaire qui avoient un bec, des ailes & des

M. Ray *(g)*, & presque tous les Naturalistes après lui *(h)*, ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête & de son cou dénués de plumes : cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que

griffes comme en ont les aigles ; un cou comme celui d'une brebis & une tête comme celle d'un coq, si bien que leur figure étoit aussi extraordinaire que leur grandeur. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 528.* — Il y avoit, dit Ant. de Solis, dans la ménagerie de l'empereur du Mexique, des oiseaux d'une grandeur & d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissoient des monstres... d'une taille surprenante & d'une prodigieuse voracité, jusque-là, qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces oiseaux mangeoit un mouton à chaque repas. *Hist. de la Conquête du Mexique, tome I, page 5.*

(g) Hujus generis (vulturini) *esse videtur avis illa ingens Chilensis* contur *dicta ; avis ista ex descriptione rudi qualem extorquere potui, quin vultur fuerit ex* aurarum *dictarum genere minime dubito : a nautis ob caput calvum seu implume pro gallopavone per errorem initio habita est, ut &* aura *a primis nostræ gentis* (Anglicæ) *Americæ colonis.* Ray, *Synops. Avi.* pag. 11 & 12.

(h) Vultur Gryps, *Gryphus*, Greif-Geier. Klein, *Ord. Avi.* pag. 45. — Le condor. Brisson, *Ornith.* tome I, page 473.

son naturel tient plus de celui des aigles; il est, disent les Voyageurs, courageux & très-fier; il attaque seul un homme, & tue aisément un enfant de dix ou douze ans *(i)*; il arrête un troupeau de moutons, & choisit à son aise celui qu'il veut enlever; il emporte les chevreuils, tue les biches & les vaches, & prend aussi de gros poissons: il vit donc comme les aigles du produit de sa chasse, il se nourrit de proies vivantes & non pas de cadavres; toutes ces

(i) Il est souvent arrivé qu'un seul de ces oiseaux a tué & mangé des enfans de dix ou douze ans. *Transf. Philos.* n.° 208. Sloane. — Le fameux oiseau, appelé au Pérou *Cuntur*, & par corruption *condor*, que j'ai vu en plusieurs endroits des montagnes de la province de Quito, se trouve aussi, si ce qu'on m'a assuré est vrai, dans les pays-bas des bords du Maragnon : j'en ai vu planer au-dessus d'un troupeau de moutons; il y a apparence que la vue du berger les empêchoit de rien entreprendre; c'est une opinion universellement répandue, que cet oiseau enlève un chevreuil, & qu'il a quelquefois fait sa proie d'un enfant: on prétend que les Indiens lui présentent pour appât une figure d'enfant d'une argile très-visqueuse, sur laquelle il fond d'un vol rapide, & qu'il y engage ses serres, de manière qu'il ne lui est plus possible de s'en dépêtrer. *Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, page 172.*

habitudes sont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en soit, il me paroît que cet oiseau qui est encore peu connu, parce qu'il est rare par-tout, n'est cependant pas confiné aux seules terres méridionales de l'Amérique ; je suis persuadé qu'il se trouve également en Afrique, en Asie & peut-être même en Europe. Garcilasso a eu raison de dire que le condor du Pérou & du Chili *(k)*, est le même oiseau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux, si fameux dans les contes Arabes, & dont Marc Paul a parlé ; & il a eu encore raison de citer Marc Paul avec les contes Arabes, parce qu'il y a dans sa relation presque autant d'exagération. « Il se trouve (dit-il) dans l'île de Madagascar, une merveilleuse espèce d'oiseau qu'ils appellent *roc*, qui a la ressemblance de l'aigle, mais qui est sans comparaison beaucoup plus grand . . . . . . les plumes des ailes étant de six toises de longueur & le corps grand à proportion; il est de telle force & puissance, que seul

(k) Hist. des Incas, *tome I, page 27.*

» & sans aucune aide, il prend & » arrête un éléphant qu'il enlève en l'air » & laisse tomber à terre pour le tuer, & se repaître ensuite de sa chair *(l)* ». Il n'est pas nécessaire de faire sur cela des réflexions critiques, il suffit d'y opposer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de précéder & ceux qui vont suivre. Il me paroît que l'oiseau, presque grand comme une autruche, dont il est parlé dans l'histoire des Navigations aux terres Australes *(m)*, ouvrage que M. le président de Brosses a rédigé, avec autant de discernement que de soin, doit être le même que

(l) Description géographique, &c. par Marc Paul, *livre III, chapitre 40.*

(m) Aux branches de l'arbre qui produit les fruits appelés *Pains de Singe*, étoient suspendus des nids qui ressembloient à de grands paniers ovales, ouverts par en bas & tissus confusément de branches d'arbres assez grosses; je n'eus pas la satisfaction de voir les oiseaux qui les avoient construits; mais les habitans du voisinage m'assurèrent qu'ils avoient assez la figure de cette espèce d'aigle qu'ils appellent *Ntaun.* À juger de la grandeur de ces oiseaux par celle de leurs nids, elle ne devoit pas être *beaucoup inférieure à celle de l'autruche. Hist. des Navigations aux terres Australes, tome II, page 104.*

le condor des Américains & le roc des Orientaux; de même il me paroît que l'oiseau de proie des environs de Tarnasar *(n)*, ville des Indes orientales, qui est bien plus grand que l'aigle, & dont le bec sert à faire une poignée d'épée, est encore le condor, ainsi que le vautour du Sénégal *(o)*, qui ravit & enlève des enfans; que l'oiseau sauvage de Lapponie *(p)*, gros & grand

(n) In regione circa Tarnasar urbem Indiæ complura avium genera sunt, raptu præsertim viventia, longè aquilis proceriora; nam ex superiore rostri parte ensium capuli fabricantur. Id rostri fulvum cæruleo colore distinctum....... Aliis vero colos est niger & item purpureus intercursantibus pennis nonnullis. Lud. Patritius apud Gesnerum, *Avi.* pag. 206.

(o) Il y a au Sénégal des vautours aussi gros que des aigles, qui dévorent les petits enfans quand ils en peuvent attraper à l'écart. *Voyage de le Maire, page 106.*

(p) Il se trouve aussi dans la Lapponie Moscovite, un oiseau sauvage de couleur d'un gris-de-perle, gros & grand comme un mouton, ayant la tête faite comme un chat, les yeux fort étincelans & rouges; le bec comme un aigle, les pieds & les griffes de même. *Voyage des pays septentrionaux, par la Martinière, page 76, avec une figure.* — Il n'y a guère moins d'oiseaux que de bêtes à quatre pieds en Lapponie; les aigles s'y

comme un mouton, dont parlent Regnard & la Martinière, & dont Olaüs Magnus a fait graver le nid, pourroit bien encore être le même. Mais sans aller prendre nos comparaisons si loin, à quelle autre espèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands ! ce vautour des agneaux ou des moutons, qui a souvent été vu en Allemagne & en Suisse en différens temps, & qui est beaucoup plus grand que *l'aigle*, ne peut être que le condor. Gesner rapporte, d'après un Auteur digne de foi (George Fabricius), les faits suivans. Des païsans d'entre Miesen & Brisa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, aperçurent un très-grand nid posé sur trois chênes, construit de perches & de branches d'arbres, & si étendu qu'un

rencontrent en abondance ; il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse qu'elles peuvent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, emporter des faons de *rennes* lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids qu'*ils sont* au sommet des plus hauts arbres ; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder. Regnard, *Voyage de Lapponie*, page 181.

char pouvoit être à l'abri dessous ; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiseaux déjà si grands, que leurs ailes étendues avoient sept aunes d'envergure ; leurs jambes étoient plus grosses que celles d'un lion, leurs ongles aussi grands & aussi gros que les doigts d'un homme ; il y avoit dans ce nid plusieurs peaux de veaux & de brebis *(q)*. M. Valmont de Bomare & M. Salerne, ont pensé comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes, devoit être le condor du Pérou. Il a, dit M. de Bomare, quatorze pieds de vol, & fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux chamois, aux lièvres & aux marmottes. M. Salerne rapporte aussi un fait très-positif à ce sujet, & qui est assez important pour le citer ici tout au long. « En 1719, M. Déradin, beau-père de M. du Lac, tua à son château de « Mylourdin, paroisse de Saint-Martin « d'Abat, un oiseau qui pesoit dix-huit « livres, & qui avoit dix-huit pieds de «

(q) Diction. d'Hist. nat. par M. Valmont de Bomare, article de l'*Aigle*.

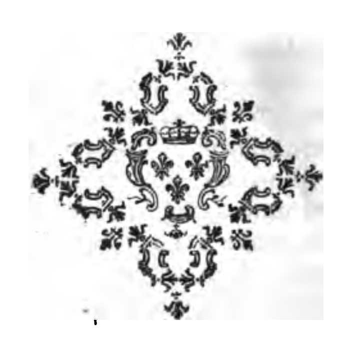
» vol ; il voloit depuis quelques jours » autour d'un étang ; il fut percé de » deux balles sous l'aile. Il avoit le » dessus du corps bigarré de noir, de » gris & de blanc, & le dessus du » ventre rouge comme de l'écarlate, » & ses plumes étoient frisées ; on le » mangea tant au château de Mylourdin, » qu'à Châteauneuf-sur-Loire ; il fut » trouvé dur, & sa chair sentoit un » peu le marécage ; j'ai vu & examiné » une des moindres plumes de ses ailes ; » elle est plus grosse que la plus grosse » plume de cygne. Cet oiseau singulier » sembleroit être le contur ou condor *(r)* ; » en effet, l'attribut de grandeur excessive doit être regardé comme un caractère décisif, & quoique le *laemmer geier* des Alpes, diffère du condor du Pérou, par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même espèce, du moins jusqu'à ce que l'on ait une description plus exacte de l'un & de l'autre.

(r) Ornithol, de Salerne, *page 1 ..*

Il paroît par les indications des Voyageurs, que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'est-à-dire, mêlé de blanc & de noir; & ce grand oiseau tué en France, au château de Mylourdin, lui ressemble donc, non-seulement par la grandeur, puisqu'il avoit dix-huit pieds d'envergure, & qu'il pesoit dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant aussi mêlé de noir & de blanc : on peut donc croire avec toute apparence de raison, que cette espèce principale, & première dans les oiseaux, quoique très-peu nombreuse, est néanmoins répandue dans les deux continens, & que pouvant se nourrir de toute espèce de proie *(f)*, & n'ayant à craindre que les hommes, ces oiseaux fuient les lieux habités & ne se trouvent que dans les grands déserts ou les hautes montagnes.

(f) Les déserts de la province de Pachacamac, au Pérou, inspirent une secrète horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiseau, & dans

toutes ces montagnes je n'en vis qu'un, nommé *condur*, qui est de la grosseur d'un mouton, & qui se perche sur les montagnes les plus arides & se nourrit des vers qui naissent dans ces sables. *Nouveau voyage autour du Monde, par le Gentil, tome I, page 129.*



LE MILAN
ET
LES BUSES.

Les Milans & les Buſes, oiſeaux ignobles, immondes & lâches, doivent ſuivre les vautours auxquels ils reſſemblent par le naturel & les mœurs : ceux-ci, malgré leur peu de généroſité, tiennent par leur grandeur & leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiſeaux. Les milans & les buſes qui n'ont pas ce même avantage, & qui leur ſont inférieurs en grandeur, y ſuppléent & les ſurpaſſent par le nombre; par-tout ils ſont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours; ils fréquentent plus ſouvent & de plus près les lieux habités; ils font leur nid dans des endroits plus acceſſibles ; ils reſtent rarement dans les

déserts; ils préfèrent les plaines & les collines fertiles aux montagnes stériles: comme toute proie leur est bonne, que toute nourriture leur convient, & que plus la terre produit de végétaux, plus elle est en même temps peuplée d'insectes, de reptiles, d'oiseaux & de petits animaux; ils établissent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poisson; sans être courageux ils ne sont pas timides, ils ont une sorte de stupidité féroce, qui leur donne l'air de l'audace tranquille, & semble leur ôter la connoissance du danger: on les approche, on les tue bien plus aisément que les aigles ou les vautours; détenus en captivité, ils sont encore moins susceptibles d'éducation: de tout temps on les a proscrits, rayés de la liste des oiseaux nobles, & rejetés de l'école de la Fauconnerie: de tout temps on a comparé l'homme grossièrement impudent au milan, & la femme *tristement* bête à la buse.

Quoique ces oiseaux se ressemblent

par le naturel, par la grandeur du corps *(a)*, par la forme du bec, & par plusieurs autres attributs, le milan est néanmoins aisé à distinguer, non-seulement des buses, mais de tous les autres oiseaux de proie, par un seul caractère facile à saisir; il a la queue fourchue, les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laissent paroître un intervalle qui s'aperçoit de loin, & lui a fait improprement donner le surnom d'*aigle à queue fourchue:* il a aussi les ailes proportionnellement plus longues que les buses, & le vol bien plus aisé: aussi passe-t-il sa vie dans l'air; il ne se repose presque jamais, & parcourt chaque jour des espaces immenses; & ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas; mais il semble que le vol soit son état naturel,

(a) Milvus regalis magnitudine & habitu buteoni conformis est . . . . crura illi sunt crocea humiliora, buteonis ultrà poplites propendentibus plumis similiter ferrugineis dilatis obteguntur. Schwenckfed. *Avi. Sil.* pag. 303.

ſa ſituation favorite : l'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute, ſes ailes longues & étroites paroiſſent immobiles ; c'eſt la queue qui ſemble diriger toutes ſes évolutions, & elle agit ſans ceſſe ; il s'élève ſans effort, il s'abaiſſe comme s'il gliſſoit ſur un plan incliné ; il ſemble plutôt nager que voler ; il précipite ſa courſe, il ſa ralentit ; s'arrête & reſte ſuſpendu ou fixé à la même place pendant des heures entières, ſans qu'on puiſſe s'apercevoir d'aucun mouvement dans ſes ailes.

Il n'y a, dans notre climat, qu'une ſeule eſpèce de milan (*voyez les planches enluminées, n.° 422, & la planche VII dans ce volume*), que nos François ont appelé *milan royal (b)*, parce qu'il ſervoit

(*b*) Milan Royal. En Grec, Ἰκτῖς ; en Latin, *Milvus* ; en Italien, *Milvio*, *Nibbio*, *Poyana* ; en Eſpagnol, *Milano* ; en Allemand, *Weihe* ou *Weiher* ; en Hollandois, *Wowe* ; en Anglois, *Kite* ou *Glead* ; en Polonois, *Kania* ; en Suédois, *Glada* ; en vieux françois, *Ecouffle*, *Écoufle*, *Huau*, *Milion*. — Milan royal. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 129. — Milan royal, Albin. *tom. I, pag. 4, pl. coloriée.* — *The Kite, Milvus*

aux plaisirs des Princes qui lui faisoient donner la chasse, & livrer combat par le faucon ou l'épervier; on voit en effet, avec plaisir, cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre, & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres & de bec, & le ramène à terre moins blessé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Regalis, Brit. Zoology, pl. A 2 *avec une figure coloriée.* — Le Milan royal. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 414. pl. 33. *Nota.* Les Grecs appeloient Ἰκτῖς, le putois; & il est probable qu'ils ont donné au milan le même nom, parce que le milan attaque & tue les volailles, comme le putois. — Les Latins l'ont appelé *Milvus, quasi mollis avis*, oiseau lâche; les noms *Huau* ou *Huo* en vieux françois, & *Wowe* en Hollandois, semblent être des dénominations empruntées de son cri *hu-o.* — *Glead* en Anglois & *Glada* en Suédois, sont tirés de ce qu'il paroît glisser en volant. — *Milion* est un mot corrompu de Milan.

Le milan, dont le corps entier ne pèſe guère que deux livres & demie, qui n'a que ſeize ou dix-ſept pouces de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure : la peau nue qui couvre la baſe du bec eſt jaune, auſſi-bien que l'iris des yeux & les pieds : le bec eſt de couleur de corne & noirâtre vers le bout, & les ongles ſont *noirs :* ſa vue eſt auſſi perçante que ſon vol eſt rapide ; il ſe tient ſouvent à une ſi grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux, & c'eſt de-là qu'il viſe & découvre ſa proie ou ſa pâture, & ſe laiſſe tomber ſur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever ſans réſiſtance : il n'attaque que les plus petits animaux & les oiſeaux les plus foibles ; c'eſt ſur-tout aux jeunes pouſſins qu'il en veut ; mais la ſeule colère de la mère-poule ſuffit pour le repouſſer & l'éloigner. « Les » milans ſont des animaux tout-à-fait » lâches, m'écrit un de mes amis *(c)*,

(c) M. Hébert, que j'ai déjà cité comme ayant bien obſervé pluſieurs faits relatifs à l'hiſtoire des oiſeaux.

je les ai vu poursuivre à deux un « oiseau de proie pour lui dérober celle « qu'il tenoit, plutôt que de fondre « sur lui, & encore ne purent-ils y « réussir: les corbeaux les insultent & « les chassent; ils sont aussi voraces, « aussi gourmands que lâches: je les ai « vu prendre, à la superficie de l'eau, « des petits poissons morts & à demi cor- « rompus; j'en ai vu emporter une « longue couleuvre dans leurs serres; « d'autres se poser sur des cadavres de « chevaux & de bœufs: j'en ai vu fon- « dre sur des tripailles que des femmes « lavoient le long d'un petit ruisseau, « & les enlever presqu'à côté d'elles: « je m'avisai une fois de présenter à un « jeune milan que des enfans nourris- « soient dans la maison que j'habitois, « un assez gros pigeonneau, il l'avala « tout entier avec les plumes ».

Cette espèce de milan est commune en France, sur-tout dans les provinces de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes: ce ne sont pas des oiseaux de

passage, car ils font leur nid dans le pays, & l'établissent dans des creux de rochers. Les Auteurs de la Zoologie Britannique *(d)*, disent de même qu'ils nichent en Angleterre, & qu'ils y restent pendant toute l'année : la femelle pond deux ou trois œufs qui, comme ceux de tous les oiseaux carnassiers, sont plus ronds que les œufs de poule : ceux du milan sont blanchâtres, avec des taches d'un *jaune* sale. Quelques Auteurs ont dit qu'il faisoit son nid dans les forêts sur de vieux chênes ou de vieux sapins; sans nier absolument le fait, nous pouvons assurer que c'est dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'espèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal *(e)*, mais je ne sais si

(d) Some, have supposed these to be birds of passage but in england they certainly continue the whole year, Britisch Zoology. *Species VI, the kite.*

(e) Il paroît que le milan royal se trouve dans le nord, puisque M. Linnæus l'a compris dans sa liste des oiseaux de Suède, sous la dénomination

elle se trouve aussi dans le nouveau, car les relations d'Amérique n'en font aucune mention : il y a seulement un oiseau qu'on dit être naturel au Pérou, & qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui ressemble au milan à quelques égards, & qui a, comme lui, la queue fourchue. M. Catesby en a donné la

falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ ; corpore ferru-eo, capite albidiore. Faun. Suec. n.° 59 ; & l'on ...it aussi par les témoignages des Voyageurs, qu'il ...trouve dans les provinces les plus chaudes de ...frique ; on rencontre encore ici (en Guinée), ... Bosman, une espèce d'oiseau de proie ; ce ...t les milans : ils enlèvent, outre les poulets dont ...tirent leur nom, tout ce qu'ils peuvent dé-...uvrir & attraper, soit viande, soit poisson, & ... avec tant de hardiesse, qu'ils arrachent aux ...mes nègres les poissons qu'elles portent vendre ... marché, ou qu'elles crient dans les rues. ...*yage de Guinée, page 278.* Près du désert, au ...g du Sénégal, dit un autre Voyageur, on ...uve un oiseau de proie de l'espèce du milan, ...quel les François ont donné le nom d'écouffe ....ute nourriture convient à sa faim dévorante ; il ...st point épouvanté des armes à feu ; la chair ...te ou crue le tente si vivement, qu'il enlève ...x matelots leurs morceaux dans le temps qu'ils portent à leur bouche. *Histoire générale des ...yages, par M. l'abbé Prevost, tome III, page* ...26.

description & la figure *(f)*, sous le nom d'*épervier à queue d'hirondelle*, & M. Brisson l'a appelé *milan de la Caroline (g)*. Je serois assez porté à croire que c'est une espèce voisine de celle de notre milan, & qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre espèce encore plus voisine & qui se trouve dans nos climats comme oiseau de passage, que l'on a appelé le *milan noir (Voyez les planches enluminées, n.° 472)*. Aristote distingue cet oiseau du précédent, qu'il appelle simplement *milan*, & il donne à celui-ci l'épithète de milan Étolien *(h)*, parce que probablement il étoit de son temps plus commun en

(f) Hist. nat. de la Caroline, par Catesby, *tome I, page 4, planche IV, avec une bonne figure coloriée.*

(g) Le milan de la Caroline. Brisson, *Ornith. tome I, page 418.*

(h) Pariunt milvi ova bina magnâ ex parte, interdum tamen & terna, totidemque excludunt pullos; sed qui Etolius nuncupatur, vel quaternos aliquandò excludit. Arist. *Hist. anim.* lib. VI, cap. 6.

Étolie qu'ailleurs ; Belon *(i)* fait aussi mention de ces deux milans ; mais il se trompe lorsqu'il dit que le premier, qui est le milan royal, est plus noir que le second, qu'il appelle néanmoins *milan noir ;* ce n'est peut-être qu'une faute d'impression ; car il est certain que le milan royal est moins noir que l'autre ; au reste, aucun des Naturalistes, anciens & modernes, n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiseaux, & qui consiste, en ce que le milan royal a la queue fourchue, & que le milan noir l'a égale ou presque égale dans toute sa largeur, ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiseaux ne soient d'espèce très-voisine, puisqu'à l'exception de cette forme de la queue ils se ressemblent par tous les autres caractères, car le milan noir, quoiqu'un peu plus petit & plus noir que le milan royal, a néanmoins les couleurs du plumage distribuées de même, les ailes proportionnellement aussi étroites & aussi

(i) Milan noir, Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 131.*

longues, le bec de la même forme, les plumes aussi étroites & aussi alongées, & les habitudes naturelles entièrement conformes à celles du milan royal.

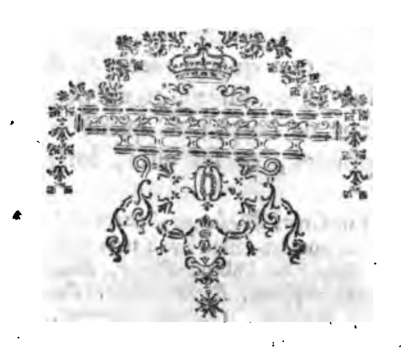
Aldrovande dit que les Hollandois appellent ce milan *kukenduf*, que quoiqu'il soit plus petit que le milan royal, il est néanmoins plus fort & plus agile; Schwenckfeld assure au contraire qu'il est plus foible & encore plus lâche, & qu'il ne chasse que les mulots, les sauterelles & les petits oiseaux qui sortent de leurs nids; il ajoute que l'espèce en est très-commune en Allemagne; cela peut être, mais nous sommes certains qu'en France & en Angleterre elle est beaucoup plus rare que celle du milan royal; celui-ci est un oiseau du pays, & qui y demeure toute l'année; l'autre au contraire est un oiseau de passage, qui quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds: Belon a été témoin oculaire de leur passage d'Europe en Égypte; ils s'attroupent & passent en files nombreuses sur le pont Euxin,

en



LE MILAN.

en automne, & repaſſent dans le même ordre au commencement d'Avril ; ils reſtent pendant tout l'hiver en Égypte, & ſont ſi familiers qu'ils viennent dans les villes & ſe tiennent ſur les fenêtres des maiſons ; ils ont la vue & le vol ſi ſûrs, qu'ils ſaiſiſſent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.



LA BUSE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 419; & pl. VIII de ce volume.

LA Buse est un oiseau assez commun, assez connu pour n'avoir pas besoin d'une ample description; elle n'a guère que quatre pieds & demi de vol, sur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps; sa queue n'a que huit pouces, & ses ailes, lorsqu'elles

(a) En Grec, Τριόρχης, parce qu'on a cru faussement que cet oiseau avoit trois testicules; en Latin, *Buteo;* en Italien, *Buzza, Bucciario;* en Allemand, *Büsz-hen, Buzant, Buze, Bushard;* en Anglois, *Buzzard, Common-Buzzard,* Puttok. — *Buteo.* Gesner, *Avi.* pag. 45. — *Buteo seu triorchis.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 362. — *Buteo vulgaris.* Willulghby, *Ornith.* pag. 38. — *Buse* ou *Busard,* ou *Cassard.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 100. — Buzard, Albin, *tome I, page 1, pl. 1, figure coloriée.* — La Buse. Brisson, *Ornith.* tome I, page 406. — *The Common Buzzard,* Britisch Zoology, *planche XLIII, avec une figure coloriée.*

sont pliées, s'étendent un peu au-delà de son extrémité ; l'iris de ses yeux est d'un jaune pâle & presque blanchâtre ; les pieds sont jaunes, aussi-bien que la membrane qui couvre la base du bec, & les ongles sont noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts, il paroît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté ; il est assez sédentaire & même paresseux ; il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre ; son nid est construit avec de petites branches, & garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers & mollets ; la buse pond deux ou trois œufs qui sont blanchâtres, tachetés de jaune ; elle élève & soigne ses petits plus long-temps que les autres oiseaux de proie, qui presque tous les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément ; M. Ray *(b)* assure même que le mâle de la buse nourrit & soigne ses petits lorsqu'on a tué la mère.

(b) Ray's Letters 53. Voyez aussi *Britisch Zoology.* Species VII.

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol, il reste sur un arbre, un buisson ou une motte de terre, & de-là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée; il prend les levreaux & les jeunes lapins, aussi-bien que les perdrix & les cailles; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux; il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpens, de sauterelles, &c. lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujette à varier, au point que si l'on compare cinq ou six buses ensemble, on en trouve à peine deux bien semblables. Il y en a de presque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun & de blanc; ces différences dépendent principalement de l'âge & du sexe, car on les trouve toutes dans notre climat.



LA BUSE.

LA BONDRÉE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 420.

COMME la Bondrée diffère peu de la Buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, suffisent pour constituer deux espèces, qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes & séparées. La bondrée est aussi grosse que la buse, & pèse environ

(a) *Goiran* ou *Bondrée*. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 101, fig. page 102. — *Buteo apivorus* seu *Vespivorus*. Willughby, *Ornith.* pag. 39, fig. tab. 3. — Bondrée. Albin, *tome I, page 3, fig. coloriée, pl. II.* — *Falco* pedibus *seminudis, flavis; cerâ nigrâ; capite cinereo,* caudæ fasciâ cinereâ, *apice albo.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 66. — *Buteo apivorus.* La Bondrée. Brisson, *tome I, page 410.*

deux livres ; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, & dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds ; ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue ; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure : son bec est un peu plus long que celui de la buse ; la peau nue qui en couvre la base, est jaune *(b)*, épaisse & inégale ; les narines sont longues & courbées ; lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large & de couleur jaune : l'iris des yeux est d'un beau jaune ; les jambes & les pieds sont de la même couleur, & les ongles, qui ne sont pas fort crochus, sont forts & noirâtres : le sommet de la tête paroît large & aplati ; il est d'un gris cendré. On trouve une ample description de cet oiseau dans l'ouvrage de M. Brisson

(b) Quelques Naturalistes ont dit que cette peau de la base du bec étoit noire ; mais on peut présumer que cette différence vient de l'âge, puisque cette peau qui couvre la base du bec est blanche dans le premier âge de ces oiseaux : elle peut passer par le jaune, & devenir enfin brune & noire.

& dans celui d'Albin : ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buſe ; & il ajoute qu'on a trouvé dans l'eſtomac d'une bondrée, pluſieurs chenilles vertes, comme auſſi pluſieurs chenilles communes & autres inſectes.

Ces oiſeaux, ainſi que les buſes, compoſent leur nid avec des bûchettes, & le tapiſſent de laine à l'intérieur, ſur laquelle ils dépoſent leurs œufs, qui ſont d'une couleur cendrée & marquetée de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers ; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourriſſent leurs petits de chryſalides, & particulièrement de celles des guêpes. On a trouvé des têtes & des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées : elles ſont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir ; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, & la peau qui eſt ſur la baſe du bec, blanche. On a auſſi trouvé dans l'eſtomac de ces oiſeaux,

qui est fort large, des grenouilles & des lézards entiers. La femelle est dans cette espèce, comme dans toutes celles des grands oiseaux de proie, plus grosse que le mâle ; & tous deux piettent & courent, sans s'aider de leurs ailes, aussi vîte que nos coqs de basse-cour.

Quoique Belon dise qu'il n'y a petit berger, dans la Limagne d'Auvergne, qui ne sache connoître la bondrée, & la prendre par engin avec *des grenouilles*, quelquefois aussi aux gluaux, & souvent au lacet, il est cependant très-vrai qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la *buse* commune. Dans plus de vingt *buses* qu'on m'a apportées en différens temps, en Bourgogne, il ne s'est pas trouvé une seule bondrée ; & je ne sais de quelle province est venue celle que nous avons au cabinet du Roi. M. Salerne dit que dans le pays d'Orléans, c'est la buse ordinaire qu'on appelle *bondrée ;* mais cela n'empêche pas que ce ne soient deux oiseaux différens.

La bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine, pour épier sa

proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles & les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre & de buissons en buissons, toujours bas & sans s'élever comme le milan, auquel du reste elle ressemble assez par le naturel, mais dont on pourra toujours la distinguer de loin & de près, tant par son vol que par sa queue, qui n'est pas fourchue comme celle du milan. On tend des piéges à la bondrée, parce qu'en hiver elle est très-grasse & assez bonne à manger.



L'OISEAU

SAINT-MARTIN (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 459.

LES Naturalistes modernes ont donné à cet oiseau le nom de *Faucon lanier* ou *Lanier cendré ;* mais il nous paroît

(a) Autre oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 104. — *Laniarius cinereus, sive falco cinereo albus* Frisch. *planche LXXIX*, *avec une figure coloriée.* — *The blue Hawk.* Le Faucon bleu. Edwards, *Glanûres*, *pl. CCXXV*, *avec une figure bien coloriée.* — Le Lanier cendré. Brisson, *Ornith. tome I, page 365.*

Nota. Belon n'hésite pas à dire qu'il est de la même espèce que le jean-le-blanc, & en même temps il convient qu'il approche beaucoup du milan : « il est, dit-il, encore une autre espèce de » jean-le-blanc ou oiseau saint-martin, semblable-» ment nommé *blanche queue*, *de même espèce* que » le susdit ; mais il ressemble beaucoup mieux *à* » la couleur d'un milan royal, n'étoit qu'il *est* de » moindre corpulence. . . . . Il ressemble au milan » royal de si près, qu'on n'y trouveroit différence, » n'étoit qu'il est plus petit & plus blanc sous

être non-seulement d'une espèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon & du lanier. Il est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, & il a proportionnellement le corps plus mince & plus dégagé ; il a les jambes longues & menues, en quoi il diffère des faucons qui les ont robustes & courtes, & encore du lanier que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon, mais par ce caractère des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc & à la soubuse ; il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit, & qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiseaux de proie : il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la classe des faucons à longues ailes ; ce seroit, à mon avis, plutôt avec les buses qu'avec les faucons, que cet oiseau devroit être rangé,

le ventre, ayant les plumes qui touchent le « croupion en la queue, tant dessus que dessous « de couleur blanche ; aussi est-ce de cela qu'il « est nommé *queue blanche* ». *Hist. nat. des Oiseaux*, page 104.

ou plutôt il faut lui laisser sa place auprès de la soubuse, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caractères, & par les habitudes naturelles.

Au reste, cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi-bien qu'en Allemagne & en Angleterre : celui de notre planche enluminée a été tué en Bourgogne. M. Frisch a donné deux planches de ce même oiseau, *n.° 79 & 80*, qui ne diffèrent pas assez l'un de l'autre pour qu'on doive les regarder avec lui comme étant d'espèce différente ; car les variétés qu'il remarque entre ces deux oiseaux sont trop légères, pour ne les pas attribuer au sexe ou à l'âge. M. Edwards, qui a aussi donné la figure de cet oiseau, dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres, & il ajoute que quand on l'aperçut, il voltigeoit autour du pied de quelques vieux arbres, dont il paroissoit quelquefois frapper le tronc avec le bec & les serres, en continuant cependant à voltiger, ce dont on ne put découvrir la raison qu'après l'avoir tué & ouvert ; car on

lui trouva, dans l'estomac, une vingtaine de petits lézards, déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux.

En comparant cet oiseau, avec ce que dit Belon, de son second oiseau saint-martin, on ne pourra douter que ce ne soit le même, & indépendamment des rapports de grandeur, de figure & de couleur, ces habitudes naturelles de voler bas, & de chercher avec avidité & constance les petits reptiles, appartiennent moins aux faucons & aux autres oiseaux nobles, qu'à la buse, à la harpaye & aux autres oiseaux de ce genre, dont les mœurs sont plus ignobles, & approchent de celles des milans. Cet oiseau bien décrit & très-bien représenté par M. Edwards (*pl. 225*), n'est pas, comme le disent les Auteurs de la Zoologie Britannique, le *henharrier*, dont ils ont donné la figure. Ce sont des oiseaux différens, dont le premier, que nous appelons, d'après Belon, l'*oiseau saint-martin*, a, comme je l'ai dit, été indiqué par Mrs Frisch & Brisson, sous le nom de *faucon-lanier* & *lanier cendré*; le second de

ces oiseaux qui est le *subbuteo* de Gesner, & que nous appelons *soubuse*, a été nommé *aigle à queue blanche* par Albin, & *faucon à collier* par M. Brisson. Au reste, les Fauconniers nomment cet oiseau saint-martin, *la harpaye-épervier*. *Harpaye* est parmi eux un nom générique, qu'ils donnent non-seulement à l'oiseau saint-martin, mais encore à la soubuse & au busard-roux ou rousseau, dont nous parlerons dans la suite.



LA SOUBUSE (a).

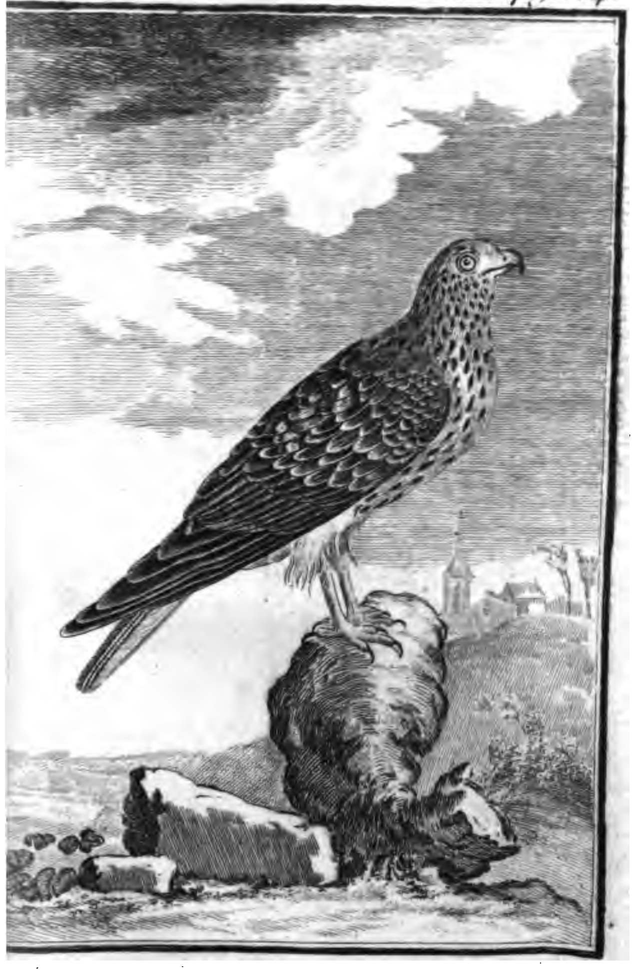
Voyez les planches enluminées, n.os 443 & 480; & planche IX de ce volume.

LA Soubuse ressemble à l'oiseau saint-martin, par le naturel & les mœurs; tous deux volent bas pour saisir des mulots & des reptiles; tous deux entrent dans les basses-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets; tous deux sont oiseaux ignobles, qui n'attaquent que les foibles, & dès-lors on ne doit les

(a) *Subbuteo.* Gesner, *Avi.* pag. 48. — *Pygargus accipiter.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 40. — Aigle à queue blanche. Albin, *tome II, page 3, planche V, avec une figure coloriée du mâle.* — Perturbateur des poules. Albin, *tome III, page 2, planche III, avec une figure coloriée de la femelle.* — Les Anglois appellent le mâle, *Henharrow* ou *Henharrier*, c'est-à-dire, *Déchireur de poules.* — *Falco torquatus;* le Faucon à collier. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 345. — *The Henharrier; the male,* pl. A 6. *Ringtail; the female,* pl. A 7. *Britisch Zoology.*

appeler ni faucons ni laniers comme l'ont fait nos Nomenclateurs. Je voudrois donc retrancher de la liste des faucons, ce faucon à collier, & ne lui laisser que le nom de *soubuse*, comme au lanier cendré, celui d'*oiseau saint-martin*.

Le mâle dans la soubuse, est, comme dans les autres oiseaux de proie, considérablement plus petit que la femelle; mais l'on peut remarquer en les comparant, qu'il n'a point comme elle de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour du cou: cette différence qui paroîtroit être un caractère spécifique, nous portoit à croire que l'oiseau représenté (*planche 480*) n'étoit pas le mâle de la soubuse femelle, représenté *n.° 443*; mais de très-habiles Fauconniers nous ont assuré la chose comme certaine, & en y regardant de près, nous avons en effet trouvé les mêmes proportions entre la queue & les ailes, la même distribution dans les couleurs, la même forme de cou, de tête & de bec, &c..... en sorte que nous n'avons pu résister à leur avis;



LA SOUBUSE

ce qui sur cela nous rendoit plus difficiles, c'est que presque tous les Naturalistes ont donné à la soubuse un mâle tout différent, & qui est celui que nous avons appelé oiseau *saint-martin*; & ce n'est qu'après mille & mille comparaisons, que nous avons cru pouvoir nous déterminer avec fondement contre leur autorité. Nous observerons que la soubuse se trouve en France, aussi-bien qu'en Angleterre; qu'elle a les jambes longues & menues comme l'oiseau saint-martin; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais; qu'enfin ces deux oiseaux, avec celui dont nous parlerons dans l'article suivant, sous le nom de *harpaye*, semblent former un petit genre à part plus voisin de celui des milans & des buses, que de celui des faucons.



LA HARPAYE (a).

Voyez les Planches enluminées, n.° 460.

HARPAYE est un ancien nom générique que l'on donnoit aux oiseaux du genre des busards ou busards de marais, & à quelques autres espèces voisines, telles que la soubuse & l'oiseau saint-martin, qu'on appeloit *harpaye-épervier*: nous avons rendu ce nom spécifique, en l'appliquant à l'espèce dont il est ici question, à laquelle les Fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rousseau*: nos Nomenclateurs l'ont nommé *busard-roux*, & M. Frisch l'a appelé improprement *vautour lanier moyen*, comme il a de même & tout aussi improprement appelé le busard de marais, *grand vautour lanier*: nous avons préféré le nom simple de *harpaye*, parce qu'il est certain que cet oiseau n'est *ni un*

(a) Frisch, *tome I, planche* LXXVIII. — Le busard-roux. Brisson, *tome I, page* 404.

vautour ni un busard : il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiseaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédens : il prend le poisson comme le jean-le-blanc, & le tire vivant hors de l'eau ; il paroît, dit M. Frisch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiseaux de rapine, ayant les sourcils plus avancés sur les yeux. Il se trouve en France comme en Allemagne, & fréquente de préférence les lieux bas & les bords des fleuves & des étangs ; & comme pour le reste de ses habitudes naturelles, il ressemble aux précédens, nous n'entrerons pas à son sujet dans un plus grand détail.



LE BUSARD (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 424; & planche X de ce volume.

ON appelle communément cet oiseau, le *Busard de marais;* mais comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de busard, nous lui avons conservé ce nom simple: on l'appeloit autrefois *fau-perdrieux,* & quelques Fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche;* cet oiseau est plus vorace & moins paresseux que la buse, & c'est peut-être par cette seule raison

(a) En Grec, Κίρκος; en Latin, *Circus.* — Le Fau-perdieux. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 114. — *Circus.* Aldrov. *Avi.* tome I, page 351........ *Milvus æruginosus.* Aldrov. *tom. I, pag. 396.* — Busard de marais. Albin, *tome I, page 4, planche III, avec une figure coloriée.* — *Vultur fuscus,* sive *Laniarius.* Frisch. *pl. LXXVII, avec une bonne figure coloriée.* — Le Busard de marais. Brisson, *Ornith.* tome I, page 401. — *The moor Buzzard. Britisch Zoology,* pl. A 5, avec une figure coloriée.

qu'il paroît moins stupide & plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, & il est aussi avide de poisson que de gibier ; au lieu d'habiter comme la buse, les forêts en montagne, il ne se tient que dans les buissons, les haies, les joncs, & à portée des étangs, des marais & des rivières poissonneuses : il niche dans les terres basses, & fait son nid à peu de hauteur de terre, dans des buissons, ou même sur des mottes couvertes d'herbes épaisses : il pond trois œufs, quelquefois quatre ; & quoiqu'il paroisse produire en plus grand nombre que la buse, qu'il soit comme elle, oiseau sédentaire & naturel en France, & qu'il y demeure toute l'année, il est néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

On ne confondra pas le busard avec le milan noir, quoiqu'il lui ressemble à plusieurs égards, parce que le busard a comme la buse, la bondrée, &c..... le cou gros & court ; au lieu que les milans l'ont beaucoup plus long, & on distingue aisément le busard de la buse, 1.° par les lieux qu'il habite ;

2.° par le vol qu'il a plus rapide & plus ferme ; 3.° parce qu'il ne se perche pas sur de grands arbres, & que communément il se tient à terre ou dans des buissons; 4.° on le reconnoît à la longueur de ses jambes qui, comme celles de l'oiseau saint-martin & de la soubuse, sont à proportion plus hautes & plus menues que celles des autres oiseaux de rapine.

Le busard chasse de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards & les autres oiseaux d'eau ; il prend les poissons vivans & les enlève dans ses serres: au défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles & d'insectes aquatiques: quoiqu'il soit plus petit que la buse, il lui faut une plus ample pâture, & c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif, & qu'il se donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vû qu'on avoit élevés à chasser & prendre des lapins, des perdrix & des cailles: il vole plus pesamment que le milan; & lorsqu'on



LE BUSARD.

veut le faire chasser par des faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement : un seul faucon ne suffit pas pour le prendre, il sauroit s'en débarrasser & même l'abattre ; il descend au duc comme le milan, mais il se défend mieux, & il a plus de force & de courage ; en sorte qu'au lieu d'un seul faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les hobreaux & les cresserelles le redoutent, évitent sa rencontre, & même fuient lorsqu'il les approche.



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport au MILAN, aux BUSES & SOUBUSES.

I.

L'OISEAU appelé par Catesby *(a)*, *l'Epervier à queue d'hirondelle* ; & par M. Brisson, le *Milan de la Caroline.* « Cet oiseau, dit Catesby, pèse quatorze onces : il a le bec noir & » crochu ; mais il n'a point de crochets » aux côtés de la mandibule supérieure » comme les autres éperviers : il a les » yeux fort grands & noirs, & l'iris » rouge ; la tête, le cou, la poitrine & » le ventre sont blancs, le haut de l'aile » & le dos d'un pourpre foncé, mais » plus brunâtre vers le bas, avec une » teinture de vert; les ailes sont longues

(a) Hist. nat. de la Caroline, *tome 1, page 4, planche IV*, avec une bonne figure coloriée.

» à proportion

la proportion du corps, & ont quatre « pieds, lorsqu'elles sont déployées : « la queue est d'un pourpre foncé, « mêlé de vert & très-fourchue ; la plus « longue plume des côtés ayant huit « pouces de long de plus que la plus « courte du milieu : ces oiseaux volent « long-temps, comme les hirondelles, « & prennent en volant les escarbots, « les mouches & autres insectes, sur les « arbres & sur les buissons : on dit « qu'ils font leur proie de lézards & de « serpens, ce qui fait que quelques- « uns les ont appelés *éperviers à serpens*. « Je crois, ajoute M. Catesby, que ce « sont des oiseaux de passage (en Ca- « roline), n'en ayant jamais vu aucuns « pendant l'hiver ».

Nous remarquerons, au sujet de ce que dit ici cet Auteur, que l'oiseau dont il est question n'est point un épervier, n'en ayant ni la forme ni les mœurs ; il approche beaucoup plus, par les deux caractères, de l'espèce du milan ; & si on ne veut pas le regarder comme une variété de l'espèce du milan d'Europe, on peut au moins assurer

que c'est le genre dont il approche le plus, & que son espèce est infiniment plus voisine de celle du milan que de celle de l'épervier.

I I.

L'OISEAU appelé *Caracara*, par les Indiens du Bresil, & dont Marcgrave a donné la figure & une assez courte indication *(b)*, puisqu'il se contente de dire que le *caracara* du *Bresil*, nommé *gavion* par les Portugais, est une espèce d'épervier ou de petit aigle (*nisus*) de la grandeur d'un milan; qu'il a la queue longue de neuf pouces, les ailes de quatorze, qui ne s'étendent pas, lorsqu'elles sont pliées, jusqu'à l'extrémité de la queue; le plumage roux & taché de points blancs & jaunes; la queue variée de blanc & de brun; la tête comme celle d'un épervier; le bec noir, crochu & médiocrement grand; les pieds jaunes, les serres semblables à celles des éperviers, avec des ongles sémilunaires, longs, noirs & très-aigus, & les yeux d'un beau

(b) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.* pag. 211.

jaune ; il ajoute que cet oiseau est le grand ennemi des poules, & qu'il varie dans son espèce, en ayant vu d'autres dont la poitrine & le ventre étoient blancs.

III.

L'OISEAU des terres de la baie de Hudson, auquel M. Edwards a donné le nom de *buse cendrée (c)*, & qu'il décrit à peu près dans les termes suivans. Cet oiseau est de la grandeur d'un coq ou d'une poule de moyenne grosseur ; il ressemble par la figure, & en partie par les couleurs, à la buse commune ; le bec & la peau qui en couvre la base, sont d'une couleur plombée bleuâtre ; la tête & la partie supérieure du cou, sont couvertes de plumes blanches, tachetées de brun-foncé dans leur milieu ; la poitrine est blanche comme la tête, mais marquée de taches brunes plus grandes : le ventre & les côtés sont couverts de plumes brunes, marquées

(c) *The ash coloured Buzzard.* Edwards, *Hist. of Birds*, tome II, page 53, pl. LIII, *avec une figure bien coloriée.*

de taches blanches, rondes ou ovales; les jambes sont couvertes de plumes douces & blanches, irrégulièrement tachées de brun; les couvertures du dessous de la queue sont rayées transversalement de blanc & de noir : toutes les parties supérieures du cou, du dos, des ailes & de la queue sont couvertes de plumes d'un brun cendré plus foncé dans leur milieu, & plus clair sur les bords; les couvertures du dessous des ailes sont d'un brun sombre avec des taches blanches; les plumes de la queue sont croisées par-dessus de lignes étroites & de couleur obscure, & par-dessous croisées de lignes blanches; les jambes & les pieds sont d'une couleur cendrée bleuâtre; les ongles sont noirs, & les jambes sont couvertes, jusqu'à la moitié de leur longueur, de plumes d'une couleur obscure : cet oiseau, ajoute M. Edwards, qui se trouve dans les terres de la baie de Hudson, fait principalement sa proie des gelinotes blanches. Après avoir comparé cet oiseau, décrit par M. Edwards, avec les buses, soubuses, harpayes & busards, il nous

a paru différer de tous par la forme de son corps & par ses jambes courtes : il a le port de l'aigle & les jambes courtes comme le faucon, & bleues comme le lanier ; il semble donc qu'il vaudroit mieux le rapporter au genre du faucon ou à celui du lanier, qu'au genre de la buse. Mais comme M. Edwards est un des hommes du monde qui connoît le mieux les oiseaux, & qu'il a rapporté celui-ci aux buses ; nous avons cru devoir ne pas tenir à notre opinion & suivre la sienne : c'est par cette raison que nous plaçons ici cet oiseau à la suite des buses.



L'ÉPERVIER (a).

Voyez les Planches enluminées, n.os 466, 467 & 412; voyez aussi planche XI de ce volume.

QUOIQUE les Nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à

(a) En Grec, Σπιζίας; en Grec moderne, Σεϊνπεζ; en Latin, *accipiter fringillarius, quod fringillas & minores aves rapiat*; en Italien, *Sparviero*; en Allemand, *Sperber* ou *Sperwen*; en Polonois, *Crogulec*; en Suède, *Spacshoek*; en Anglois, *Spar hawk* ou *Sparrow-hawk*; en France, on appelle le mâle *Émouchet* ou *Mouchet*. — *Accipiter fringillarius.* Gesner, *Avium*, *pag.* 51. — *Accipiter minor, idem, pag.* 52 ...... *Nisus recentiorum.* Gesner, *Icon. Avium, pag.* 7. *Nisus à conatu, nisu, quod aves multò se majores rapere nitatur.* — Épervier ou Éparvier. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page* 121. *Fringillarius accipiter vulgò nisus dictus* Aldrov. *Avi. tom. I, pag.* 344. — Épervier. Albin, *tome I, page 6, planche V,* avec une figure coloriée de la femelle; & *tome III, page* 2, *planche IV,* avec une figure coloriée du mâle. *Nisus sagittatus, sive accipiter fringillarius.* Frisch, *planche XC,* avec une figure coloriée de l'épervier hagard ou vieux...... *Nisus sagittatus*

une feule. M. Briffon fait mention de quatre efpèces ou variétés; favoir, l'Épervier commun, l'Épervier tacheté, le petit Épervier & l'Épervier des Alouettes; mais nous avons reconnu que cet épervier des alouettes n'eft que la crefferelle femelle. Nous avons trouvé de même, que le petit épervier n'eft que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun; en forte qu'il ne refte plus que l'épervier tacheté, qui n'eft qu'une variété accidentelle de l'efpèce commune de l'épervier. M. Klein *(b)* eft le premier qui ait indiqué cette variété, il dit que cet oifeau lui fut envoyé du pays de Marienbourg; il faut donc réduire à l'efpèce commune le petit épervier, auffi-bien que l'épervier tacheté, & féparer de cette efpèce, l'épervier

alter idem, *planche XCII*, avec une figure coloriée de l'épervier-fors ou jeune. *Nota.* Ces deux planches ne repréfentent pas deux oifeaux différens.... *Nifus ftriatus*, *idem*, *planche XC*, avec une figure coloriée du mâle. — L'Épervier. Briffon, *Ornithol. tome I*, *page 310*. — *The Sparrow-hawk. Britifch Zoology*, planche A 10; *The male*, planche A 12, *The female.*

(b) Klein, *Ordo Avium*, *pag.* 53.

des alouettes qui n'est que la femelle de la cresserelle.

On observera, d'après nos planches enluminées, que le tiercelet-sors d'épervier, *n.° 466*, diffère du tiercelet-hagard, *n.° 467*, en ce que le sors a la poitrine & le ventre beaucoup plus blancs, & avec beaucoup moins de mélange de roux que le tiercelet hagard, qui a ces parties presqu'entièrement rousses & traversées de bandes brunes; au lieu que l'autre n'a sur la poitrine que des taches ou des bandes beaucoup plus irrégulières. Le tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* par les Fauconniers, il est d'autant plus brun sur le dos, qu'il est plus âgé; & les bandes transversales de la poitrine ne sont bien régulières que quand il a passé sa première ou sa seconde mue: il en est de même de la femelle, *n.° 412*, qui n'a des bandes régulières que lorsqu'elle a passé sa seconde mue; & pour donner une idée plus détaillée de ces différences & de ces changemens dans la distribution des couleurs, nous remarquerons que sur le tiercelet-sors ces taches de

la poitrine & du ventre, sont presque toutes séparées les unes des autres, & qu'elles présentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émoussé, qu'une suite continue & uniforme de couleur brune, telle qu'on la voit dans les bandes transversales de la poitrine & du ventre du tiercelet-hagard d'épervier, c'est-à-dire, du tiercelet qui a subi ses deux premières mues : les mêmes changemens arrivent dans la femelle ; ces bandes transversales brunes, telles qu'on les voit représentées dans la planche, ne sont dans la première année que des taches séparées ; & l'on verra dans l'article de l'autour, que ce changement est encore plus considérable que dans l'épervier ; rien ne prouve mieux combien sont fautives les indications que nos Nomenclateurs ont voulu tirer de la distribution des couleurs, que de voir le même oiseau porter la première année des taches ou des bandes longitudinales brunes, descendant du haut en bas, & présenter au contraire, dans la seconde année, des bandes transversales de la même couleur : ce

changement, quoique très-singulier, est plus sensible dans l'autour & dans les éperviers, mais il se trouve aussi plus ou moins dans plusieurs autres espèces d'oiseaux; de sorte que toutes les méthodes fondées sur l'énonciation des différences de couleur & de la distribution des taches, se trouvent ici entièrement démenties.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays; l'espèce en est assez nombreuse: on m'en a apporté plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver, qu'on avoit tués dans les bois; ils sont alors très-maigres, & ne pèsent que six onces: le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie; la femelle est beaucoup plus grosse que le mâle; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts; elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste l'épervier, tant mâle que femelle, est assez docile: on l'apprivoise aisément, & l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux & des cailles; il

prend auſſi des pigeons ſéparés de leur compagnie, & fait une prodigieuſe deſtruction des pinçons & des autres petits oiſeaux qui ſe mettent en troupes pendant l'hiver : il faut que l'eſpèce de l'épervier ſoit encore plus nombreuſe qu'elle ne le paroît ; car indépendamment de ceux qui reſtent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines ſaiſons, il en paſſe en grande quantité dans d'autres pays *(c)*.

(c) Nota. Je crois devoir rapporter ici en entier un aſſez long récit de Belon, qui prouve le paſſage de ces oiſeaux, & indique en même temps la manière dont on les prend. « Nous étions, dit-il, à la bouche du Pont-Euxin, où commence « le détroit du Propontide ; nous étions montés « ſur la plus haute montagne, nous trouvames un « Oiſeleur qui prenoit des éperviers de belle ma- « nière ; & comme c'étoit vers la fin d'Avril, « lorſque tous oiſeaux ſont empêchés à faire leurs « nids, il nous ſembloit étrange voir tant de « milans & d'éperviers de venir de-là par de-devers « le côté dextre de la mer majeure : l'Oiſeleur les « prennoit avec grande induſtrie, & n'en failloit « pas un ; il en prennoit plus d'une douzaine à « chaque heure, il étoit caché derrière un buiſſon, « au-devant duquel il avoit fait une aire unie & « carrée, qui avoit deux pas en diamètre, diſ- « tante environ de deux ou trois pas du buiſſon ; « il y avoit ſix bâtons fichés autour de l'aire, «

& qu'en général l'espèce se trouve

» qui étoient de la grosseur d'un pouce & de la
» hauteur d'un homme, trois de chaque côté, à
» la summité desquels il y avoit en chacun une
» coche entaillée du côté de la place, tenant un
» rets de fil vert fort délié, qui étoit attaché aux
» coches des bâtons, tendus à la hauteur d'un
» homme, & au milieu de la place il y avoit
» un piquet de la hauteur d'une coudée, au faîte
» duquel il y avoit une cordelette attachée, qui
» répondoit à l'homme caché derrière le buisson;
» il y avoit aussi plusieurs oiseaux attachés *à la*
» cordelette, qui paissoient le grain dedans l'aire,
» lesquels l'Oiseleur faisoit voler lorsqu'il avoit
» advisé l'épervier de loin venant du côté de la
» mer ; & l'épervier ayant si bonne vue, dès
» qu'il les voyoit d'une demi-lieue, lors prenoit
» son vol à ailes déployées, & venoit si roide-
» ment donner dans le filet, pensant prendre les
» petits oiseaux, qu'il demeuroit encré leans en-
» sevelis dedans les rets ; alors l'Oiseleur le pren-
» noit & lui fichoit les ailes jusqu'au pli dedans un
» linge qui étoit là tout prêt expressément cousu ;
» duquel il lui lioit le bas des ailes avec les cuisses
» & la queue, & l'ayant, laissoit l'épervier contre
» terre qui ne pouvoit ne se remuer ne se débattre:
» Nul ne sauroit penser de quelle part venoient
» tant d'éperviers, car étant arrêté deux heures,
» il en print plus de trente; tellement qu'en un
» jour un homme seul en prendroit bien près
» d'une centaine. Les milans & les éperviers ve-
» noient à la file qu'on advisoit d'aussi loin que la
» vue se pouvoit étendre. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 121* ».



L'ÉPERVIER.

répandue dans l'ancien continent *(d)*, depuis la Suède *(e)* jusqu'au cap de Bonne-espérance *(f)*.

(d) Les éperviers sont communs au Japon, de même que par-tout ailleurs dans les Indes orientales; Kœmpfer, *Hist. du Japon, tome I, page 113*.

(e) Linnæus, *Fauna Suecica, n.° 68*.

(f) Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance, tome III, pages 167 & 168*.



L'AUTOUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 461 & 418; voyez aussi planche XII de ce volume.

L'AUTOUR est un bel oiseau, beaucoup plus grand que l'Épervier, auquel il ressemble néanmoins par les habitudes

(a) En Grec, Ἀστερίας...... *Accipiter stellaris*; en Latin moderne, *Astur*; en Italien, *Astore*; en Allemand, *Habich*, *Grosser-Habich*; en Polonois, *Jastrzabwielki* ou *Jastrzabgolebiow*; en Anglois, *Stass-hawk* ou *Gos-hawk*, ou *Egret*. *Accipiter major firmico & recentioribus astur.* Gesner, *Icon. Avi. pag. 7*.... Gesner, *Avi. pag. 3*.... *Accipiter palumbarius.* Gesner, *Avium, pag. 51.* — Aldrov. *tome I, page 342*...... *Asterias* Aldrov. *tome I, page 336.* — Autour. Albin. *tome II, page 5, planche VIII*, avec une figure coloriée..... *Milvus, sive astur.* Autour. Frisch, *pl. LXXII*, avec une figure coloriée. — *Nota.* C'est l'Autour blond-fors..... *Accipiter stellarius sive guttatus Milan.* Frisch, *pl. LXXIII. Nota.* C'est une variété de l'autour blond-fors...... *Falco sagittarus.* Frisch, *planche LXXXI*, avec la figure coloriée de la femelle après sa première mue..... *Falco.* Frisch, *planche LXXXII*, avec la figure de la même femelle, mais plus vieille. — L'Autour. Brisson, *tome I, page 317.*

naturelles, & par un caractère qui leur est commun, & qui dans les oiseaux de proie n'appartient qu'à eux & aux pie-grièches ; c'est d'avoir les ailes courtes ; en sorte que quand elles sont pliées, elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue : il ressemble encore à l'épervier, parce qu'il a, comme lui, la première plume de l'aile courte, arrondie par son extrémité ; & la quatrième plume de l'aile est la plus longue de toutes. Les Fauconniers distinguent les oiseaux de chasse en deux classes ; savoir, ceux de la fauconnerie proprement dite, & ceux qu'ils appellent de l'*autourserie ;* & dans cette seconde classe, ils comprennent non-seulement l'autour, mais encore l'épervier, les harpayes, les buses, &c.

L'autour avant sa première mue, c'est-à-dire, pendant la première année de son âge, porte sur la poitrine & sur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales ; mais lorsqu'il a subi ses deux premières mues, ces taches longitudinales disparoissent,

& il s'en forme de transversales, qui durent ensuite pour tout le reste de la vie; en sorte qu'il est très-facile de se tromper sur la connoissance de cet oiseau qui dans deux âges différens, est marqué si différemment; & c'est ce que nous avons voulu prévenir & faire connoître, en le représentant dans ses deux âges: la *planche 461* est le jeune autour, & la *planche 418* l'autour plus âgé.

Au reste, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiseaux qu'on pourroit lui comparer & prendre pour lui *(b)*, comme le gerfaut qui est à très-peu près de sa grandeur: le mâle autour, est comme la plupart des oiseaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle: tous deux sont des oiseaux de poing & non de leurre; ils ne volent pas aussi haut que ceux qui

(b) Nota. M. Linnæus a pris le gerfaut pour l'autour, *Gyr. falco.* Linn. *Hist. nat. edit. VI, gen. 36, sp. 10.* Il est néanmoins très-aisé de les distinguer, car ordinairement l'autour a les pieds d'un beau jaune, & le gerfaut les a pâles & bleuâtres.

ont les ailes plus longues à proportion du corps; ils ont, comme je l'ai dit, plusieurs habitudes communes avec l'épervier; jamais ils ne tombent à plomb sur leur proie; ils la prennent de côté. On a vu par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers: on peut prendre les autours de la même manière; on met un pigeon blanc, pour qu'il soit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, & qui renferment autour du pigeon qui est au centre, un espace de neuf ou dix pieds de longueur sur autant de largeur; l'autour arrive obliquement, & la manière dont il s'empêtre dans les filets, indique qu'ils ne se précipitent point sur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en saisir: les entraves du filet ne l'empêchent pas de dévorer le pigeon, & il ne fait de grands efforts pour s'en débarrasser, que quand il est repu.

L'autour se trouve dans les montagnes de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, & même dans les

forêts de la province de Bourgogne & aux environs de Paris ; mais il est encore plus commun en Allemagne qu'en France, & l'espèce paroît s'être répandue dans les pays du Nord jusqu'en Suède, & dans ceux de l'Orient & du Midi, jusqu'en Perse & en Barbarie ; ceux de Grèce sont les meilleurs de tous, pour la fauconnerie, selon Belon ; « ils ont, dit-il, la tête grande, » le cou gros & beaucoup de *plumes;* » ceux d'Arménie, ajoute-t-il, ont » les yeux verts ; ceux de Perse les » ont clairs, concaves & enfoncés ; » ceux d'Afrique, qui sont les moins » estimés, ont les yeux noirs dans le » premier âge, & rouges après la première mue » ; mais ce caractère n'est pas particulier aux autours d'Afrique ; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus rouges qu'ils sont plus âgés ; il y a même dans les autours de France, une différence ou variété de plumage & de couleur qui a induit les Naturalistes en une espèce d'erreur *(c)*;

(c) Nota. M. Brisson a donné sous le nom de *gros busard (tome I, page 398)*, cet autour blond,

on a appelé *busard* (*voyez les planches enluminées n.° 423*), un autour dont le plumage est blond, & dont le naturel plus lâche que celui de l'autour brun, & moins susceptible d'une bonne éducation, l'a fait regarder comme une espèce de buse ou busard, & lui en a fait donner le nom : c'est néanmoins très-certainement un autour, mais que les Fauconniers rejettent de leur école. Il y a encore une variété assez légère dans cet autour blond, qui consiste en ce qu'il s'en trouve dont les ailes sont tachées de blanc, & ce caractère lui a fait donner le nom de *busard varié ;* mais cet oiseau varié, aussi-bien que celui qui est blond, sont également des autours, & non pas des busards.

J'ai fait nourrir long-temps un mâle & une femelle de l'espèce de l'autour

dont il fait une espèce particulière, non-seulement différente de celle de l'autour, mais encore de toutes les autres espèces de busards; cependant il est très-certain que ce n'est qu'une variété, même légère dans l'espèce de l'autour, car il n'en diffère en rien que par la couleur du plumage.

brun ; la femelle étoit au moins d'un tiers plus grosse que le mâle ; il s'en falloit plus de six pouces que les ailes, lorsqu'elles étoient pliées, ne s'étendissent jusqu'à l'extrémité de la queue : elle étoit plus grosse dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroissement de ces oiseaux, qu'un gros chapon. Dans le premier âge jusqu'à cinq ou six semaines, ces oiseaux sont d'un gris blanc ; ils prennent ensuite du brun sur tout le dos, le cou & les ailes ; le ventre & le dessous de la gorge changent moins, & sont ordinairement blancs ou blancs jaunâtres, avec des taches longitudinales brunes dans la première année, & des bandes transversales brunes dans les années suivantes. Le bec est d'un bleu sale, & la membrane qui en couvre la base est d'un bleu livide : les jambes sont dénuées de plumes, & les doigts des pieds sont d'un jaune foncé : les ongles sont noirâtres, & les plumes de la queue qui sont brunes, sont marquées par des raies transversales fort

larges, de couleur d'un gris ſale. Le mâle a ſous la gorge, dans cette première année d'âge, les plumes mêlées d'une couleur rouſſâtre, ce que n'a pas la femelle, à laquelle il reſſemble par tout le reſte, à l'exception de la groſſeur, qui, comme nous l'avons dit, eſt de plus d'un tiers au-deſſous.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce & plus méchant : ils ſont tous deux aſſez difficiles à priver ; ils ſe battoient ſouvent, mais plus des griffes que du bec, dont ils ne ſe ſervent guère que pour dépecer les oiſeaux ou autres petits animaux, ou pour bleſſer & mordre ceux qui les veulent ſaiſir : ils commencent par ſe défendre de la griffe, ſe renverſent ſur le dos, en ouvrant le bec, & cherchent beaucoup plus à déchirer avec les ſerres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'eſt aperçu que ces oiſeaux, quoique ſeuls dans la même volière, aient pris de l'affection l'un pour l'autre ; ils y ont cependant paſſé la ſaiſon entière

de l'été, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de novembre, où la femelle, dans un accès de fureur, tua le mâle dans le silence de la nuit, à neuf ou dix heures du soir, tandis que tous les autres oiseaux étoient endormis : leur naturel est si sanguinaire, que quand on laisse un autour en liberté avec plusieurs faucons, il les égorge tous les uns après les autres; cependant il semble manger de *préférence* les souris, les mulots & les petits oiseaux : il se jette avidement sur la chair saignante, & refuse assez constamment la viande cuite; mais en le *faisant* jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir : il plume les oiseaux fort proprement, & ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières. Ses excrémens sont blanchâtres & humides : il rejette souvent par le vomissement les peaux roulées des souris qu'il a avalées. Son cri est fort rauque, & finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables qu'il les répète plus souvent;



L'AUTOUR.

Il marque aussi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, & semble s'effaroucher de tout ; en sorte qu'on ne peut passer auprès de la volière où il est détenu, sans le voir s'agiter violemment, & l'entendre jeter plusieurs cris répétés.



OISEAUX ÉTRANGERS

*Qui ont rapport à l'*ÉPERVIER *& à l'*AUTOUR.

I.

L'OISEAU qui nous a *été* envoyé de Cayenne sans aucun nom, *& que* nous avons fait représenter dans nos planches enluminées, *n.° 464*, sous la dénomination d'*Épervier à gros bec de Cayenne*, parce qu'en effet il a plus de rapport à l'épervier qu'à tout autre oiseau de proie; il est seulement un peu plus gros, & d'une forme de corps un peu plus arrondie que l'épervier; il a aussi le bec plus gros & plus long, les jambes un peu plus courtes; le dessous de la gorge d'une couleur uniforme & vineuse; au lieu que l'épervier a cette même partie blanche ou blanchâtre, mais du reste, il ressemble assez à l'épervier d'Europe, pour

pour qu'on puiſſe le regarder comme étant d'une eſpèce voiſine, & qui peut-être ne doit ſon origine qu'à l'influence du climat.

II.

L'OISEAU qui nous a *été* envoyé de Cayenne ſans nom, & auquel nous avons cru devoir donner celui de petit *autour de Cayenne,* parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très-habiles Fauconniers. J'avoue qu'il nous a paru avoir plus de rapport avec le lanier, tel qu'il a été décrit par Belon, qu'avec l'autour; car il a les jambes fort courtes & de couleur bleue, ce qui fait deux caractères du lanier, mais peut-être n'eſt-il réellement ni lanier ni autour. Il arrive tous les jours qu'en voulant rapporter des oiſeaux ou des animaux étrangers aux eſpèces de notre climat, on leur donne des noms qui ne leur conviennent pas, & il eſt très-poſſible que cet oiſeau de Cayenne que nous préſentons ici *(planche 473),* ſoit d'une eſpèce particulière & différente de celles de l'autour & du lanier.

III.

L'OISEAU de la Caroline, donné par Catesby *(a)*, sous le nom *d'épervier des pigeons*, qui a le corps plus mince que l'épervier ordinaire, l'iris des yeux jaune, ainsi que la peau qui couvre la base du bec, les pieds de la même couleur; le bec blanchâtre à son origine, & noir vers son crochet; le dessus de la tête, du cou, du *dos*, du croupion, des ailes & de la queue, couvert de plumes blanches mêlées de quelques plumes brunes; les jambes couvertes de longues plumes blanches, mêlées d'une légère teinte rouge, & variées de taches longitudinales brunes.... Les plumes de la queue brunes comme celles des ailes, mais rayées de quatre bandes transversales blanches.

(a) Pigeon hawk. Hist. nat. of. Carol. by Marc. Catesby, tome I, page. 3, planche. III, avec une figure coloriée.



LE GERFAUT (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 210, 462 & 446; voyez aussi pl. XIII de ce volume.

LE Gerfaut, tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie; car il les surpasse de beaucoup en grandeur: il est au moins de la taille de l'autour; mais il en diffère par des caractères généraux & constans, qui distinguent tous les oiseaux

(a) En Italien, *Zerifalco* ou *Girifalco* ou *Gerifalco*; en Allemand, *Gierfalck* ou *Girfalck* ou *Mittel-falck*; en Polonois, *Bialozor*; en Moscovie, *Kretzel* ou *Kiezot*; en Anglois, *Gyrfalcon* ou *Gerfalcon*; les Anglois appellent le mâle *Jerkin*. *Nota.* Ce mot *Gerfaut* ou *Gyrfalco*, signifie *Faucon-vautour*, *Gyr* ou *Gyer*, signifiant *Vautour* en Allemand. — Gerfaut. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 94. — *Gyrfalco.* Aldrov. *tome I, page 471.* — *Morphnos Belonii.* Aldrov. *Avi.* tome I, page 212. — Faucon d'Islande. *Hist. d'Islande, par Anderson*, tome I, page 80. — Le Gerfaut, *planche XXX, fig. 2.* Brisson, *Ornith.* tome I, page 370; & page 373, planche XXXI.

propres à être élevés pour la fauconnerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobreaux, les émerillons & les cresserelles : ils ont tous les ailes presque aussi longues que la queue ; la première plume de l'aile appelée *le cerceau*, presqu'aussi longue que celle qui la suit, le bout de cette plume *en penne* ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, sur une longueur d'environ un pouce à son extrémité ; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans & les buses, qui ne sont pas oiseaux aussi nobles ni propres aux mêmes exercices, la queue est plus longue que les ailes, & cette première plume de l'aile est beaucoup plus courte & arrondie par son extrémité ; & ils diffèrent encore en ce que la quatrième plume de l'aile est dans ces derniers oiseaux la plus longue, au lieu que c'est la seconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut diffère spécifiquement de l'autour par le bec &

les pieds qu'il a bleuâtres, & par ſon plumage qui eſt brun ſur toutes les parties ſupérieures du corps, blanc taché de brun ſur toutes les parties inférieures, avec la queue griſe, traverſée de lignes brunes, *voyez les planches enluminées, n.° 210*. Cet oiſeau ſe trouve aſſez communément en Iſlande, & il paroît qu'il y a variété dans l'eſpèce ; car il nous a été envoyé de Norvège, un gerfaut qui ſe trouve également dans les pays les plus ſeptentrionaux (*voyez les planches enluminées, n.° 462*), qui diffère un peu de l'autre par les nuances & par la diſtibution des couleurs, & qui eſt plus eſtimé des Fauconniers que celui d'Iſlande, parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité & plus de docilité ; & indépendamment de cette première variété, qui paroît variété de l'eſpèce, il y en a une ſeconde qu'on pourroit attribuer au climat, ſi tous n'étoient pas également des pays froids : cette ſeconde variété eſt le gerfaut blanc (*voyez les planches enluminées, n.° 446*), qui diffère beaucoup des deux premiers,

& nous présumons que dans ceux de Norvège, aussi-bien que dans ceux d'Islande, il s'en trouve de blancs; en sorte qu'il est probable que c'est une seconde variété commune aux deux premières, & qu'il existe en effet dans l'espèce du gerfaut trois races constantes & distinctes, dont la première est le gerfaut d'Islande, la seconde le gerfaut de Norvège, & la troisième le gerfaut blanc; car d'habiles Fauconniers nous ont assuré que ces derniers étoient blancs dès la première année, & conservoient leur blancheur dans les années suivantes; en sorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieillesse de l'animal ou au climat plus froid, les bruns se trouvant également dans le même climat. Ces oiseaux sont naturels aux pays froids du Nord, de l'Europe & de l'Asie; ils habitent en Russie, en Norvège, en Islande, en Tartarie; & ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie; ce sont aussi les plus chers

& les plus estimés de tous ceux de la fauconnerie : on les transporte d'Islande & de Russie en France (b), en Italie & jusqu'en Perse & en Turquie (c); & il ne paroît pas que la chaleur plus grande de ces climats leur ôte rien de

(b) Nous ne verrions point le gerfaut, s'il ne nous étoit apporté d'étrange pays ; on dit qu'il vient de Russie où il fait son aire ; & qu'il ne hante ne Italie ne France, & qu'il est oiseau passager en Allemagne.... C'est un oiseau bon à tous vols ; car il ne refuse jamais rien, & il est plus hardi que nul autre oiseau de proie. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, pages 94 & 95.*

(c) *Nota.* C'est au gerfaut qu'il faut rapporter le passage suivant : « Il ne faut pas oublier de faire mention d'un oiseau de proie qui vient de Moscovie, d'où on le transporte en Perse, & qui est presqu'aussi gros qu'un aigle ; ces oiseaux sont rares, & il n'y a que le Roi seul qui puisse en avoir. Comme c'est la coûtume en Perse d'évaluer les présens que l'on fait au Roi, sans en rien excepter, ces oiseaux sont mis à cent tomans la pièce, qui font quinze cents écus ; & s'il en meurt quelques-uns en chemin, l'Ambassadeur en apporte à Sa Majesté la tête & les ailes, & on lui tient compte de l'oiseau, comme s'il étoit vivant : on dit que cet oiseau fait son nid dans la neige, qu'il perce jusqu'à terre par la chaleur de son corps, & quelquefois jusqu'à une toise de hauteur, &c...... » *Voyage de Chardin, tome II, page 31.*

leur force & de leur vivacité; ils attaquent les plus grands oiseaux, & font aisément leur proie de la cigogne, du héron & de la grue; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus: la femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, beaucoup plus grande & plus forte que le mâle; on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut*, qui ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron & les corneilles.





LE GERFAUT.

LE LANIER (a).

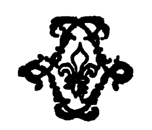
CET oiſeau qu'Aldrovande appelle *Laniarius gallorum*, & que Belon dit être naturel en France, & plus employé par les Fauconniers qu'aucun autre, eſt devenu ſi rare que nous n'avons pu nous le procurer; il n'eſt dans aucun de nos cabinets, ni dans les ſuites d'oiſeaux coloriés par M.rs Edwards, Friſch & les Auteurs de la

(a) En Italien, *Laniero*; en Allemand; *Swimere* ou *Schmeymet*; en Anglois & en François, on appelle le mâle *Lanneret*. — Lanier. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 123. *Nota.* Lanier vient du latin *laniare*, déchirer, parce que cet oiſeau déchire cruellement les poules & les autres animaux dont il fait ſa proie. Lanneret eſt le diminutif de lanier, & c'eſt pour cela qu'on appelle le mâle *Lanneret*, qui eſt conſidérablement plus petit que la femelle. — *Laniarius gallorum*, Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 488. — Petit Lanier. Albin, *tome II, page 4, planche VII*, avec une figure coloriée. — *Falco pedibus roſtroque cæruleis, maculis albis nigriſque longitudinalibus.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 61. Le Lanier. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 363.

Zoologie Britannique; Belon lui-même, qui en fait une description assez détaillée, n'en donne pas la figure ; il en est de même de Gesner, d'Aldrovande & des autres Naturalistes modernes. M.rs Brisson & Salerne avouent ne l'avoir jamais vu : la seule représentation qu'on en ait est dans Albin, dont on sait que les planches sont très-mal coloriées. Il paroît donc que le lanier qui est aujourd'hui si rare en *France*, l'a également & toujours été en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie, puisqu'aucun des Auteurs de ces différens pays n'en ont parlé que d'après Belon : cependant il se retrouve en Suède, puisque *M.* Linnæus le met dans la liste des oiseaux de ce pays, mais il n'en donne qu'une légère description, & point du tout l'histoire : ne le connoissant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les rapporter ici par extrait. « Le lanier ou faucon-» lanier, dit-il, fait ordinairement *son* » aire en France, sur les plus hauts » arbres des forêts ou dans les rochers

les plus élevés : comme il est d'un « naturel plus doux & de mœurs plus « faciles que les faucons ordinaires, on « s'en sert communément *à tous propos*. « Il est de plus petite corpulence que « le faucon-gentil, & de plus beau « plumage que le sacre, sur-tout après « la mue; il est aussi plus court *empiété* « que nul des autres faucons. Les Fau- « conniers choisissent le lanier ayant « grosse tête, les pieds bleus & orés ; « le lanier vole tant pour rivière que « pour les champs; il supporte mieux la « nourriture de grosses viandes qu'aucun « autre faucon ; on le reconnoît sans « pouvoir s'y méprendre, car il a le « bec & les pieds bleus ; les plumes de « devant mêlées de noir sur le blanc, « avec des taches droites le long des « plumes, & non pas traversées comme « au faucon. . . . . quand il étend ses « ailes, & qu'on les regarde par-dessous, « les taches paroissent différentes de « celles des autres oiseaux de proie ; « car elles sont semées & rondes *comme* « *petits deniers*. Son cou est court & « assez gros, aussi-bien que son bec : «

» on appelle la femelle *lanier*, elle est » plus grosse que le mâle qu'on nomme » *lanneret* : tous deux sont assez sem- » blables par les couleurs du plumage ; » il n'est aucun oiseau de proie qui » tienne plus constamment sa perche, » & il reste au pays pendant toute » l'année ; on l'instruit aisément à voler » & prendre la grue : la saison où il » chasse le mieux est après la mue, » depuis la mi-juillet jusqu'à la fin » d'octobre ; mais en hiver il n'est pas bon à l'exercice de la chasse ».



LE SACRE (a).

JE crois devoir séparer cet oiseau de la liste des faucons, & le mettre à la suite du lanier, quoique quelques-uns de nos Nomenclateurs *(b)*, ne regardent le Sacre que comme une variété de l'espèce du faucon, parce qu'en le considérant comme variété, elle appartiendroit bien plutôt à l'espèce du lanier qu'à celle du faucon : en effet, le sacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractère qui paroît spécifique, pourroit même faire croire que le sacre ne feroit réellement qu'une variété du lanier ; mais il en diffère

(a) *Sacre*, la femelle; *Sacret*, le mâle.... ; Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *page 108*, *avec la figure*, *page 109*. En latin moderne, *Falco-sacer*; en Italien, *Sacro*; en Allemand, *Sacker*; en Anglois, *Sacre*.

(b) *Falco-sacer*. Le Sacre. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 337. *Nota*. Cet Auteur en fait la douzième variété de l'espèce du faucon.

beaucoup par les couleurs, & constamment par la grandeur; il paroît que ce sont deux espèces distinctes & voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons: ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait donné des indications de cet oiseau; sans lui, les Naturalistes ne connoîtroient que peu ou point du tout le sacre & le lanier: tous deux sont devenus également rares, & c'est ce qui doit faire présumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes naturelles, & que par conséquent ils sont d'espèces très-voisines. Mais Belon les ayant décrits, comme les ayant vus tous deux, & les donnant comme des oiseaux réellement différens l'un de l'autre, il est juste de s'en rapporter à lui, & de citer ce qu'il dit du sacre, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le sacre est de » plus laïd pennage que nul des oiseaux » de fauconnerie; car il est de couleur » comme entre roux & enfumé, sem- » blable à un milan; il est court em- » piété, ayant les jambes & les doigts » bleus, ressemblant en ce quelque chose

» lanier : il feroit quasi pareil au « faucon en grandeur, n'étoit qu'il est « compassé plus rond. Il est oiseau de « moult hardi courage, comparé en « force au faucon pélerin : aussi est oi- « seau de passage, & est rare de trouver « homme qui se puisse vanter d'avoir « oncq'veu l'endroit où il fait ses petits : « il y a quelques Fauconniers qui sont « d'opinion qu'il vient de Tartarie & « Russie, & de devers la mer majeur, « & que faisant son chemin pour aller « vivre certaine partie de l'an vers la « partie du midi, est prins au passage « par les Fauconniers qui les aguettent « en diverses îles de la mer Égée, « Rhodes, Chypre, &c. Et combien « qu'on fasse de hauts vols avec le sacre « pour le milan, toutes fois on le peut « aussi dresser pour le gibier & pour la « campagne à prendre oyes sauvages, « ostardes, olives, faisends, perdrix, lièvres « & à toute autre manière de gibier.... « Le sacret est le mâle & le sacre la « femelle, entre lesquels il n'y a d'autre « différence sinon du grand au petit ».

En comparant cette description du





